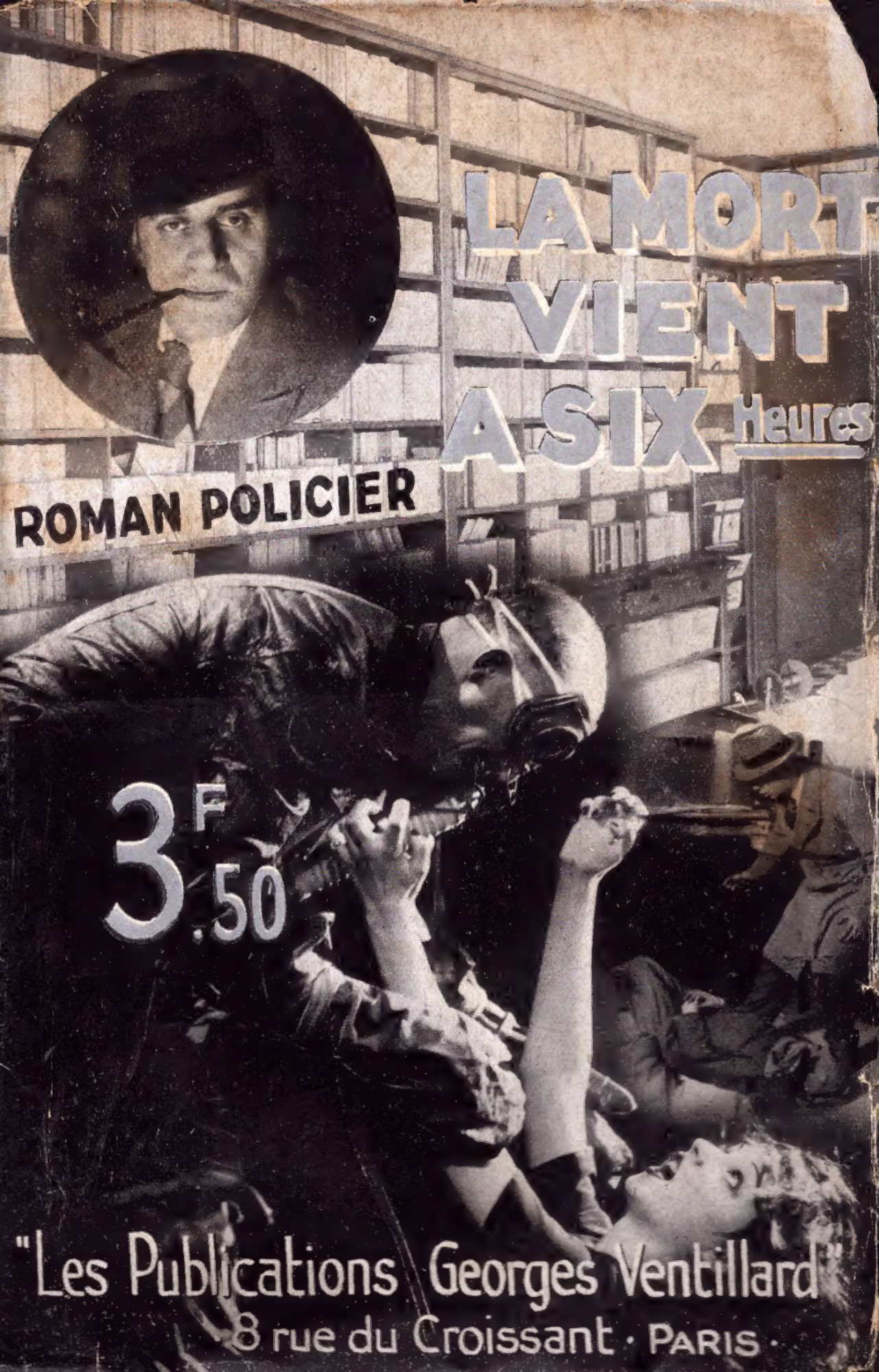

LA MORT VIENT A SIX Heures
ROMAN POLICIER
3F.50
"Les Publications Georges Ventillard"
8 rue du Croissant · PARIS ·

DU MEME AUTEUR

Pour paraître prochainement

LE BACILLE BX 766

LA MORT VIENT A SIX HEURES...

EDWARD BROOKER

LA MORT VIENT A SIX HEURES...

Traduction d'Albert LAISNÉ

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
8, Rue du Croissant, PARIS (2e)

I

Il me serait difficile d'indiquer la date précise à laquelle commencèrent les événements mystérieux dont je fus le héros et que je vais raconter tout au long, mais je me rappelle fort bien qu'il faisait très chaud. C'était dans les derniers jours de juin. Je me trouvais dans une boutique de Mille End Road. J'allais oublier de dire que j'étais le propriétaire d'une librairie relativement importante que je dirigeais depuis plusieurs années avec des résultats satisfaisants, surtout si l'on considère la dureté des temps. Je n'avais, dans tous les cas, pas à me plaindre, car j'avais réussi, grâce à mon travail et à mon honnêteté, à me constituer un petit capital. Je n'étais certes pas un homme riche, mais je possédais, malgré tout, un petit logis composé de trois pièces dans East India Dock Road, et je m'étais offert une confortable villa à Esher, où j'allais passer, tous les étés, mes vacances habituelles...

Le jour, donc, où commence cette histoire, un homme pénétra dans ma boutique, événement qui n'avait en soi rien d'extraordinaire, car il venait, tous les jours, chez moi, des gens qui désiraient faire des achats ou bien me vendre

leurs vieux bouquins. Pourtant, ce visiteur avait un aspect particulier et je le remarquai tout de suite par la porte vitrée de mon bureau. Je le vis s'entretenir quelques instants avec Higgs, mon vendeur et unique collaborateur, qui, tout d'un coup, fit irruption dans mon bureau, situé sur la cour, et me tendit une carte :

— Ce monsieur désire avoir un entretien personnel avec vous, me dit-il en secouant la tête. Cela m'a l'air d'un drôle de particulier!

Je pris le carton et déchiffrai le nom de Samuel Berkeley, qui m'était totalement inconnu.

— Faites entrer ! répondis-je. Nous allons voir ce qu'il veut.

J'avais déjà rencontré tant de gens bizarres dans ma vie, qu'un de plus ou de moins m'importait peu. Higgs se retira après avoir introduit M. Berkeley. Je dois reconnaître que je fus un peu stupéfait à l'aspect de mon visiteur. Imaginez une sorte de Quasimodo, plus ridicule et plus repoussant encore que son modèle, la tête en avant, le corps atrophié, surmonté d'une bosse. Sa tête énorme reposait sur un cou de vautour. De son visage plissé, sans couleur, on distinguait surtout les yeux méchants, le collier de barbe blanche comme en portent les loups de mer, et le front bombé prolongé par une calvitie parfaite. Il n'était pas précisément élégant. Son complet gris, usé jusqu'à la trame, était rapiécé par endroits, et la casquette qu'il tenait à la main était d'une couleur indéfinissable.

— En quoi puis-je vous être utile? m'infor-

mai-je courtoisement, en indiquant un siège à M. Berkeley.

L'homme sortit un mouchoir à carreaux rouges, dont il s'épongea le front, déposa sur ma table un paquet soigneusement ficelé, et se moucha bruyamment.

— Voilà, dit-il en hésitant un peu... Je voudrais savoir si vous pouvez m'acheter un livre. Ce n'est pas un livre ordinaire. Je l'ai, moi-même, acheté, il y a longtemps, à Jim Pollock, qui était le patron de la Sainte-Marie, et un de mes bons amis. Quand il mourut, il me confia qu'il y avait un mystère attaché à ce bouquin. J'ai cherché longtemps et avec soin, mais je n'ai jamais pu le découvrir, et sans doute Pollock n'en savait pas plus long. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai relu le bouquin au moins vingt fois et que j'en sais par cœur bon nombre de passages. J'ai cru d'abord que je trouverais la clé du mystère dans le texte lui-même, mais j'ai dû reconnaître mon erreur. Je n'ai pu en découvrir la moindre trace; finalement, j'y ai renoncé et j'ai jeté le bouquin dans un coin poussiéreux. Aujourd'hui, je me suis rappelé tout d'un coup son existence; comme j'ai un pressant besoin d'argent et comme vous êtes le libraire le plus proche de chez moi, — j'habite en effet dans Grafton Street — je suis venu vous trouver.

J'avais écouté très attentivement.

— Montrez-moi ce fameux bouquin, répondis-je avec une certaine curiosité.

M. Berkeley me tendit un vieux volume relié, que je feuilletai machinalement. C'était la tra-

duction anglaise d'un récit de voyage par le major allemand Hubner. L'ouvrage avait été édité à Londres, en 1857. La reliure pleine était d'un cuir aux couleurs passées, et les pages, salies étaient déchirées par endroits.

Désappointé, je fis une moue.

— On vous a raconté des histoires, mon brave homme, dis-je en souriant au bossu. En vérité, je ne vois là nul mystère caché. D'ailleurs, j'ai déjà, sur mes rayons, un exemplaire de cette édition.

M. Berkeley parut fort ennuyé.

— Franchement, grogna-t-il piteusement, c'était bien aussi mon opinion... Mais puisque je suis ici, autant en finir. Voulez-vous l'acheter? Donnez-m'en une livre!

Je protestai :

— Mais c'est impossible! D'abord, je n'achète jamais de livres aussi vieux. Enfin, comme vous venez de me dire que vous aviez besoin d'argent, je veux bien vous rendre service. Exceptionnellement, je vous donnerai trois shillings.

Le vieux marmotta dans sa barbe et tenta de maquignonner, mais je ne cédai point, et finalement il partit, trop heureux d'empocher la somme que je venais de lui offrir.

A peine le bossu s'était-il éloigné, que j'entrepris un examen approfondi du bouquin, après avoir soigneusement fermé ma porte. Malgré toute la peine que je pris, bien que j'eusse vérifié chaque page l'une après l'autre, il me fut impossible de découvrir le moindre indice d'un mystère.

Je rangeai donc le bouquin au fond d'un tiroir en regrettant d'avoir dépensé trois shillings en pure perte. Puis je m'emparai d'un livre plus intéressant et me plongeai dans sa lecture.

Une demi-heure pouvait s'être écoulée depuis le départ de M. Berkeley, quand j'eus la surprise de le voir revenir. Il semblait à bout de souffle, titubait comme un ivrogne et faisait de grands gestes.

— Mon livre! hurla-t-il. Rendez-moi mon livre tout de suite!

Immédiatement, je soupçonnai que le bouquin devait malgré tout recéler quelque chose, et, bien qu'étonné, je conservai mon impassibilité.

— Je regrette beaucoup, monsieur Berkeley, mais je viens de revendre votre livre, il n'y a pas cinq minutes, à un Américain, amateur de vieux bouquins de ce genre. Vous revenez, malheureusement, trop tard...

Pendant une seconde, les yeux du bossu s'écarquillèrent, tandis qu'un tremblement agitait toute sa personne. Puis son visage s'enlaidit encore, son regard se chargea d'une colère infinie. Il fit un pas vers moi, le poing levé.

— Menteur! hurla-t-il. Rendez-le-moi, ou bien je vous tords le cou! Il me le faut, entendez-vous? Je vous le rachète cinq livres.

Je haussai les épaules :

— Je suis navré, mais, comme je viens de vous le dire, je ne l'ai plus.

— Dix livres?

Mon refus exaspéra l'homme. Il m'empoigna d'une main et fit un geste menaçant. Je me

défendis en le frappant au visage d'un coup de poing qui l'étendit raide sur le parquet, où il resta sans connaissance. J'appelai Higgs, qui m'aida à l'allonger sur un sofa.

— Cet homme ne me paraît pas tout à fait normal, dis-je à mon employé. Il s'est précipité sur moi et j'ai été obligé de défendre ma peau.

Higgs parut surpris. Je lui racontai les événements, sans, toutefois, mentionner mon achat. Puis nous soignâmes le visage de l'homme inanimé et lavâmes le sang qui couvrait son visage. Il ouvrit enfin les yeux, regarda autour de lui d'un air effrayé, puis il bondit soudain et s'échappa comme s'il avait eu tous les diables à ses trousses.

Higgs et moi, nous tombâmes d'accord pour considérer que M. Berkeley devait être fou; puis Higgs me quitta pour servir un client, et je me replongeai dans ma lecture interrompue.

Mais je ne pouvais empêcher ma pensée de revenir au livre mystérieux du vilain bossu. A présent, sans le moindre doute, il y avait un secret caché dans ce livre. En effet, pourquoi le vieux avait-il voulu le racheter à tout prix? Pourquoi m'offrir dix livres pour l'ouvrage qu'il venait de me vendre trois shillings? Et d'où venait subitement cette somme élevée? Mystères qu'il fallait découvrir.

Je n'étais pas homme à laisser ces questions sans réponse. Le soir même, j'entendais bien me mettre à la tâche, et je brûlais d'impatience de tenir entre mes mains ma nouvelle acquisition. Je quittai donc mon magasin de bonne heure,

après avoir donné quelques instructions à Higgs.

Bien entendu, j'emportais le livre avec moi. Higgs n'avait rien remarqué.

Je fis attention tout le long du chemin, car M. Berkeley devait certainement nourrir des intentions peu favorables à mon encontre... Rien n'était plus vraisemblable, en tout cas.

II

A trois heures du matin, j'étais encore penché sur le damné bouquin, sans avoir trouvé quoi que ce fût. Je relus chaque page au moins trois fois. Rien n'attira spécialement mon attention. C'était l'ennuyeuse description d'un voyage autour du monde accompli par le major allemand en l'année 1850. Certains passages éveillèrent en moi une franche gaieté. Comme les hommes de cette époque étaient arriérés et inexpérimentés! Il leur fallait des journées entières de diligence pour parcourir une centaine de kilomètres!

Mais je n'avais nullement l'intention de m'attarder aux descriptions de M. le Major Huebner, pour intéressantes qu'elles fussent. Je voulais arracher son secret au livre.

J'eus beau m'efforcer, étudier chaque phrase, je ne pus arriver à rien. J'étais mort de fatigue. Mais je ne voulus pas m'avouer vaincu et je remis au jour suivant la suite de mes recherches. Avant de me coucher, je pris néanmoins la précaution d'enfermer le volume dans mon coffre-fort, et je ne m'endormis qu'après avoir acquis la certitude qu'il s'y trouvait en sûreté.

Je me relevai de fort bonne heure et me souvins à temps que j'avais un rendez-vous d'af-

faires dans la Cité. J'allai donc voir directement mon vieil ami et client, M. Woodshorpe, et ce n'est qu'après que je revins à mon magasin.

Quel ne fut pas mon effroi en trouvant la police chez moi!

Higgs paraissait avoir complètement perdu la tête; il tournait comme un fou en marmottant des paroles inarticulées.

Un désordre inouï régnait dans ma boutique. Mes livres gisaient pêle-mêle sur le plancher : les uns étaient déchirés, les autres odieusement salis. On aurait pu croire à une incursion de Vandales. Je ne compris pas immédiatement la situation et je regardai mon employé d'un air interrogateur.

— Un cambriolage! grogna Higgs en levant les bras au ciel. En ouvrant la boutique ce matin, à huit heures, j'ai constaté la chose. Il y avait justement un policeman qui passait, alors j'ai fait avertir immédiatement la police.

Un personnage de haute taille, que je n'avais pas remarqué tout d'abord, s'avança vers moi, me salua brièvement en portant la main au bord de son chapeau :

— Inspecteur Ringwood, de New-Scotland-Yard. Comme vous le voyez, on a cambriolé votre magasin. Pourriez-vous me dire ce qu'on vous a volé?

Je le regardai stupidement, encore tout effaré, puis je le priai d'attendre un instant pour lui donner une réponse, car je devais auparavant faire l'inventaire avec l'aide de Higgs.

Pendant ce temps, l'inspecteur grommelait :

— Bizarre! Extrêmement bizarre! Une librairie cambriolée! Et dans ce quartier! C'est bien la première fois que je vois cela!

Il me fallut bien une heure avant de pouvoir donner à l'inspecteur le renseignement qu'il m'avait demandé! Autant que je pouvais en juger, il me semblait qu'on ne m'avait rien volé, sauf le livre du major Hubner qui était sur le rayon du haut.

J'eus soudain une idée qui, si elle s'avérait exacte, devait certainement faire jaillir la lumière, et je priai l'inspecteur de passer dans mon bureau. Je fermai soigneusement la porte, m'assurai que personne ne pouvait m'entendre, et je fis au détective le récit complet des événements de la veille.

L'inspecteur Ringwood m'avait écouté avec beaucoup d'attention.

— Votre hypothèse est bonne, me répondit-il après avoir réfléchi quelques minutes. Il y a tout lieu de supposer que c'est ce Berkeley ou l'un de ses complices qui se sont introduits ici.

Puis il me demanda à brûle-pourpoint :

— Où est-il, ce damné bouquin? Ne pourrais-je y jeter un coup d'œil?

— Il est à l'abri, chez moi, dans mon coffre-fort. Vous devez bien penser que j'ai pris toutes mes précautions.

— Et vous avez eu bien raison! répondit-il en se levant. Pour l'instant, je n'ai plus rien à faire ici. Cependant, je me permets de vous donner un conseil : faites réparer sans retard le rideau de fer de votre magasin et faites remplacer la

serrure. Vous voyez avec quelle facilité on peut s'introduire chez vous; cela n'a été qu'un jeu d'enfant pour le ou les cambrioleurs. J'aimerais bien aussi examiner le livre. Voulez-vous avoir la bonté de l'apporter ici demain matin? Je repasserai. »

Là-dessus, il prit congé, en emmenant avec lui les deux agents qui avaient envahi ma boutique.

La moitié de la journée se passa à remettre, avec Higgs, un peu d'ordre dans mes rayons. Heureusement, il y eut peu de clients ce jour-là, et nous pûmes travailler tranquillement.

Vers trois heures, je ne tenais plus en place dans ma boutique. Il me fallait à toute force retourner vers mon livre mystérieux. Cette fois, j'étais résolu à découvrir l'énigme. Je dis à Higgs que je ne me sentais pas très bien, que j'avais sans doute un léger embarras gastrique et que j'allais rentrer chez moi.

Je lui fis encore quelques recommandations au sujet de la réparation du rideau, puis je le quittai, frémissant de joie à l'idée de me trouver seul.

Il faisait un temps merveilleux, un peu trop chaud, à mon gré, qui me fit involontairement songer aux vacances que j'irais bientôt passer à la villa d'Esher, à mon jardin, au verger attenant. Je suivais la Mille End Road, tout regaillardi par l'idée de ce repos prochain, quand je me rappelai que j'avais oublié d'acheter des cigarettes. Je fis donc demi-tour assez brusquement et j'eus alors l'impression que j'avais été suivi. Peut-être n'était-ce qu'une idée que je me

forgeais là. Je fis quelques pas et, arrivé à l'angle d'une rue, je regardai prudemment derrière moi. Je ne m'étais pas trompé : on me filait. J'éprouvai d'abord un sentiment d'angoisse, puis je voulus examiner de plus près l'individu qui me suivait. Il fallait, bien entendu, opérer adroitement, de façon à ne pas éveiller sa défiance.

J'entrai dans un bureau de tabac qui se trouvait à ma droite, sans me retourner. J'achetai des cigarettes, échangeai quelques mots avec la vendeuse que je connaissais bien, allumai sans hâte une cigarette, tout en examinant la rue, à la dérobée. Mon homme semblait s'être évaporé.

— Il paraît qu'on a cambriolé chez vous, la nuit dernière, monsieur Burlington? me dit la vendeuse avec intérêt. On ne parle que de cela dans le quartier... Vous étiez assuré, au moins?...

— Oui, répondis-je la pensée ailleurs. Mais on ne m'a pas volé grand'chose.

Et pour éviter d'avoir à répondre davantage, je sortis du débit. Je reçus comme un choc, quand je vis, deux mètres plus loin, mon ombre qui m'attendait. C'était certainement un marin. Il portait des pantalons longs et larges qui recouvraient presque complètement ses souliers, ainsi qu'un chandail de matelot. Son chapeau melon, gris à force d'être sale, cachait en partie son visage et ajoutait à l'impression défavorable produite par cet homme. Ses yeux gris et perçants étaient pleins de méchanceté, et je ne doutai pas une minute que cet homme ne fût un prisonnier récemment élargi ou même un évadé.

Je résolus donc de redoubler de précautions,

mais l'étranger ne m'en laissa pas le temps. Il vint à moi, toucha négligemment du doigt le bord de son chapeau, ce qui sans doute était sa façon de saluer, et se planta devant moi, les jambes écartées.

— Monsieur Burlington, n'est-ce pas? me demanda-t-il d'une voix rude.

Et sans même attendre ma réponse, il passa familièrement son bras sous le mien.

J'étais interloqué au point de ne pouvoir articuler un seul mot. Je me ressaisis enfin :

— Vous... vous me connaissez donc? Que me voulez-vous?

— J'ai deux mots à vous dire, me répondit-il avec un sourire ironique. Mais, pas ici. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, allons chez Patterson, là, au coin de la rue. Nous y trouverons un whisky buvable...

Et il m'entraîna, en me serrant le bras d'une main puissante comme un étau. Je le suivis, bien malgré moi. D'ailleurs, pouvais-je faire autrement? Nous pénétrâmes dans une sorte de bar d'aspect assez rébarbatif. Il n'y avait que peu de clients, sauf deux ou trois ivrognes, appuyés au comptoir, qui s'entretenaient avec le débitant. On ne remarqua même pas notre entrée. Mon compagnon me poussa vers une table poisseuse, tout à fait au fond de l'établissement, commanda un whisky et se mit en devoir d'allumer sa pipe. Pendant tout ce temps, je ne cessai de le fixer comme on regarderait un revenant, tout en me demandant comment j'avais pu suivre en un tel endroit un individu pareil.

Je rompis enfin le silence :

— Je vous prie de m'expliquer...

L'autre se gratta la nuque, l'air embarrassé, et son chapeau descendit plus bas sur ses yeux, puis il vida d'un coup le verre qu'on venait de lui servir.

— C'est une damnée histoire! finit-il par répondre. Vous possédez un livre que nous voulons absolument avoir. Je désire négocier avec vous. Si vous me le rendez, je vous verserai cent livres.

J'avais jusqu'alors observé une attitude passive, mais mon sang-froid me revenait peu à peu et je lui répliquai :

— Je désirerais savoir auparavant comment vous êtes au courant de la vente du volume.

Et j'ajoutai, d'un ton glacial :

— Autant que je sache, je ne vous ai jamais encore rencontré.

— Ça ne change rien à l'affaire! coupa-t-il avec rudesse. Que vous me connaissiez ou non, peu importe. Vous avez acheté hier, à M. Berkeley, un livre que je veux reprendre, à n'importe quel prix... A n'importe quel prix, appuya-t-il. J'espère que vous comprenez ce que j'entends par là?...

— Je regrette infiniment, mais j'ai déjà vendu le livre en question, répondis-je en faisant mine de me lever. Mais la menace que je lus dans son regard me fit immédiatement renoncer à ce projet.

— Ah! oui! Vous voulez me raconter des histoires. Vous avez revendu le livre! A d'autres!

En attendant, je sais que vous possédez le livre, que vous avez payé trois shillings, pas plus tard qu'hier, à ce vieil idiot. Mais je vous propose une bonne affaire, réfléchissez; je vous le reprends pour deux cents livres...

— Mais puisque je vous dis qu'il n'est plus en ma possession!...

L'homme me saisit le bras si violemment que j'eus peine à retenir un cri de douleur.

— Ecoutez-moi bien, monsieur Burlington... (Et sa voix se fit menaçante.) Vous êtes un honorable commerçant, n'est-il pas vrai? Et, comme tout bon boutiquier, vous tenez à votre peau! Réfléchissez. Si vous persistez dans votre refus, il se pourrait que... Vous me saisissez, hein? La Tamise est profonde, et, tous les ans, nombre de gens disparaissent sans laisser la moindre trace...

Je commençais à m'effrayer.

— Que voulez-vous dire ? Est-ce que, par hasard, vous prétendez...?

Mon compagnon me souffla, sous le nez, une bouffée malodorante d'un infect tabac qui, sur le moment, masqua son visage.

— Je vous ai prévenu! répondit-il sèchement. Faites ce que bon vous semblera. Je vous laisse vingt-quatre heures de réflexion. Demain, à trois heures, je serai chez vous, dans votre magasin. Si vous ne me remettez pas le livre ou si vous avez le malheur d'avertir la police...

Il se leva, sans achever sa phrase, jeta un shilling sur la table et partit sans se retourner.

J'étais atterré, au point de ne même pas songer à le suivre. J'eus beau me torturer l'esprit, je ne

trouvai rien pour sortir de cette situation. Autant que je pouvais en juger, j'étais tombé dans les mains d'une bande décidée à tout.

Qui était cet homme? Pourquoi tenait-il tant à ravoir ce livre? Deux cents livres, c'était payer cher ce bouquin. Mais, s'il m'offrait une telle somme, c'est que l'objet devait valoir au moins vingt fois plus.

Le prix me tentait, certes, mais je ne pouvais me décider à me séparer du livre. La peur m'envahit. Qu'allait-il m'arriver si je m'obstinais? Sans doute possible, on me tuerait! L'idée du danger m'obligeait à agir, sans retard. Je réfléchis encore. Allais-je me mettre sous la protection de Scotland Yard?

Non, certainement, car l'inspecteur Ringwood commencerait par séquestrer le bouquin, et je perdrais alors tout moyen de découvrir le secret. Les idées s'entrechoquaient dans mon cerveau, mais il m'était impossible de trouver une solution quelconque. A mon tour, je payai ma consommation et je sortis du bar.

A peine rentré chez moi, je sortis du coffre le récit du major Hubner et me remis au travail, mais je n'obtins pas de meilleur résultat que la veille. Je me demandai si, dans ces conditions, j'allais m'obstiner bêtement et s'il ne valait pas mieux pour moi que j'acceptasse l'offre du matelot.

Soudain, on frappa. Je me levai, plein d'effroi, et remis précipitamment le bouquin dans sa cachette. Ce n'était, heureusement, que mon vieil employé Higgs. Je respirai.

— Voici la clé de la nouvelle serrure, monsieur Burlington. Le rideau a été réparé. On vous enverra la facture.

— Bien, répondis-je. C'est parfait. Avec cette nouvelle serrure, il ne sera pas facile de nous cambrioler de nouveau!

J'échangeai encore quelques paroles insignifiantes avec Higgs et le congédiai. Il était huit heures du soir et je n'avais toujours pas trouvé la solution du problème. Ma vieille gouvernante Sarah Thompson — car j'étais célibataire — entra dans ma chambre pour me demander si j'allais dîner à la maison. Sur ma réponse affirmative, elle sortit de nouveau.

Dès que je fus seul, je repris mon livre et me remis en quête du mystère. J'ignore le temps exact que je passai ainsi. Je me souviens seulement que la vieille Sarah entra dans la pièce à plusieurs reprises et en ressortit sans rien dire, car elle savait que je supportais mal d'être dérangé quand j'étais plongé dans des travaux sérieux.

A onze heures, très exactement, car à ce moment mes yeux tombèrent sur ma montre, je crus avoir percé l'énigme. En effet, le secret n'était pas dissimulé dans le texte : de cela, j'étais absolument certain; mais en manipulant le volume, il me vint soudain une idée. Le dos relié, aux lettres dorées en partie effacées, ne contiendrait-il pas un document?

Je n'avais plus qu'à l'explorer. Je le fis immédiatement. A l'aide d'un couteau bien affilé, je fendis le cuir du haut en bas et rabattis les bords

de l'entaille : à mes yeux apparut alors un papier jauni revêtu d'un grand cachet rouge. Je l'arrachai d'une main tremblante, mais je surmontai mon émotion. Il me fallut un certain temps pour déchiffrer l'écriture bizarre qui le recouvrait, et c'est avec un étonnement croissant que je lus le texte suivant :

« Moi, Aloys de Huebner, ancien major de l'armée prussienne, explorateur, né à Berlin en 1779, j'écris, par les présentes, mon testament, qui fera de celui qui saura le trouver (j'espère que ce sera un Anglais) un homme immensément riche.

« Au cours de ma deuxième exploration, en 1845, à travers l'Afrique, j'ai découvert un grand champ de diamants, sur la rive gauche du fleuve Orange, à proximité d'un village nègre. Je suis resté près d'un an avec mes dévoués noirs et j'ai réussi, avec le temps et grâce à leur aide, à me constituer un immense trésor. Les Bushmen qui m'entouraient n'en connaissaient pas la valeur.

« Lorsque je décidai de continuer mon exploration, je n'emportai que quelques-unes de mes richesses, car j'avais l'intention de revenir. La plus grande partie de mon trésor fut enterrée, de ma main, dans un endroit solitaire, que j'ai situé, très exactement, sur le plan annexé à ce testament. Il sera facile à celui qui trouvera mon testament de trouver également l'emplacement.

« A la suite de certains événements qu'il serait trop long de mentionner sur ce papier, le cœur ulcéré, j'ai quitté les miens et suis devenu un misanthrope et un ennemi de ma patrie. Je suis

un adversaire irréconciliable du roi Frédéric, dont je hais les sujets. Depuis de longs mois, cloué sur mon lit par une douloureuse maladie, je vois qu'il me faut renoncer à retourner jamais en Afrique et à retrouver mon trésor, que j'évalue à un million de livres pour le moins. Voici quelques jours que m'est parvenue la traduction anglaise du récit de mes voyages, et, comme je ne veux qu'en aucun cas ce soit un Prussien qui profite de mes richesses, comme d'autre part je ne possède nul parent qui soit digne de les recevoir en héritage, j'ai résolu de dissimuler ce testament dans le dos de cuir du volume, et d'envoyer le tout, avec une dédicace, à l'un de mes amis de Londres. A lui de découvrir le secret, s'il en est capable. Peu m'importe. Je souhaite bonne chance à celui qui le trouvera. Pour moi, nulle richesse ne saurait plus m'intéresser, car mes jours sont comptés.

« Berlin, le 11 avril 1859. »

Tremblant d'émotion, je dépliai le deuxième document, entièrement tracé à la plume, et qui, bien que jauni, indiquait nettement l'endroit où le trésor était enterré. La tête entre les mains, je m'abandonnai aux rêves. Un million de livres! Seigneur, il y avait de quoi vous brouiller la cervelle! Et c'était moi, nul autre que moi, qui allais en être l'heureux héritier! Je sentis le sang m'affluer au visage; tout tourna soudain autour de moi, je fus entraîné dans un véritable tourbillon de folie et je dus me retenir à ma table de travail pour ne pas tomber.

Un million de livres sterling ! Rêvais-je ? Etais-je frappé d'une folie subite?

Non pourtant ! Tout cela existait, noir sur blanc ; je lisais bien que les diamants avaient au moins cette valeur. Et n'étais-je pas le propriétaire légitime de ces richesses ? N'avais-je pas payé honnêtement trois shillings ce vieux bouquin ?

Certes, trois shillings n'étaient pas trop pour acheter ce mystère, mais qu'y pouvais-je, après tout, si le sort avait décidé de me favoriser spécialement, moi, Clarence Burlington ? Tout était régulier. Le livre m'appartenait, et j'étais le propriétaire on ne peut plus légitime du trésor caché dans un coin de l'Afrique du Sud.

En cet endroit de mes rêveries, j'entendis à ma porte un bruit léger qui me fit sursauter. Ce n'était que Miss Thompson qui voulait emporter le plateau qu'elle avait déposé sur ma table sans que je l'eusse même remarqué.

« Mais vous n'avez pas touché à votre dîner, monsieur », fit la brave dame en me regardant d'un air soucieux.

— Je n'ai pas eu le temps, répondis-je, et, je vous en prie, ne me dérangez plus, car j'ai encore beaucoup de travail à terminer.

Sans dire un mot, mais évidemment froissée, miss Thompson me laissa. Mais la fâcheuse interruption de mes rêves par l'intrusion de Miss Thompson avait eu, du moins, ceci de bon, que j'étais revenu aux réalités.

Rendu raisonnable, j'examinai froidement la situation.

Qu'allais-je faire ?

Me précipiter sans tarder dans une agence de voyages et retenir mon passage pour Le Cap ? Mauvais. D'abord, cela aurait attiré l'attention, et puis, je ne pouvais laisser mes affaires en plan. Le mieux était, bien entendu, de conserver jalousement mon secret pour moi seul. Seulement, il y avait ce maudit Berkeley et son ami, le marin sinistre dont j'ignorais jusqu'au nom. On pouvait parier cent contre un qu'ils savaient, tous les deux. Après bien des hésitations, je résolus de leur jouer un tour de ma façon.

Il y a des choses, comme cela, qu'on apprend parfois dans la vie, en se disant qu'elles ne serviront jamais et qui, tout d'un coup, vous apparaissent comme extrêmement utiles. Je bénis le sort d'avoir appris, dans ma jeunesse, le métier de relieur, car ce ne fut qu'un jeu pour moi de remettre en état le vieux bouquin sans laisser trace de l'opération que je lui avais fait subir.

Quand j'eus terminé, je pus constater que mon travail était impeccable. A présent, je pouvais revendre le bouquin, et si M. Berkeley ou son ami, le matelot, étaient toujours acheteurs, j'étais tout prêt à accepter les deux cents livres sterling qu'ils m'offraient. Bien entendu, le testament de M. le Major von Huebner n'était pas compris dans ce prix.

J'avalai rapidement quelques aliments et me couchai sans tarder. Il était trois heures du matin et j'étais mort de fatigue...

III

Je n'oublierai jamais cette nuit. Mes nerfs étaient brisés. Je me tournais et me retournais sur l'oreiller, cherchant en vain le sommeil. Mille rêves fous s'emparaient de mon pauvre cerveau. Ce n'est qu'au matin que je réussis à m'assoupir.

Je me souviens aussi que je me réveillai de très bonne heure. Je pris un bain et me dirigeai vers ma librairie. Quand je parvins à l'angle de Beercroft Road, d'où l'on pouvait apercevoir mon magasin, je m'arrêtai brusquement...

Une foule énorme était rassemblée devant chez moi et quelques agents de police la contenaient avec peine. En m'approchant, je crus que je rêvais encore...

Etait-ce un nouveau cambriolage par hasard ?

Un policeman était sur le seuil, sa carrure imposante barrant la porte. Je me nommai, lui fis connaître ma qualité de propriétaire et, finalement, il me permit d'entrer chez moi, non sans m'avoir toisé des pieds à la tête avec une méfiance à peine dissimulée. A l'intérieur régnait un désordre inouï. La première personne sur qui je tombai fut Higgs. Son visage ridé, jaunâtre d'habitude, était gris et ses yeux reflétaient une terreur intense.

« Quel bonheur que vous soyez enfin arrivé, articula-t-il péniblement. Il s'est passé des choses épouvantables. »

Une main se posa sur mon épaule. En me retournant, j'aperçus le visage sévère du détective Ringwood.

« Venez, me dit-il, il faut que je vous parle tout de suite. »

Sa voix était solennelle. Je le suivis dans mon bureau.

— Que s'est-il donc passé ? m'écriai-je nerveusement, et que veut donc cette foule ?

— Deux hommes ont été assassinés, cette nuit, dans votre magasin, monsieur Burlington, me répondit-il avec calme.

— Deux hommes, me dites-vous ! je flageolai sur mes jambes qu'agitaient un violent tremblement. Dans mon magasin ? Comment est-ce possible ? Qui les a tués ?

— C'est ce que nous ne savons pas encore, fit l'inspecteur avec un sourire étrange, sans me quitter des yeux. Mais nous le trouverons.

Sans doute étais-je à la limite de mes forces, car l'inspecteur me demanda subitement si je me sentais mal.

— Cela va se passer, répondis-je, mais, je vous en prie, racontez-moi...

— Je n'ai pas encore terminé mon enquête. Voici où en sont les choses : le matin, vers huit heures, votre employé, M. Higgs, est venu pour ouvrir le volet. Sur le moment, il ne remarqua rien d'anormal. Vous devez savoir qu'il est assez myope. Mais, en s'approchant de votre bureau,

il trébucha et faillit tomber. A sa grande frayeur, il aperçut un homme étendu sur le sol et puis un autre, quelques pas plus loin. Vous pouvez imaginer la suite. M. Higgs ne doit pas posséder un sang-froid extraordinaire, car des passants m'ont déclaré qu'il se précipita au dehors en hurlant et qu'arrivé à l'angle de la rue, il fut pris de syncope. L'agent de police qui, le premier, pénétra dans le magasin, avertit immédiatement la brigade des crimes et je suis arrivé avec elle.

— Mais qui sont ces deux hommes ?

— L'un est, à n'en pas douter, ce Berkeley dont vous m'aviez parlé hier. Quant à l'autre, nous n'avons pas encore pu établir son identité.

A cet instant, on frappa, et je vis entrer un petit homme rondelet, qui était porteur de lunettes noires.

— Alors, docteur ? interrogea le policier.

Le petit homme se laissa tomber sur un siège en soupirant.

— Assassinat, répondit-il. A coups de revolver, tous les deux. Le bossu a reçu une balle dans la tête. Il est mort sur-le-champ. L'autre est mort peu après d'une balle dans le côté.

— Affreux ! murmurai-je. Et il faut que cela se soit passé justement chez moi !

L'inspecteur ne m'écouta même pas, mais s'adressant au médecin légiste : « Voudriez-vous me dire à peu près à quelle heure le meurtre a été commis, docteur ? »

— Vers six heures du matin, répondit aussitôt le praticien. La rigidité cadavérique ne s'est pas

encore produite. Il y a trois heures au plus que l'assassin...

— J'ai encore quelque chose à vous demander, monsieur Burlington, fit le détective.

« Je suis certain que l'un des deux cadavres est celui de Berkeley. C'est bien sous ce nom qu'il s'était présenté, n'est-ce pas ? »

Je répondis par un mouvement de tête.

— Cependant, je voudrais ne marcher qu'à coup sûr. Vous sentez-vous la force de l'identifier ?

— S'il le faut... Mais auparavant, monsieur l'Inspecteur, puis-je vous demander si vous avez établi de quelle façon les deux... victimes ont pu s'introduire chez moi ?

— Certainement ! par la fenêtre que voici.

Je me retournai et contemplai la fenêtre entr'ouverte qui donnait sur la rue.

— Ce n'était qu'un jeu, poursuivit l'inspecteur, de pénétrer par là. Mais ce qui m'intrigue, c'est qu'on n'ait pas retrouvé l'arme du crime. Il est probable que l'assassin l'aura emportée.

— Et vous soupçonnez quelqu'un ?

— Tout le monde et personne, répondit-il en souriant. Pour le moment, je préfère ne rien dire. Mais il faut encore que je vous demande, monsieur Burlington... Est-ce que la fenêtre était fermée, hier, quand vous avez quitté votre bureau ?

— Autant que je me souvienne, oui. Mais pourquoi cette question ?

— Simple renseignement, sans autre importance.

Nous sortîmes du bureau et entrâmes dans la boutique. Je vis deux corps étendus sur le plancher, recouverts d'un drap. Tout autour, il y avait foule. Photographes, reporters, agents de police, détectives, dont les voix s'entrecroisaient. A notre entrée, tout le monde se tut. L'inspecteur s'approcha de l'un des corps et souleva le drap.

— Est-ce bien Berkeley ? me demanda-t-il en me fixant d'un regard perçant.

Je me souviens avoir émis quelques sons qui voulaient être une affirmation, puis avoir fait quelques gestes avant de tomber sans connaissance.

Quand je revins à moi, j'aperçus mon fidèle Higgs qui se tenait à mes côtés. Il me demanda si je me sentais mieux, puis l'inspecteur s'approcha et lui aussi s'enquit de mon état.

— Je suis désolé d'être la cause de ce désagrément, s'excusa-t-il, mais franchement je ne pouvais penser que vous n'aviez pas les nerfs plus solides.

Higgs me tendit un cordial, et je fus de nouveau très vite sur pied.

— C'est une histoire mystérieuse au possible, fit l'inspecteur Ringwood, en prenant une chaise et en s'asseyant près de moi. Il est regrettable que vous n'ayez pas pu voir le deuxième cadavre. Mais vous êtes tombé raide et j'ai dû renoncer à vous le montrer.

— De quoi a-t-il l'air ? demandai-je d'une voix faible.

— Il a l'air d'un matelot, il porte une barbe et... mais le connaîtriez-vous par hasard ?

Sans doute, Ringwood avait-il flairé quelque chose. Pour ne pas éveiller ses soupçons, je crus plus habile de tout lui raconter sans détour. Sous un prétexte quelconque, j'éloignai Higgs et lui fis le récit de mon aventure de la veille, sans toutefois lui parler du testament du major.

L'inspecteur ne m'interrompit pas une seule fois et resta silencieux assez longtemps même après la fin de mon récit.

— Avez-vous apporté le bouquin ? me demanda-t-il brusquement.

Je fis signe que oui, et je le sortis de ma serviette. Il l'examina longuement, le feuilleta tout en murmurant à mi-voix des paroles inintelligibles.

— Je le garde, dit-il en manière de conclusion. Il me tendit la main, avec sur les lèvres un sourire bizarre qui eut le don de m'exaspérer...

⁂

Le double meurtre perpétré dans ma boutique ne tarda pas à constituer le sujet de toutes les conversations. Toute la journée, la foule accourut : les gens assiégeaient littéralement ma librairie, achetaient n'importe quoi dans l'unique intention de m'assaillir de questions. Il me fallut engager deux vendeurs supplémentaires afin de satisfaire cette clientèle envahissante. Peu à peu, cependant, la curiosité s'apaisa et quinze jours plus tard, le calme habituel était revenu. Un jour, je ne saurais dire exactement

lequel, je reçus la visite d'une acheteuse et je dus la servir moi-même, car Higgs était justement de sortie. Nous liâmes conversation et elle me dit avoir entendu parler du crime dont ma boutique avait été le théâtre. Ma nouvelle cliente n'était pas précisément jolie et ses traits étaient plutôt irréguliers. Mais il se dégageait d'elle un certain charme, surtout quand elle souriait (et elle le faisait à tout propos) en découvrant deux magnifiques rangées de dents. J'avoue qu'elle me plut beaucoup.

Dorothy Bosworth me fit de nombreuses visites par la suite et nous devînmes une paire d'amis. Elle m'apprit qu'elle était femme de lettres et journaliste. Bien entendu, je lui fis des prix spéciaux et finis par ne plus gagner un penny avec elle. Je ne m'étonnais d'ailleurs pas de la fréquence de ses visites, car les gens de lettres sont généralement cultivés et lisent beaucoup. Peu à peu, mon amitié devint un amour discret.

Comme je l'ai déjà dit, j'étais un célibataire endurci et les femmes ne m'intéressaient guère. Ce n'est pas à dire que j'étais un ennemi du beau sexe, mais j'étais timide et je n'avais jamais songé sérieusement que je pourrais me marier un jour, d'autant que j'avais toujours beaucoup travaillé dans ma jeunesse et que je consacrais mes loisirs surtout aux sports. Et voici que, tout d'un coup, la vie m'apparaissait sous un angle différent !

Je me rendis compte que j'aimais Dorothy comme un collégien naïf. Je finis par en perdre

la tranquillité de mes nuits. Mes projets, ou plus exactement mes désirs, étaient une utopie ridicule. Comment, moi, Clarence Burlington, plus que quadragénaire, pouvais-je songer à m'unir à cette jeunesse de vingt-trois printemps ? C'était par trop absurde ! Mais plus je cherchais à refouler mes sentiments, moins j'y parvenais. Dorothy, qui était tout mon amour, ne semblait pas s'apercevoir du combat intérieur que je livrais. Elle était toujours également aimable, enjouée, et elle souriait...

L'inspecteur Ringwood revint me voir à l'improviste pour me dire que l'instruction contre le meurtrier inconnu venait d'être ouverte et que je devais aller témoigner la semaine suivante.

Ce fonctionnaire fut d'ailleurs aussi aimable que possible, parla de la pluie et du beau temps, puis aborda brusquement le sujet.

— N'avez-vous rien trouvé dans le livre du major, qui ait spécialement attiré votre attention ? me demanda-t-il en me regardant fixement.

Je secouai la tête.

— J'ai moi-même examiné le bouquin sur toutes les coutures, reprit-il, et je n'ai rien trouvé non plus. Que voulais-je encore vous demander ? Depuis quand Higgs est-il votre employé ?

— Depuis cinq ans.

— Vous a-t-il toujours donné satisfaction ?

— Toujours. Il est fidèle et d'une honnêteté scrupuleuse...

— Hum ! Et l'inspecteur fit une pause

— Auriez-vous, par hasard, découvert quelque chose, monsieur l'Inspecteur ?

— Oui... et qui me paraît important. Le matelot assassiné s'appelait Berkeley lui aussi, c'était le frère du bossu. Il était son cadet de dix ans...

Je ne pus lui cacher mon étonnement :

— Pourtant, ils ne se ressemblaient guère.

— Qu'importe ! Sam Berkeley, le matelot, était un bandit notoire et son frère était connu pour être un maître-chanteur...

— Ciel !... Mais cette invocation laissa le détective indifférent.

— Je vous le dis confidentiellement, monsieur Burlington, la police, ou, si vous préférez, Scotland Yard, ne peut que se réjouir de... l'accident. Mais la Justice voit les choses autrement. Les assassins avaient beau être des bandits, il n'y en a pas moins eu crime. Comme les victimes appartenaient à une bande de gangsters, cela ne va pas aller tout seul, et je suis venu vous mettre en garde...

Je bondis, horrifié :

— Mais je ne comprends pas... ce n'est pourtant pas moi qui les ai...

— Sans doute, ce n'est pas vous qui les avez tués, mais les choses se sont passées chez vous et il est normal qu'on vous soupçonne...

Je n'arrivais pas à saisir la logique du raisonnement et je protestai vigoureusement. L'inspecteur tenta de m'expliquer la situation.

— Voyez-vous, monsieur Burlington, je suis convaincu que quelque mystère est lié au bouquin, sans quoi les deux hommes ne se seraient pas donné tant de mal pour le reprendre. Il

y a cent contre un à parier... Je viens de vous dire que j'ai soigneusement examiné le livre, mais en vain. Je ne puis donc en déduire que ceci : quelqu'un a découvert le secret et l'a mis en sûreté Je n'affirme pas que ce soit vous, mais je m'en tiens à cette hypothèse. Comprenez-vous à présent ?

J'avais compris.

— Il y a certainement d'autres personnes au courant, qui, soyez-en sûr, ne négligeront rien pour tirer les choses au clair. Pour ces personnes, qu'il faut, à mon avis, rechercher dans les bas-fonds, l'homme qui a su découvrir la clé de l'énigme est également l'assassin de leurs amis. Et le crime a été commis dans votre boutique et comme vous avez obstinément refusé de restituer le bouquin, ils ont tout lieu de soupçonner que vous savez quelque chose...

« Oh ! je vous prie, fit-il en voyant mon visage atterré, je n'irai pas jusqu'à dire... mais il faut bien comprendre la mentalité de ces gens-là. Il est de mon devoir de vous avertir. Si vous en manifestez le désir, je suis prêt à vous faire protéger...

Je déclinai son offre, sous le prétexte que j'allais partir me reposer pendant une quinzaine de jours à Esher. « Et puis, ajoutai-je, je ne suis pas si poltron... »

Le détective se leva et me tendit la main pour prendre congé.

— Comme vous voudrez, monsieur Burlington, dit-il en haussant les épaules. Vous connaissez mon adresse. S'il arrivait quoi que ce soit, je suis toujours à votre disposition...

IV

Les jours suivants, il ne se produisit absolument rien. Je revis Dorothy deux jours avant mon départ. J'essayai de la persuader de m'accompagner. Mais, à mon grand regret, elle ne put accepter, car elle venait d'être elle-même invitée par une de ses tantes qui vivait à Weymouth.

Son refus m'attrista légèrement, mais je me consolai à l'idée de la revoir au bout de quelques semaines. Au fond, il ne m'était pas désagréable d'aller goûter un peu de solitude, car il me fallait à présent réfléchir sérieusement à la conduite que je devais tenir.

J'avais, bien entendu, retiré le précieux testament de mon coffre et je l'avais caché là où personne ne pouvait le trouver. Cette précaution n'était pas inutile, je devais en avoir la preuve avant peu.

L'instruction n'avait pas donné de résultat appréciable. J'avais déposé brièvement et le coroner m'avait bientôt congédié avec un gracieux sourire. D'ailleurs, je n'avais pas grand'chose à dire, car la police était sur les lieux avant mon arrivée. On entendit aussi l'inspecteur Ringwood et Higgs dont la déposition précise impressionna

beaucoup les autorités. En vérité, ce fut un soulagement de quitter si vite le rébarbatif Palais de Justice. Auparavant, l'inspecteur Ringwood prit soigneusement note de ma nouvelle adresse et me conseilla de nouveau de me tenir sur mes gardes. Je passai ma dernière nuit à Londres en compagnie d'un de mes bons amis, et je rentrai assez tard à mon domicile. Miss Sarah, ma dévouée gouvernante, dormait déjà d'un profond sommeil et ronflait bruyamment. En ouvrant la porte de mon cabinet de travail, je reculai plein d'effroi devant le désordre qui y régnait. Le bureau était fracturé, d'innombrables papiers jonchaient le tapis, tous mes livres avaient été sortis des rayons et recouvraient le sol. On avait fendu le cuir de mes fauteuils, démoli ma pendule ; bref, rien n'avait été épargné dans la pièce.

Je saisis immédiatement la situation et compris le but des recherches de mes cambrioleurs. Il était inutile de réveiller Miss Thompson, qui n'avait évidemment rien entendu. La fenêtre était ouverte et indiquait clairement le chemin qu'avait emprunté les malfaiteurs. Je commençais par la refermer, puis je tirai les rideaux. Enfin j'allumai la lampe de bureau. Mes yeux tombèrent sur une feuille de papier, fixée au buvard, qui portait en caractères anguleux l'inscription suivante :

« Nous vous accordons encore vingt-quatre heures de réflexion. Demain soir, vers onze heures, quelqu'un viendra chez vous prendre livraison de ce que vous savez. Si vous refusez ou si

vous avertissez la police, vous êtes un homme mort ». Le message n'était pas signé.

Je me laissai choir sur un siège et tentai de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Ainsi l'inspecteur avait eu raison. Quelqu'un me persécutait à cause du testament du major de Huebner. Mais qui ? N'était-il pas plus avisé d'avoir recours à la police ? Non pourtant ! J'avais Scotland Yard en horreur, et puis, j'étais assez grand garçon pour me défendre tout seul...

Je me demandai sérieusement si je n'allais faire mes bagages et quitter Londres sur-le-champ. Ne valait-il pas mieux mettre une certaine distance entre mes persécuteurs et moi, plutôt que d'accepter un combat inégal. Mais où fuir ? A Eshes ? Je n'y serais pas davantage en sûreté. Devais-je quitter l'Angleterre, partir pour l'Afrique et prendre possession du trésor ? Non plus. C'était au moins prématuré.

D'un autre côté, ce renard de Ringwood ne m'inspirait pas confiance. Il flairait certainement quelque chose et devait me faire surveiller secrètement. C'était, en tous cas, plausible. Le mieux, sans doute, était de prendre patience. Après avoir ruminé pendant plus d'une heure tous les plans imaginables, je résolus de rester et d'avoir un entretien avec l'auteur de la lettre. Peut-être sortirait-il quelque chose de cette conversation. Avant tout, je voulais parer au danger sans la protection de personne.

Je vérifiai que mon Smith et Wesson se trouvait, prêt à tirer, dans le tiroir de mon bureau. Je le pris, m'assurai qu'on ne m'avait rien volé

et me couchai après avoir placé mon arme à portée de ma main. Au matin, je fus réveillé par des coups précipités sur ma porte. C'était Miss Thompson, affolée par le désordre de mon bureau. Je la rassurai de mon mieux, en lui disant que c'était un petit cambriolage, somme toute, inoffensif, ce qui ne la convainquit pas. Ensuite, je la priai de me laisser dormir, car je me sentais terriblement fatigué. D'autre part, je n'avais pas besoin d'aller à ma librairie, puisque mes vacances commençaient ce jour-là, et si je retardais mon départ à la campagne de quelques heures, ceci ne regardait que moi seul. Encore un peu contrarié par l'irruption de Miss Thompson, je me tournai contre le mur avec l'idée de me rendormir sans tarder. Mais on frappa derechef à ma porte au moment où je repartais pour le pays des rêves, et Miss Thompson se précipita, pour la deuxième fois, dans ma chambre. Elle semblait hors d'elle-même.

— Tenez, lisez, monsieur Burlington, s'écria-t-elle en me jetant le *Daily Mail* du jour.

J'étais, sur le moment, si abasourdi, que je ne compris pas immédiatement à quoi elle voulait en venir. Mais, après avoir jeté les yeux sur le journal, j'eus un sursaut de terreur. Le titre, qui s'étalait en caractères énormes, avait de quoi m'effrayer :

« Une arrestation dans l'affaire Berkeley. Fortement soupçonné du double meurtre des frères Berkeley, le commis de librairie Higgs a été arrêté, hier au soir, par l'inspecteur Ringwood. »

Je ne pris pas la peine d'achever la lecture de l'article et ne fis qu'un bond hors de mon lit.

— Quels idiots! m'écriai-je, furieux. Les gens de Scotland Yard semblent être devenus fous. Voilà qu'ils emprisonnent mon brave Higgs à présent! Si Higgs est un assassin, il n'y a pas de raison pour que vous aussi, Sarah, vous ne soyiez une criminelle ! Dépêchez-vous de m'apporter mon breakfast. Je file à Scotland Yard!

Une heure plus tard, j'étais assis en face de l'inspecteur Ringwod, qui, le sourire aux lèvres, me demanda s'il pouvait m'être utile. Je lui déclarai, sans aménité, que je considérais l'arrestation de mon commis comme une grave erreur, que je connaissais Higgs depuis longtemps et qu'il était incapable de faire du mal à une mouche et que... Ringwood haussa les épaules, me regarda dans les yeux et répliqua :

— Tout ce que vous dites est bel et bien, monsieur Burlington, mais les faits corroborent mes soupçons.

— Les faits ? Je ne comprends pas...

L'inspecteur jouait avec son crayon.

— Certainement. Il y a certains soupçons que votre commis est dans l'impossibilité d'écarter de lui. D'abord, la fenêtre. Réfléchissez un instant. Elle était fermée, n'est-ce pas, la veille, quand vous avez quitté votre magasin ?

— Parfaitement.

— Alors, comment expliquez-vous qu'elle fût ouverte le lendemain ?

— C'est bien simple. Les cambrioleurs, je veux dire les frères Berkeley, ont escaladé la fenêtre

du bureau qui donne sur la rue, après qu'on eût posé la serrure neuve.

— C'est là qu'est votre erreur. J'ai procédé à un examen très sérieux, sans pouvoir constater la moindre trace d'effraction. Que faut-il en conclure logiquement ? La fenêtre fut ouverte de l'intérieur et resta ouverte afin de faire croire que les frères Berkeley étaient passés par là...

— Et qui l'aurait ouverte ?

— Higgs, sans aucun doute.

— Bien, répondis-je sèchement. Admettons que cette hypothèse soit exacte. Et par quel chemin seraient-ils entrés dans le magasin, dans ce cas ?

— Mais, par la porte, naturellement. J'ai reconstitué toute la scène et je suis arrivé à la conclusion que, pour une raison que j'ignore, Higgs est arrivé de très bonne heure à la librairie, vraisemblablement vers cinq heures et demie du matin. Vers six heures, les frères Berkeley ont frappé à la porte et Higgs leur a ouvert. Que s'est-il passé ? Quelle explication eut lieu, qui se termina par la mort des deux frères ?

« Pour masquer son crime, Higgs a, ensuite, ouvert la fenêtre, s'est précipité dans la rue en simulant l'affolement. J'ai percé sa comédie à jour dès la première minute et je suis arrivé peu à peu à cette conclusion que lui seul, et personne d'autre, était le meurtrier. Lui seulement avait l'habitude d'ouvrir le magasin et lui seul possédait la clé de la nouvelle serrure. Comme la fenêtre ne présentait aucune trace d'effraction, il est le seul qui ait pu faire le coup.

— Bien, mais pourquoi aurait-il agi ? Il ne connaissait ni l'une ni l'autre des deux victimes.

— C'est ce que l'enquête établira. Je ne puis encore rien affirmer à ce sujet.

— Vous avez fait du beau travail, monsieur l'Inspecteur, repris-je avec irritation. J'avais l'intention de partir aujourd'hui même en vacances. Maintenant que Higgs est arrêté, me voilà dans l'obligation de rester à Londres...

L'inspecteur me regarda d'un air soucieux :

— Vous me voyez désolé d'avoir dû faire mon devoir. J'espère que vous le comprenez.

J'entrai, plein de rage, dans mon magasin, ne sachant encore ce que j'allais faire. Plus je réfléchissais à la tournure des événements, plus il me semblait qu'il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Tout d'abord, l'arrestation de Higgs m'apparaissait comme une gaffe monumentale autant qu'incompréhensible. En admettant même qu'il y eût, dans la conduite de Higgs, matière à certains soupçons, les questions principales n'en étaient pas résolues pour cela.

D'abord : s'il était réellement venu vers cinq heures et demie, s'il avait commis le crime aux environs de six heures (selon la thèse de la police), où donc était-il entre six heures et huit heures du matin. Le crime avait été découvert par lui vers huit heures. Certes, il avait pu s'éloigner entre six heures et huit heures, mais cela paraissait bien peu vraisemblable.

Et puis, autre chose encore : où avait passé

l'arme du crime ? A ma connaissance, on n'avait rien découvert chez Higgs.

Je ne trouvais, d'ailleurs, à ces questions nulle réponse. Leur résultat, malheureusement, était tangible : la maladresse de la police avait rendu mes vacances impossibles. J'étais condamné à rester à Londres malgré la canicule, à moins de fermer mon magasin. Mais c'était un luxe que j'estimais ne pouvoir m'offrir. Quant à engager un autre vendeur et le laisser seul au magasin, cela me convenait moins encore.

Je n'avais donc d'autre ressource que rester dans ma boutique pour y attendre les rares clients retenus à Londres en pareille saison. Je téléphonai à Dorothy. J'eus la chance de la trouver. Elle promit de me rendre visite l'après-midi même et j'en conçus un véritable soulagement. En effet, la solitude ne fut jamais dans mes goûts : j'aime la société et je ne me sens à mon aise que dans la compagnie de mes semblables. Les derniers événements m'avaient rendu tant soit peu nerveux — ce qui, d'ailleurs, était concevable.

Heureusement, j'avais encore en ma possession le testament du major von Huebner, ce qui voulait dire que j'avais encore la possibilité de m'emparer du trésor. J'étais décidé à mourir plutôt que rendre volontairement le précieux document.

Dorothy tint parole. Elle arriva très exactement à trois heures. Elle était resplendissante, ses yeux brillaient littéralement quand elle me tendit la main. Je lui racontai ce qui s'était

passé et lui dit aussi que je me trouvais dans l'obligation de ne pas quitter la ville.

— Si cela peut vous consoler, me répondit-elle avec un sourire malicieux, apprenez, monsieur Burlington, que je suis dans le même cas. Ma tante vient de tomber malade et m'a décommandée.

— Mais c'est merveilleux ! m'écriai-je, transporté. Vous ne sauriez croire combien cela me réjouit. Au moins, je ne serai pas tout à fait seul...

Elle me tendit sa main racée.

— Moi aussi, monsieur Burlington, cela me fait plaisir. Donc, nous allons vivre en bons camarades, et chaque fois que nous serons libres tous les deux, nous irons nous promener dans les environs de Londres. Cela compensera jusqu'à un certain point la perte de notre séjour à la campagne.

Faut-il ajouter que la proposition de Dorothy m'emballa, que je la trouvais divine et que, bref... j'étais éperdument amoureux ? Ce n'est pas nécessaire, n'est-ce pas ? Mais je n'eus toujours pas le courage de lui déclarer ma flamme.

Nous bavardâmes un bon moment, elle choisit quelques livres et me dit, incidemment, qu'elle était en train d'écrire un roman policier. Comme j'aime ce genre de littérature, je m'intéressai vivement à son travail.

— Vraiment, lui dis-je. Et peut-on savoir comment vous l'intitulerez ?

Son sourire habituel fit place à un franc éclat de rire.

— Comme vous êtes curieux ! Si vous y tenez,

je vais tout de même vous le dire : « La mort vient à six heures... »

Je ne fis qu'un bond et la regardai, hors de moi :

— La mort vient à six heures..., répétai-je. Mais où avez-vous pris cette idée?

Elle me jeta un regard inquisiteur, secoua la tête et :

— Vous allez supposer que je suis devenue complètement folle, n'est-ce pas ? Non, ce sont les événements qui se sont déroulés dans votre librairie qui m'ont donné l'idée...

— Sérieusement, le sujet aussi ?...

— Mais, parfaitement, j'ai pris pour sujet l'assassinat des frères Berkeley.

— C'est extraordinaire.

— Pas le moins du monde. Voyez-vous, en matière de roman policier, le mieux est encore de traiter un cas ayant réellement existé. Le hasard m'ayant, si j'ose dire, particulièrement favorisée, ayant pris une part relative à ces aventures, pourquoi ne pas en profiter ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? C'est une chance, pour un écrivain, de se trouver mêlé au roman qu'il écrit.

Je ne sus que répondre. Un sentiment pénible s'était emparé de ma personne. J'eus l'impression de me trouver au bord d'un abîme et sur le point d'y tomber. Je n'entendais même plus les paroles de Dorothy.

— Et pensez-vous trouver un éditeur ?

— Mais j'en suis certaine. Voyons, avec un titre comme celui-là « La mort vient à six heures... » Je vais battre le record du roman sensationnel !

V

J'avais prévenu ma gouvernante Sarah que j'attendais une visite tardive et la brave femme était restée debout. J'attendais mon correspondant anonyme dans mon bureau. Mon revolver était armé ; je le tenais dans la poche droite de mon veston, prêt à tirer.

Tout en étant maître de moi, je ne pouvais me défendre d'une certaine excitation nerveuse bien compréhensible. Ma vieille horloge venait de sonner onze coups, quand le timbre retentit. Quelques instants plus tard, on frappait à ma porte. D'une voix énergique, je criai : « Entrez ! » Un homme entra, dont la vue me fit sursauter d'épouvante ; le nouvel arrivant était Sam Berkeley lui-même ; la même barbe, les mêmes yeux gris, c'était lui, sans doute possible. Je le regardai terrifié, incapable de prononcer une parole. Mon visiteur me jeta un regard à la fois étonné et méprisant, murmura quelques mots que je ne compris pas et s'assit en face de moi. Je repris enfin possession de moi-même :

— Excusez-moi, balbutiai-je. Etes-vous?...

L'étranger éclata d'un rire sonore et frappa du poing sur ma table.

— Parfaitement, c'est moi. C'est moi. Sam Berkeley, qui reviens de chez les morts.

A ce moment, il me sembla que la voix était différente de celle de Berkeley, mais comme l'homme fleurait l'alcool, je n'attachai pas d'importance à cette impression...

D'ailleurs, j'étais très énervé et nullement en état de réfléchir.

— On ne m'assassine pas, moi! hurla mon vis-à-vis. Je vivrai toujours, monsieur Burlington. Et je suis venu pour vous réclamer ce qui m'appartient...

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, monsieur Berkeley. Ce qui vous appartient ? Vous vous trompez. Je ne vous ai rien volé, que je sache.

Mes paroles l'avaient-elles exaspéré ? L'alcool lui montait-il au cerveau ? Je ne sais, mais il fit mine de se précipiter sur moi en portant la main à sa poche. Je sortis aussitôt mon revolver.

— Un seul mouvement, lui dis-je, et je vous abats !

La menace produisit son effet. Il hésita, recula et finalement se rassit.

— Voici ce que j'ai à vous dire, reprit-il au bout d'un instant. Nous voulons que vous nous rendiez le testament du major von Huebner que vous nous avez volé. Si vous ne vous exécutez pas de bon gré, vous le paierez de votre vie. C'est tout.

— J'ignore tout d'un testament, répliquai-je. D'ailleurs, je vous ai acheté très régulièrement le livre et s'il avait réellement recélé un testament ou tout autre document, légalement j'en serais aussi le propriétaire.

A ma grande surprise, l'homme ne répondit rien. Il se leva, se dirigea vers la porte et là, d'une voix sincèrement apitoyée, il me dit :

— Je ne voudrais pas être dans votre peau !

Puis, il disparut. Il n'est pas nécessaire, je pense, que je décrive l'état d'esprit dans lequel je me trouvais. Si ce Berkeley n'avait pas été un être en chair et en os, comme j'avais pu m'en rendre compte, si je n'avais pas discuté avec lui, j'aurais pu croire que j'avais été le jouet d'une hallucination ou que j'avais eu un cauchemar. Etais-je devenu fou ? Mes nerfs surtendus m'avaient-ils joué ce vilain tour ? Les morts, pourtant, sont bien morts et ce Berkeley qui ressuscitait...

Une terreur folle, lâche, m'envahit. Je me mis à trembler de tout mon corps et je me sentis frissonner, malgré la température torride qui régnait dans la pièce.

Sarah revint à ce moment et sa présence me fit du bien. Elle me demanda si elle pouvait aller se coucher. Je la priai de rester quelques instants encore. Elle remarqua soudain ma pâleur et lut très certainement la peur qui s'inscrivait sur mon visage.

— S'est-il passé quelque chose, monsieur ?...

Sa curiosité ne pouvait que m'embarrasser ; aussi marmottai-je quelques paroles vagues et, pour me calmer, je résolus de sortir et de marcher un peu.

Je ne m'arrêtai qu'à Stepney Green Station et je respirai largement. Au moins, à l'air, je me sentais à mon aise ; je ne voulais plus re-

tourner chez moi, dans cette maison qui recevait la visite des morts... Je marchai dans la nuit et je ne sais jusqu'où m'auraient porté mes pas, quand je sentis tout à coup une main qui se posait sur mon épaule. Je hurlai de terreur, empoignai mon revolver et me retournai...

— Tout doux ! monsieur Burlington ! fit une voix qui m'était familière, et je me trouvai nez à nez avec l'inspecteur Ringwood. Que signifie ?

Je voulus rentrer mon arme, mais l'inspecteur fut plus leste que moi et me l'arracha des mains.

— Vous avez une façon particulière de saluer le monde, reprit-il d'un ton railleur ; j'ignorais que vous viviez toujours revolver au poing... D'ailleurs, vous avez là une arme magnifique, un Smith et Wesson... c'est un modèle qui m'intéresse prodigieusement. Voulez-vous me faire le plaisir de me confier ce joujou pendant quelques jours ?

Et sans attendre ma réponse, il fit disparaître mon revolver dans sa poche, passa son bras sous le mien et m'entraîna plus loin.

— Mais, qu'avez-vous donc ? Vous ne semblez pas à votre aise. Seriez-vous malade ?

Je lui racontai brièvement ce qui venait de m'arriver.

Le policier m'écouta très attentivement.

— Bizarre, dit-il enfin. Bien entendu, il ne peut s'agir de Sam, puisqu'il est mort, mais...

Il s'arrêta soudain et me fixa dans le blanc des yeux :

— Une question, monsieur Burlington : sur mon âme et conscience, je vous donne ma parole

que vous pouvez compter sur ma discrétion, savez-vous quelque chose du mystère contenu dans le livre ?

Il m'avait posé la question avec tant de brusquerie que je restai quelques moments interloqué, inquiet même. Mais, l'instant d'après, je m'étais ressaisi et je continuais de jouer l'innocent.

— Non, monsieur l'inspecteur, je ne connais aucun secret qui aurait pu être caché dans le livre et, dans ce cas, je ne puis le posséder...

Ringwood ne répondit rien, mais j'eus l'impression qu'il ne me croyait pas. Il prit congé de moi assez rapidement. Comme le ciel se chargeait de nuages et qu'il tombait déjà quelques gouttes, je me décidai malgré tout à réintégrer mon domicile.

Les rues étaient désertes ; quelques passants attardés se hâtaient avant que n'éclatât l'orage menaçant. Je fis comme eux. J'avais à peine parcouru quelques pas que j'entendis un claquement sec, immédiatement suivi d'une vive douleur qui me déchirait l'épaule droite, tandis qu'un objet invisible allait s'aplatir sur le mur d'en face. Puis tout redevint silencieux.

Sur le moment, je ne compris pas ce qui venait de se passer, mais ayant porté la main à l'endroit endolori, je la ramenai couverte de sang. Je compris alors qu'une balle m'avait légèrement éraflé. Je l'avais échappé belle !

Instinctivement, je courus jusqu'à la porte cochère voisine et m'y réfugiai, et là, à l'abri d'une saillie, j'explorai la rue sombre sans rien

découvrir. Je continuai mon chemin jusqu'à la station d'autobus la plus proche et quelques instants plus tard, je pénétrai dans mon domicile.

Sarah, était bien entendu, couchée depuis longtemps. J'entrai, sur la pointe des pieds, dans la salle de bains et procédai à l'examen de ma blessure, qui, heureusement n'était pas grave. J'avais cependant perdu beaucoup de sang et je me sentais affaibli. Je me pansai de mon mieux et me mis au lit.

Je me souviens qu'avant de me coucher, j'ouvris ma fenêtre en grand, car il régnait une atmosphère étouffante; il y avait de l'électricité dans l'air. L'orage s'approchait; déjà j'entendais les grondements du tonnerre et d'immenses éclairs éclairèrent bientôt la nuit obscure.

Mon appartement est au premier étage et du trottoir à mon balcon court une gouttière. En général, je n'aime pas dormir la fenêtre ouverte, mais cette nuit-là, je rompis justement mon habitude, et j'eus tort...

La pluie tomba assez fine, puis ce furent des torrents d'eau que déversa le ciel. Je restais quelques instants à ma fenêtre, pour contempler l'orage, puis je m'étendis et ne tardai pas à m'endormir.

En temps normal, je dors splendidement; l'explosion d'un obus me réveillerait à peine. Mais depuis ces événements des derniers temps, mes nerfs étaient hypertendus et mon sommeil était devenu bien léger. C'est d'ailleurs grâce à cette circonstance que je suis encore en vie.

Je dormais donc, depuis un temps que je ne

saurais préciser, quand je me réveillai brusquement.

J'avais le sentiment d'un danger rôdant autour de moi. Je me dressai sur mon lit et mon regard tomba d'abord sur ma fenêtre dont les rideaux paraissaient s'agiter beaucoup. J'eus l'impression vague d'une silhouette humaine et je cherchai le commutateur à tâtons. Mais, j'eus beau le faire fonctionner plusieurs fois, ce fut sans le moindre résultat. Sans doute, ce damné orage avait-il interrompu le courant.

Dans tous les cas, il me fut impossible d'allumer.

Pendant quelques secondes, je restai perplexe, quand un bruissement parvient à mes oreilles, le bruit était irrégulier et parfois s'arrêtait.

Quelque chose s'agitait dans ma chambre, un danger de mort s'approchait et je ne savais pas ce que cela pouvait être...

Ma présence d'esprit me sauva d'une fin horrible.

En face du danger, j'étais redevenu lucide et, cédant à une inspiration soudaine, je pris mon briquet sur ma table de nuit. Un léger flottement, la mèche s'enflamma et s'éteignit presqu'aussitôt, mais j'avais eu le temps de me rendre compte de l'horreur de ma situation : devant mon lit, à deux mètres à peine, se dressait menaçant le corps sombre d'un cobra qui braquait sur moi des yeux furibonds. J'eus peur de rallumer mon briquet afin de ne pas exciter l'animal. Mais je ne savais plus quoi décider.

Tout d'abord, je fis la seule chose à faire, c'est-à-dire, rien, et je restai couché, complètement

immobile, l'oreille tendue. Je me rappelai confusément qu'une immobilité absolue pouvait peut-être me donner une chance, bien faible, il est vrai, de salut.

J'étais bien décidé à suivre ce conseil, mais, si le cobra entrait en contact avec moi, je savais bien que le dégoût serait plus fort que ma volonté, et alors... je serais irrémédiablement perdu.

Il faut s'être trouvé dans une situation analogue à la mienne pour bien en comprendre l'horreur. J'étais raidi, les nerfs tendus à se rompre, la sueur m'inondait le front et j'élevais vers le ciel des prières sans espoir. Cependant, j'entendais le sifflement se rapprocher. Réalité ou simple imagination? Je crus voir soudain les yeux du cobra plantés droit dans les miens. Il me fallait agir, sinon j'allais mourir de la plus épouvantable des morts. Je fis un bond désespéré en arrière et rejetai la couverture du lit sur la tête de l'animal, puis, avec une agilité dont le souvenir me stupéfie encore aujourd'hui, je me précipitai vers la porte, dégringolai les ecaliers et vins réveiller mon concierge Jones.

Le brave homme dut me croire frappé de folie soudaine et il lui fallut un certain temps avant de comprendre. Malgré tout, il avait peine à me croire, me regardait avec méfiance tout en se grattant la tête.

— Vous me dites qu'il y a un serpent chez vous, M. Burlington. Voyons, d'où serait-il venu? Franchement là, est-ce que vous n'auriez pas un peu?... Et le brave homme fit le geste de lever un verre.

J'étais trop énervé pour relever, comme il convenait cette impertinence.

— Venez! le suppliai-je, venez vite, il n'y a pas de temps à perdre. Avez-vous un revolver ou une arme quelconque?

Devant mon insistance et ma surexitation, son visage devint sérieux. Il me quitta quelques instants et reparut avec un énorme browning à la main. Nous remontâmes l'escalier sans prononcer une parole. Mon cœur battait à coups redoublés.

Arrivés à la porte, je le retins :

— Attention! fis-je. Donnez-moi le revolver et laissez-moi passer le premier.

Nous pénétrâmes doucement dans l'appartement. Jones avait allumé sa lampe de poche. On n'entendait que les ronflements réguliers de ma bonne gouvernante. Avec plus de précautions encore, nous passâmes dans ma chambre à coucher. Le commutateur se trouvait à droite, tout près de la porte. J'allongeai la main pour voir, si, par hasard, le courant était rétabli, quand j'entendis l'horrible sifflement. Instinctivement, je voulus reculer, mais je heurtai le concierge qui, maladroitement, me repoussa vers l'avant. Mon pied foula quelque chose de mou et d'humide et je m'étalai de tout mon long. L'instant d'après, j'étais debout... mais j'entendis un cri déchirant, puis un faible gémissement. D'un bond, je fus sur mon lit et saisis le briquet que j'y avais laissé. Je l'allumai... Je n'oublierai jamais le spectacle dont je fus le témoin.

Son seul souvenir me donne, encore aujourd'hui, la chair de poule.

Le cobra géant s'était précipité sur Jones et l'avait enserré, pendant que son horrible tête se dandinait dans tous les sens. Je braquai mon revolver sur le reptile et j'allais presser sur la détente, quand je me rendis compte de l'inutilité de mon geste. Jones était en danger de mort, et je ne pouvais lui porter secours car, en tirant, je l'aurais certainement blessé très grièvement. C'est encore aujourd'hui pour moi un mystère que le serpent ne l'ait pas mordu tout de suite. Je me rappelai soudain qu'on pouvait écarter un serpent de sa proie en lui présentant du lait, mais, comme il était impossible d'en trouver à cette heure, j'abandonnai cette ultime solution. Je criai à Jones de conserver la plus stricte immobilité, mais ma recommandation devenait inutile : en effet, je vis tout d'un coup la tête du monstre s'abaisser comme pour mordre sa victime. Alors, jouant le tout pour le tout, je tirai. Le corps de Jones se contracta et le serpent retomba sur lui-même. La bête était morte, mais la balle avait atteint le pauvre Jones qui gisait inanimé sur le plancher. Je m'empressai auprès de lui quand la porte s'ouvrit, et Sarah, ma gouvernante, apparut, en costume de nuit, une bougie à la main.

Sans me perdre en explications, je lui ordonnai d'appeler d'urgence le Dr Swihold, notre voisin. Quelques instants plus tard, le médecin pansait la blessure de Jones. Pendant ce temps, toute la maison s'était éveillée. Quelqu'un avait averti Scotland Yard, et la première personne que je vis arriver, fut mon ami l'inspecteur Ringwood. Etait-ce le hasard seul ou bien?...

Je m'habillai sommairement, le fis passer dans mon cabinet de travail et lui fis le récit exact et détaillé des événements de la nuit. Ringwood m'écoutait avec attention en fumant une cigarette.

Quand j'eus terminé.

— Croyez-vous, me demanda-t-il, que ce soit le sosie de Berkeley qui vous a tiré dessus et qui a introduit le cobra dans votre chambre à coucher?

— Je suis certain que c'est Sam lui-même, fis-je après une hésitation.

— Folie, grommela l'inspecteur. Sam est mort et les morts ne reviennent pas, que je sache. Il ne peut s'agir que d'un autre homme, qui a emprunté les traits de Sam pour vous terroriser. Tout cela confirme ma première hypothèse que nous avons affaire à une vaste organisation de gangsters. Je vous avais prévenu, monsieur Burlington. Ces gens-là n'auront de repos que lorsqu'ils seront arrivés à leurs fins. Une fois encore, je vous offre de vous mettre sous la protection de la police.

— Non, je vous remercie.

M. Kingwood hocha la tête et se leva.

— Vous êtes entêté, me dit-il sèchement, mais après tout, c'est votre affaire. Je déposerai une belle couronne sur votre tombe...

— Quoi? m'écriai-je. Vous ne pensez pas que...

M. Ringwood posa sa main pesante sur mon épaule.

— Je pense, me dit-il, que personne ne donnerait même un penny de votre peau.

VI

Le jour suivant, Dorothy vint me rendre visite, dans ma librairie.

Elle était pimpante, gaie, souriante. C'était la jeunesse en personne. Elle me parut plus ravissante que jamais dans son ensemble vaporeux de crêpe de Chine. Elle voulait toute une cargaison de livres et j'eus bien du travail à lui préparer sa commande. Pendant ce temps, elle bavardait joyeusement, attaquait mille sujets et finalement elle mit son roman sur le tapis.

— Alors, lui demandais-je avec curiosité, où en êtes-vous? Cela va-t-il selon votre désir?

— Oui et non. J'en suis au deuxième chapitre. Dans l'ensemble, je ne suis pas mécontente. Mais je cherche un événement sensationnel pour corser le récit...

— Je crois que je puis vous venir en aide. La nuit que j'ai passée pourra vous fournir la sensation que vous cherchez...

Elle me regarda d'un air sceptique.

— Encore une aventure, monsieur Burlington? Je crois que les derniers événements ressemblent beaucoup à un roman policier.

— Cela pourrait bien être. Je vais d'ailleurs tout vous raconter, mais vous allez me promettre de n'en souffler mot à personne, n'est-ce pas?

Et je lui narrai tous les détails de mon horrible nuit. Je dus lui retracer l'épisode du cobra, car elle parut s'y intéresser au-delà de toute mesure.

— C'est incroyable, fit-elle, vous pouvez remercier le ciel d'en être ainsi sorti. Quels criminels il peut y avoir à Londres! Bien entendu, ce que vous venez de me raconter va me fournir la matière du chapitre le plus passionnant de mon roman. Vous verrez quel succès je vais avoir!

Son enthousiasme me gagna et je lui dis combien je serais heureux si son roman atteignait un gros tirage.

— Vous deviendrez célèbre et moi...

Je n'achevai point, car je ne voulais pas traduire mes sentiments.

Dorothy me regarda de biais.

— Pourquoi n'achevez-vous pas? Que vouliez-vous dire?

— Oh! rien de bien important. Je voulais simplement dire que tandis que vous deviendrez peut-être un écrivain célèbre, moi je resterai un pauvre libraire.

Je ne sais ce qui prit Dorothy à ce moment, mais elle se précipita sur moi et m'appliqua un baiser sonore sur la joue droite. Je fus si surpris que j'en restai bouche bée.

— Excusez-moi, fit Dorothy, comme si rien ne s'était passé, je me sens heureuse au possible sans savoir exactement pourquoi. Il faut que je vous dise que je suis extrêmement ambitieuse et que mon vœu le plus ardent est de devenir une personnalité célèbre. Si je réussissais, alors...

— Alors quoi donc?

— Alors, je m'arrangerais de telle sorte que vous ayez votre part, car c'est à vous que je dois tout le sujet de mon roman.

— C'est très aimable à vous.

— Je vous en prie... Ah! je voulais vous dire que j'ai ce soir toute ma liberté. Voulez-vous que nous dînions ensemble, n'importe où.

— Avec joie, ma chère Dorothy!

— Bien. Alors je vous téléphonerai cet après-midi, et nous pourrons prendre rendez-vous. Maintenant il faut que je m'en aille, car j'ai encore beaucoup de courses.

Et sur ces paroles, Dorothy se sauva avant que je pusses prendre congé d'elle comme je l'aurais voulu.

***

Dorothy tint parole. Elle me téléphona vers cinq heures. Nous prîmes rendez-vous pour sept heures et demie devant Piccadilly Circus. Je connaissais dans les environs, un petit restaurant où la chère était délicieuse et les prix à peu près raisonnables.

Par extraordinaire, ce jour-là, mon magasin ne désemplit pas un instant et quand je pus enfin tirer le rideau de fer, je vis avec terreur qu'il était tout près de sept heures et demie. Je pris donc le premier taxi qui passait.

Autant que je m'en souvienne, la voiture était fort élégante, une Chrysler, je crois. On n'aurait jamais cru que ce fut un taxi. Bien entendu, à ce moment, ce détail n'attira pas spécialement

mon attention. Je n'avais qu'une idée en tête, c'était d'arriver à temps à mon rendez-vous. A peine avais-je donné l'adresse au chauffeur que je me sentis soudain empoigné par derrière et rejeté sur la banquette. Deux bras puissants me ceinturèrent avec une telle force que je crus étouffer. Je sentis quelque chose de froid et de dur qu'on m'appliquait sur la tête et deux yeux menaçants plongèrent dans les miens.

— Ferme ça, n'est-ce pas, ou sinon...

Je ne compris que trop ce que signifiait ce « sinon ».

Un coup d'œil à la dérobée acheva de me terroriser. Sur le coussin, à côté de moi, était assis Sam Berkeley, où plutôt son sosie. Les stores étaient baissés, de sorte que je ne pus me rendre compte de la direction prise par l'auto qui filait à toute vitesse.

Ma frayeur néanmoins s'apaisait et je réfléchis à la conduite à tenir dans la circonstance. Je pouvais briser une glace et appeler au secours, mais selon toute vraisemblance, on m'aurait tué avant que personne n'eut entendu mes cris, on m'aurait jeté hors de la voiture qui se serait ensuite perdue dans la nuit.

Non, il fallait agir autrement, avec plus d'astuce.

Ma pensée allait involontairement à Dorothy. La pauvre fille allait se perdre en conjectures sur mon absence. Elle devait s'impatienter. A cette idée, je fus pris d'une telle rage que je dus me faire violence pour ne pas sauter à la gorge du bandit qui était assis à mon côté. Sam (car, pour

moi, l'homme était bien Sam Berkeley) avait éloigné son revolver de ma tempe, mais il le tenait constamment braqué sur moi. Ses yeux ne me quittaient pas un instant, tandis qu'un sourire sarcastique lui plissait les lèvres. Je restai donc bien tranquille, feignant de me résigner au sort inévitable. Le vombrissement régulier du moteur ainsi que les chocs violents étaient la preuve que la voiture continuait sa marche à la même allure folle. Quant au chauffeur, il m'était impossible de le voir, car le store de la glace avant était également baissé.

On m'a dit souvent que j'avais un sang-froid remarquable. Je le crois presque, après les multiples aventures qui me sont arrivées dans ces derniers temps.

Je n'avais qu'une idée : réussirai-je à me sauver?

Je savais parfaitement que Sam n'aurait aucun scrupule à me supprimer et je n'avais de chance d'échapper à la mort que si je trouvais le moyen de fuir avant d'arriver au repaire des bandits. Ensuite, ce serait la fin.

Une idée me traversa la tête. Elle était si folle que j'y renonçai pour commencer, mais comme c'était la seule solution possible, je la repris et résolus de la mettre à exécution.

Un coup d'œil rapide me confirma que Sam se tenait toujours sur ses gardes et que le canon de son revolver était toujours dirigé sur moi. On eut dit que Sam soupçonnait quelque tour, car il me dit :

— Pas de bêtise, tu as compris, n'est-ce pas?

tandis que le canon de l'arme se rapprochait désagréablement de mon front. Je haussai les épaules avec mépris. D'abord, je ne pouvais supporter que ce voyou me tutoyât. Cédant à une inspiration soudaine, je fis mine de fouiller dans ma poche. Déjà l'arme était sur moi.

— Sors ta main, tout de suite, fit Sam d'une voix sifflante.

J'obéis instantanément, et dit en paraissant m'excuser :

— Je voulais prendre une cigarette, tout simplement.

— Je vais t'en donner une des miennes. De sa main droite, il fouilla dans la poche de son veston, mais apparemment son étui à cigarettes ne s'y trouvait pas. L'espace d'une seconde, son attention se relâcha : cela me suffit. Je me jetai sur lui comme un tigre. Mon poing droit lui martela le visage tandis que ma main gauche tentait de s'emparer du browning de mon ennemi.

Sam mugit comme un taureau blessé et ses yeux se révulsèrent. J'étais déjà sur lui et je serrais son cou puissant de toutes mes forces. Au moment où j'allais saisir son arme, je perçus un claquement, un objet m'effleura le crâne, et je perdis connaissance.

***

Quand je revins à moi, je me rendis compte que j'étais étendu sur un divan et qu'on m'avait recouvert d'un plaid. Ma tête me faisait terriblement souffrir. En y portant la main, je sentis

qu'elle était entourée d'un pansement volumineux.

Peu à peu, la mémoire me revenait. Mon enlèvement en auto, ma lutte avec Sam et puis... un trou.

Je me trouvai dans une chambre assez obscure et je ne pouvais rien distinguer. J'étais évidemment blessé, mais quelle main experte avait su si bien me panser?

Après quelques instants d'hésitation, je tentai de me lever, mais je n'en eus pas la force. Dans l'état lamentable où je me trouvais, je ne pouvais rien faire. J'attendis donc les événements. J'entendis bientôt un bruit de pas, la porte s'ouvrit et quelqu'un tourna le commutateur. Je fermai les yeux, pensant qu'il était plus prudent de paraître toujours évanoui.

On s'approcha de ma couche, et on me tâta le pouls. Et j'entendis une voix :

— Alors, docteur?

— Je ne puis encore rien dire, telle fut la réponse du médecin. Son état n'a rien d'alarmant, mais il a beaucoup de fièvre, ce qui m'inquiète un peu; quand il reprendra connaissance, faites-lui prendre trois fois par jour le médicament que je vais prescrire. Je reviendrai demain matin.

Là-dessus, les deux hommes s'éloignèrent et dès qu'ils furent près de la porte, je me risquai à entr'ouvrir les yeux. A mon grand étonnement, on m'avait mis dans une pièce très luxueuse, de style Louis XV, des tableaux de maîtres anciens et modernes ornaient les murs. Je perçus tout

cela très rapidement. Pendant ce temps, mes ennemis entretenaient un colloque animé, dans le couloir, avec le docteur. Enfin, j'entendis la porte se refermer et je simulai de nouveau l'évanouissement.

— Tu as fait du propre, William, dit l'un des bandits. Si le type nous passe entre les mains, adieu à nos plans.

Celui qu'on appelait William protesta :

Est-ce que je pouvais agir autrement? Si je n'avais pas tiré, il t'aurait étranglé.

Le premier (je crois que c'était Sam) grommela quelques paroles inintelligibles puis ils se turent tous les deux. Bien entendu, je n'osai faire le moindre mouvement, mais je sentais que mes nerfs étaient tendus à se rompre par l'incertitude de ce qui m'attendait.

William rompit enfin ce silence mortel :

Il n'y a rien à craindre, il finira bien par revenir à lui. Sa blessure est insignifiante; et sa fièvre va tomber. Quand il sera de nouveau sur pied, alors...

— Oui, alors... Mais nous n'en sommes pas encore là. Et puis, dis donc... crois-tu que le docteur?...

— Oh! pour celui-là, j'en réponds. Il ne s'est aperçu de rien!

Les deux hommes me laissèrent seul. Je les entendis tourner le commutateur et fermer la porte, et je fus replongé dans l'obscurité silencieuse. Je restai longtemps sans faire le moindre mouvement, enfin j'ouvris les yeux, mais je ne

pus rien distinguer, car la pièce était noire comme l'enfer.

Alors, je me mis à réfléchir. Que faire? Il s'agissait, pensai-je de faire le mort. Après cela on verrait. Si je tentais une résistance quelconque, j'allais droit à un échec, il n'y avait pas à se le dissimuler. J'étais entre les mains de bandits sans scrupules qui ne reculeraient devant rien pour rentrer en possession du testament du major allemand. Si j'avais été en bon état, j'aurais tout risqué, mais dans les conditions physiques où je me trouvais, à quoi bon? J'étais mort d'avance.

Un seul espoir me restait, du côté du docteur; de la conversation qe je venais de surprendre, il était évident que celui-ci n'était au courant de rien. Il fallait donc trouver le moyen de lui parler, car lui seul pourrait peut-être m'apporter le salut. Mais jusqu'à quel point n'était-il pas l'ami de Sam et de William?

J'agitai longtemps toutes ces questions et finis par m'endormir... Je me réveillai en hurlant de terreur, je venais d'avoir un cauchemar épouvantable. La réalité ne valait guère mieux. En effet, je vis à mon chevet le sinistre Sam dont le visage me parut empreint d'anxiété.

— Alors, me dit-il, vous sentez-vous mieux?

Ma parole, il me parlait comme à un de ses amis! Je me sentais beaucoup mieux, mais je me gardai de le laisser paraître.

— Non, merci, répondis-je en geignant. Ah! je crois bien que je vais mourir!...

Je vis que le visage de Sam devenait anxieux et je m'en réjouis intérieurement.

— Allons! vous allez bientôt être rétabli. Le médecin dit que votre blessure est bénigne. Nous allons vous guérir...

— Mais je souffre terriblement... et je me sens si faible...

Sam ne répondit rien. Ma comédie paraissait réussir. Il est vrai, qu'aussi paradoxal que cela fût, il avait le plus grand intérêt de me maintenir en vie, provisoirement tout au moins! Car avec ma mort, disparaissait pour lui toute chance de retrouver le testament.

Il me tendit un verre d'eau et une des pilules prescrites par le médecin. J'avalai le remède, fermai les yeux en simulant l'épuisement le plus complet. Sam m'observa longtemps, puis se décida à s'en aller.

— Dans le cas, me dit-il, où vous auriez besoin de quelque chose, appuyez simplement sur ce bouton de sonnette. Un de mes serviteurs sera toujours à votre disposition. Désirez-vous quelque chose?

— Non merci...

Il sortit enfin et ferma la porte à double tour.

Il était huit heures du matin, ainsi que me l'apprit mon bracelet-montre. Le soleil éclairait progressivement la pièce où je me trouvais et projetait des reflets bizarres sur les murs. Je constatai que j'étais vêtu d'un pyjama beaucoup trop grand pour moi et qu'on m'avait enlevé tous mes effets. Le divan s'était transformé en un lit moelleux. Je ne comprenais plus.

La veille, en sortant de mon évanouissement, je portais encore, j'en étais certain, mes vêtements à moi. Ce Sam devait être encore plus rusé que je ne le supposais. Il avait dû me faire respirer un narcotique quelconque, m'enlever mes vêtements pendant mon sommeil, sans doute dans l'espoir d'y découvrir le testament.

Peine perdue, car les précieux papiers se trouvaient en lieu sûr. Dans tous les cas, il en serait pour ses frais, car j'étais décidé à mourir plutôt qu'à me laisser dépouiller de mon trésor.

Vers dix heures, Sam revint, en compagnie du médecin et d'un homme extrêmement élégant que je n'avais encore jamais vu. Etait-ce William, par hasard?

Pourtant cet homme distingué, d'un certain âge, aux manières correctes, me paraissait difficilement pouvoir être le compagnon de ce bandit de Sam dont l'allure était sinistre.

Le médecin me reprit le pouls, et me posa diverses questions. Une fois encore je jouai la comédie et me posai en agonisant. Le brave docteur hochait gravement la tête et paraissait ne pas comprendre pourquoi je me sentais si mal en point. L'espoir que j'avais conçu, de le gagner à ma cause, fondit comme neige au soleil. Pouvais-je attendre quoi que ce fut de ce vieillard fatigué?

J'étais d'ailleurs fort étonné : j'étais certain que ce n'était pas le même médecin que la veille. En effet, au cours de la conversation, j'appris que le Dr Brown étant tombé malade, celui-ci était son remplaçant, le Dr Bexhill. Avec un sou-

rire aimable, le vieux monsieur distingué me dit : « Nous avons expliqué les circonstances de votre accident au Dr Bexhill qui est maintenant tout à fait au courant. »

Malgré ses manières raffinées, William (car c'était lui) avait dans les yeux une petite flamme qui ne laissait pas de m'inquiéter et de me le rendre plus suspect encore que cette canaille de Sam.

Je m'étonnai que Sam et William eussent laissé venir auprès de moi un médecin étranger auquel j'aurais pu tout raconter.

Aujourd'hui, je sais bien qu'ils ne croyaient pas courir un grand risque, d'abord parce qu'ils pensaient que j'étais réellement sur le point de mourir et aussi parce qu'ils ne considéraient pas qu'un vieux médecin pût être bien dangereux. Ce fut d'ailleurs ce qui les perdit... mais n'anticipons pas...

Le Dr Bexhill m'examina à fond, me prescrivit un grand nombre de drogues et le repos le plus complet. Puis il prit congé en me souhaitant une prompte guérison. J'étais amèrement déçu, car je n'avais pas trouvé le moyen de lui dire un seul mot. Mon plan mirifique avait échoué.

Sam me rendit plusieurs fois visite au cours de cette journée. Il m'apporta tous les médicaments prescrits par le docteur et déposa sur la table de nuit une véritable pharmacie de campagne. Le docteur Bexhill m'avait ordonné de manger et je suivis le conseil avec le plus grand appétit.

Le docteur revint me voir le soir, mais je ne

parvins pas davantage à mes fins. Je passai néanmoins une excellente nuit. Mes forces revenaient peu à peu. Le lendemain, vers neuf heures, le Dr Bexhill pénétra pour la troisième fois dans ma prison. A ma grande surprise, il entra seul. A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui qu'il s'avança vers moi en portant son index aux lèvres. Je compris aussitôt. Il fit semblant de m'examiner, parla très haut avec affectation et me quitta bientôt. J'eus bien vite l'explication de son attitude étrange quand je trouvai sous mon oreiller un morceau de papier plié en quatre. Sur le moment, j'étais si excité que j'étais incapable du moindre raisonnement. L'espoir d'une délivrance prochaine me remplissait d'une telle joie que je ne réalisai pas immédiatement que... le papier n'était pas seul. Ma main rencontra également... la crosse d'un revolver.

VII

Je me calmai et tentai de raisonner froidement. Ainsi, on s'occupait de moi et je ne devais pas me considérer comme irrémédiablement perdu. Il était évident que c'était le Dr Bexhill qui avait glissé sous mon oreiller et l'arme et le message. Je regardai, plein de méfiance, autour de moi. Je ne vis rien de suspect et je dépliai le papier qui portait cette simple phrase, écrite à la machine :

« Attention, ce soir, à 9 heures, je viendrai vous délivrer. »

Il n'y avait pas de signature.

Je lus et relus cent fois le message, cherchant en vain à percer cette nouvelle énigme. Je crus tout d'abord à un piège. Mais, dans ce cas, aurait-on chargé le revolver, ainsi que je pus le constater ?

La porte s'ouvrit, livrant passage à Sam. Il avait l'air plus repoussant que jamais. Il était mal rasé, comme à l'ordinaire, semblait fatigué par une nuit blanche et son attitude était embarrassée.

Il me dit bonjour et s'assit auprès du lit.

— J'espère que vous vous sentez mieux, monsieur Burlington.

— Oui, merci.

— Dans ce cas, nous allons pouvoir parler

de choses sérieuses. Vous êtes, vous le savez, entre nos mains et vous savez aussi que nous ne reculerons devant rien pour atteindre notre but, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Voyez-vous, je veux être tout à fait franc avec vous. Nous n'avons pas de temps à perdre. D'abord, votre présence ici nous gêne terriblement et, d'autre part, votre disparition risque de faire du bruit et de mettre Scotland Yard sur notre piste. C'est pourquoi je vous propose un arrangement amiable de cette affaire. Vous allez nous donner le testament du major et nous vous remettons immédiatement en liberté. En outre, nous vous donnerons une somme de mille livres sterling pour vous dédommager de tous les tracas que nous vous avons causés. Ça vous va ?

— Non.

— Tant pis. Alors, je vous fais une autre proposition, la dernière. Nous irons chercher le trésor ensemble et nous partagerons. Qu'en pensez-vous ?

— Je regrette. Je ne puis accepter non plus...

— Pourquoi ? Vous avez le testament ; le nieriez-vous, par hasard ?

— Je ne nie rien. Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

Sam recula, alluma une cigarette et poursuivit :

— Bien. Je vois qu'avec vous les bons procédés ne réussissent pas. Eh bien ! nous allons changer de méthode. Je vous donne jusqu'à dix heures, ce soir, pour réfléchir. Ou bien vous

nous donnerez les papiers, ou vous nous révélerez leur cachette, ou bien nous en terminerons avec vous, sans aucune pitié.

« Avez-vous compris, maintenant?

J'avais le revolver à ma portée. J'éprouvais une furieuse envie d'abattre cette insolente canaille. Je sus heureusement me dominer, car, en le tuant, je n'aurais fait que compromettre ma position et perdre définitivement toute chance et tout espoir d'une prochaine délivrance.

Je répondis donc à Sam, d'un ton détaché :

— Je n'ai rien à dire. Je suis votre prisonnier. Vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Ma réponse ne parut pas le satisfaire. Il tira fortement sur sa cigarette dont il renvoya la fumée par le nez.

— Vous semblez véritablement être un homme courageux, M. Burlington. Ce serait dommage de vous... Néanmoins, je suis convaincu que, ce soir, quand vous serez en face de la mort, vous tiendrez un autre langage.

— C'est possible, mais ce n'est pas certain.

— Si, si, la vie passe tout de même avant tous les trésors.

— Ecoutez, changeons de sujet, voulez-vous, je me sens encore très faible. Est-ce que le nouveau médecin doit revenir aujourd'hui?

— Oui, répondit Sam en se levant, il viendra ce soir... à neuf heures!

*
**

Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Toutes sortes de projets, de plans, se

brouillaient fièvreusement dans mon cerveau. Mes nerfs allaient-ils me trahir? J'espérais et je désespérais.

Un point, cependant, était certain : le docteur Bexhill devait venir à neuf heures.

Epuisé, je finis heureusement par m'endormir et me réveillai très tard. Il était sept heures et demie. J'avais donc encore une heure et demie devant moi.

Je restai les yeux ouverts, allongé sur mon lit, ne sachant que faire. Mon regard tomba sur la fenêtre. Aussi bizarre que cela fût, elle n'était pas fermée. On ne semblait pas redouter une évasion de ma part.

Le silence me rendait fou. Je sonnai. Aussitôt apparut un homme que je n'avais pas encore vu. C'était un véritable géant, aux formes athlétiques, avec une véritable tête de malfaiteur.

Il avait la démarche et l'allure d'un gorille.

Le gorille me fit un salut maladroit et s'enquit de mes désirs.

— Je voudrais parler à Monsieur... Monsieur... celui qui porte la barbe...

— Ah! M. Moore? Il est sorti.

Moore! Ainsi Sam s'appelait Moore! Ceci était une découverte d'importance.

— Et l'autre monsieur? demandai-je.

— M. Felpham est également sorti. Ces messieurs seront certainement de retour vers neuf heures. C'est tout ce que vous désiriez, monsieur?

— Non, je voudrais que vous m'apportiez quelque chose à manger. Je me sens mieux et j'ai faim.

— Parfait, répondit le gorille en se retirant.

Décidément, mes chances baissaient. Je me découvrais un nouvel adversaire sur lequel je n'avais pas compté. Cet homme-singe était certainement un ennemi redoutable. Dix minutes plus tard, le géant réapparaissait avec un plateau copieusement garni. Pendant mon repas, il s'était discrètement mis à l'écart, dans un coin de la pièce. Je résolus de chercher à en apprendre davantage.

— Dites-moi. N'étiez-vous pas boxeur, autrefois? Au fait, comment vous appelez-vous?

— Je me nomme Jack. C'est exact, j'ai été boxeur, autrefois, il y a longtemps.

— Ah! Et à présent?

— Pour le moment, je remplis les fonctions de secrétaire de M. Felpham.

— Et pourquoi diable avez-vous cessé de boxer?

— Ohé! cela c'est toute une histoire, monsieur! J'étais un cogneur très puissant, c'est ce qui a fait mon malheur!

— Comment cela?

— Eh bien! voilà comment les choses se sont passées. J'ai combattu, certain soir, un adversaire qui s'appelait Jim, et, ma foi, je l'ai un peu secoué. Il avait juré de se venger et cela se termina par un match privé, sans arbitre. Le pauvre Jim en mourut. Ce n'était évidemment pas ma faute car c'est lui qui m'avait provoqué et...

— Et alors?

— Cela se passait aux Etats-Unis où les lois

sont fort sévères. Personne n'a voulu croire à mon innocence et cela m'a coûté six ans à passer à Sing-Sing, et je vous jure que je n'y ai pas précisément rigolé...

— Etes-vous Américain?

— Non, monsieur, je suis Ecossais, mais j'ai passé quinze ans là-bas.

— Mais vous venez de me raconter des choses très intéressantes! Et alors, vous êtes, à présent, le secrétaire de M. Felpham. Qu'est-ce qu'il fait, au juste, votre patron?

Jack eut la sensation que je lui tendais un piège et s'échappa par la tangente.

— En ce qui concerne M. Felpham, je ne puis rien vous dire. Cela m'est formellement interdit. Et puis, monsieur, veuillez m'autoriser à me retirer, j'ai encore beaucoup de travail.

Il s'inclina et sortit.

A huit heures et demie, Sam Moore fit son entrée et me salua aussi aimablement que d'habitude.

— Je suis heureux, me dit-il, de voir que vous allez beaucoup mieux.

Il me tendit sa main sale que j'affectai de ne pas voir.

— Vous avez encore une heure et demie pour réfléchir, ajouta-t-il. Puis-je vous demander ce que vous avez décidé?

— Si vous y tenez! Ma réponse est aussi brève que nette : c'est non!

— Est-ce vraiment votre dernier mot?

— Absolument.

— C'est regrettable, en vérité... J'espère que

vous réfléchirez encore. Je dédaignai répondre.

Moore se mit à arpenter la pièce. Il s'arrêta soudain et me regarda bien en face :

— Dans un instant, dit-il, le médecin sera là. Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous parlez ce sera votre condamnation.

Je ris de bon cœur :

— Epargnez-moi vos menaces. A quoi servent-elles? Vous savez très bien que si je veux parler rien ne pourra m'en empêcher...

Le visage de Moore se contracta de fureur. Il s'approcha de moi, le poing menaçant :

— Vous ne ferez pas cela! grommela-t-il.

J'allais lui faire la réponse qui convenait quand le docteur Bexhill apparut dans l'embrasure de la porte. Il me salua et nous serra la main à tous les deux.

— Ah! et que dit notre malade? Cela va mieux, n'est-ce pas? Je vais changer votre pansement.

Il sortit quelques instruments de sa trousse et les étala sur la table.

— Puis-je vous demander de me laisser un instant seul avec mon patient? demanda-t-il à Moore qui se retira docilement.

Le docteur Bexhill se dirigea sans bruit vers la porte, écouta quelques secondes puis revint, d'un bond, près de moi.

— Dépêchez-vous, murmura-t-il. Prenez mon manteau. Une voiture vous attend en bas.

J'obéis machinalement et j'enfilai son trench-coat. Pendant ce temps, le docteur s'était approché de la fenêtre et fixait à la balustrade une corde qu'il avait cachée dans sa trousse.

— Venez, il n'y a pas un instant à perdre.

J'allais me laisser glisser quand la porte fut littéralement enfoncée.

Un bruit sec et le médecin s'effondra. Des poings solides s'abattirent sur ma tête et je fus ramené brutalement dans ma geôle. Toute la scène ne dura que quelques secondes; quand je repris contact avec la réalité, j'étais à terre et garotté. Le médecin avait subi le même sort que moi. Il était blessé et grièvement, semblait-il. Jack me souleva comme une plume et me rejeta sur le lit. Une fois de plus, je simulai une syncope, c'était la seule chose qui me restât à faire.

Les bandits ne se donnèrent même pas la peine de contrôler mon état et tinrent un rapide conseil de guerre.

— Il s'agit de se débarrasser d'eux, et en vitesse! affirma Moore. Qui sait si la police n'est pas déjà sur nos talons!...

— Je ne vois pas d'inconvénient à supprimer le libraire, opina Felpham. Puisqu'il refuse de livrer les papiers, qu'il aille au diable! Sa disparition va faire jaser quelque peu... mais on oubliera vite cette histoire. Mais, en ce qui concerne le docteur...

— Quel docteur? intervint Jack. Laissez-moi rire! Vous allez voir le genre de docteur...

J'entr'ouvris les yeux et vis avec terreur le gorille se précipiter sur le médecin sans connaissance et lui arracher la barbe. Je reconnus immédiatement le visage éteint de l'inspecteur Ringwood.

Moore recula, terrifié, et hurla :

— La police! Vite, filons d'ici!

Il se précipita à la fenêtre, inspecta la chaussée et sembla ne rien remarquer de suspect. Alors il courut à la porte et Felpham lui emboîtait le pas, quand Jack lança un : « Halte! » retentissant.

— Qu'allons-nous faire de ces deux-là? demanda-t-il. Ne perdez donc pas la tête, messieurs (décidément ce Jack était d'une courtoisie à toute épreuve). Gardons notre sang-froid et ne précipitons pas les choses...

Son calme impressionna les autres qui revinrent au milieu de la pièce.

— Vous avez raison, Jack, dit Moore un peu confus. Mais que faire?

Le visage du gorille devint plus grimaçant encore.

— Si vous voulez me permettre un conseil, messieurs, nous allons en terminer avec ces deux gaillards, et sans plus tarder. Quand on est mort c'est pour longtemps et les cadavres sont muets.

Et, sans attendre de réponse, il sortit un browning d'imposantes dimensions. Nous étions perdus. Le gorille nous avait couchés en joue et n'attendait plus qu'un signal pour nous abattre quand se produisit quelque chose d'inattendu, comme seul un roman policier plein de fantaisie peut en fournir l'exemple.

Cela se produisit si rapidement que j'en criai d'effroi : la lumière s'éteignit soudain. Pendant quelques secondes, ce fut un silence absolu, rompu bientôt par Moore, qui fit craquer une allumette. J'eus le temps d'apercevoir le visage

du gorille contracté de fureur, mais aussi le rebord de la fenêtre où se trouvait encore mon revolver oublié. Moore et Felpham se précipitèrent vers la porte. Elle était fermée solidement. Felpham poussa des cris de rage, tandis que son partenaire tremblait de tous ses membres. Dès que l'allumette fut éteinte, je compris qu'il fallait agir.

D'un bond, j'atteignis la fenêtre et m'emparai de mon arme. Jack frotta une deuxième allumette. Sans tarder, je tirai et le blessai à la main, puis je m'adossai au mur et hurlai :

— Qu'aucun ne bouge, ou bien vous êtes morts! Jack, si vous tentez de rallumer, je vous abats comme un chien.

Felpham éructa un juron incompréhensible, Moore se mit à geindre. Seul Jack conserva son calme.

— Malédiction! Nous sommes trahis! chuchota Felpham.

— Pas encore, répliqua le gorille. Attendons la suite...

Je savais bien que Jack était le plus dangereux. Je résolus de l'intimider en tirant, au hasard, dans le plafond.

— Au diable! grogna Moore. Vous voulez donc nous tuer?

— Non, mais si l'un de vous tente de s'approcher, je l'abats sans la moindre pitié!

— Et qu'allez-vous faire de nous? reprit Moore au bout d'un instant.

— Vous livrer à la police et...

Je ne pus achever. Une courte flamme brilla,

tandis qu'une balle venait, en me frôlant, se loger dans le mur. Alors je tirai, une fois, deux fois, trois fois... Un corps tomba, quelqu'un cria, tout cela m'était indifférent. J'étais pris d'une sorte de rage meurtrière et résolu à vendre ma peau le plus cher possible.

Avais-je touché l'un des trois bandits? Il m'était impossible d'en juger dans l'obscurité.

Soudain, la porte s'ouvrit violemment, une lampe de poche projeta sa lueur, tandis qu'un revolver de gros calibre se braquait à quelques centimètres de mon visage, et je reconnus Dorothy.

J'étais à cent lieues de m'attendre à pareille rencontre. C'était pourtant elle, toujours souriante.

— Il me semble que je suis arrivée à temps, fit-elle d'une voix précipitée. Avez-vous vu le docteur Bexhill, ou plutôt l'inspecteur Kingwood?

Le faisceau lumineux de sa lampe balaya la pièce. Elle poussa un cri : dans un coin quelqu'un gisait dans une mare de sang. C'était l'inspecteur. Il vivait encore, mais était sans connaissance. Quant à mes ennemis, je ne sais par quel chemin ils avaient disparu en ne laissant comme trace qu'une large flaque rougeâtre sur le parquet.

— Vite, partons! murmura Dorothy.

— Et M. Ringwood, qu'allons-nous en faire?

Elle ne me répondit pas tout de suite mais elle éteignit sa lampe et nous fûmes de nouveau plongés dans l'obscurité.

— Avez-vous entendu?

— Non, rien.

— Il me semble avoir entendu des pas. Venez, donnez-moi la main et laissez-vous conduire. Mais qu'avez-vous?

Je venais d'avoir un instant de défaillance, un court vertige, vite surmonté d'ailleurs. Alors, Dorothy ouvrit doucement la porte et nous cherchions la sortie de la maison quand nous vîmes Jack, le gorille, les bras croisés et grimaçant.

Sa voix prit un accent ironique :

— Ne vous donnez donc pas tant de mal, vous ne sortirez jamais d'ici.

La stupeur nous avait cloués sur place. Avant de songer même à tirer, nous sentîmes le sol se dérober sous nos pieds et nous tombâmes dans le vide.

VIII

Je tombai sur quelque chose de mou (je pense que c'était de la paille) et ma chute fut complètement amortie. Je me relevai tout de suite et m'inquiétai de Dorothy, comme cela était bien naturel. Je l'appelai par son nom; elle prit ma main dans l'obscurité.

Elle non plus n'était pas blessée. Elle fit de nouveau jouer sa lampe et nous constatâmes que nous nous trouvions dans une cave humide et infecte.

— Nous voilà propres, fis-je. A peine sortis du pétrin, nous y retombons. Mais, au nom du ciel, dites-moi donc, ma chère enfant, d'où vous venez ainsi et quel malencontreux hasard vous a conduite jusqu'ici?

A ma surprise, elle ne parut pas le moins du monde déprimée. Au contraire, elle semblait fort gaie.

— C'est très simple, répondit Dorothy. Je suis venue en auto avec l'inspecteur Ringwood, qui est un de mes bons amis, et qui m'avait promis une aventure passionnante. L'inspecteur vous avait fait surveiller et avait assisté à votre enlèvement. Il suivit vos ravisseurs, apprit que vous étiez blessé et que c'était le docteur Brown qui

vous soignait. Ce lui fut facile d'aller trouver le docteur Brown et de lui demander de le remplacer. Sous le masque du docteur Bexhill, il tenta de vous délivrer. Il m'avait communiqué son projet et je l'avais supplié de m'emmener dans cette expédition. Tout d'abord, il refusa carrément, puis, à force d'insister, j'obtins ce que je voulais. Je devais l'attendre en bas dans sa voiture et si, au bout d'une demi-heure, il n'était pas de retour, nous avions convenu que je monterais lui porter secours.

Or comme c'était le cas, je résolus d'agir. Je parvins à pénétrer dans la maison sans être vue, m'orientai rapidement, et, arrivée à la porte, m'arrêtai pour écouter. Mais comme j'ignorais combien ils pouvaient être, je résolus d'employer la ruse et je coupai le fil électrique à proximité de la porte. Pour le reste, vous en savez autant que moi. Et maintenant, à vous de raconter.

Je lui narrai toutes mes tribulations par le détail.

— J'ignore, fis-je en terminant, pourquoi Ringwood est venu seul. Avec l'aide de la police, il eût été si simple de cueillir toute la bande...

Dorothy m'expliqua que l'association ne devait pas uniquement se composer de Moore et de Felpham et qu'il valait mieux, sans doute, ne pas effaroucher les autres par l'arrestation prématurée des deux personnages.

— Mais, dit-elle, nous reparlerons de cela plus tard. Pour l'instant, il s'agit surtout de trouver le moyen de nous sortir de notre désagréable situation.

— Vous n'avez pas l'air de prendre la chose au tragique, observai-je un peu piqué. A parler franc, j'ai l'impression que notre mésaventure vous amuse presque...

Elle se mit à rire :

— Comme vous pouvez être stupide! Il n'y a pas de quoi s'amuser d'une situation comme la nôtre, mais j'éprouve une certaine fierté en pensant que moi, faible femme, je suis mêlée à pareille aventure! Songez donc au parti merveilleux que je pourrai tirer pour mon roman de...

— Oh! bien sûr, pour une aventure sensationnelle. il ne manque rien à celle-là. Mais du diable si je ne préférerais pas être ailleurs!

Elle ne répondit rien et me tourna le dos. Peut-être étais-je allé trop loin et j'essayai de l'apaiser. Pour ce faire, j'usai d'un procédé que je ne me serais jamais permis en toute autre circonstance. Certes, je n'agis pas comme doit le faire un gentleman, mais je la pris dans mes bras et la couvris de baisers. En cet instant, je ne pensais plus à notre désagréable situation. Elle se débattit d'ailleurs furieusement et me griffa comme une chatte en colère. Mais cela m'était bien égal.

— Au travail! m'écriai-je. Donnez-moi votre lampe, nous allons tâcher de trouver une issue.

J'éclairai les murs, mais ne vis rien qui ressemblât à une porte. De tous les côtés, je me trouvai en face de briques humides envahies par la moisissure.

Je me repris à désespérer. Pour un peu j'aurais pleuré comme un enfant si la présence de Dorothy ne m'avait arrêté.

J'entendis frapper un coup léger. C'était Dorothy qui, de la main, frappait les briques une à une. Comme je paraissais surpris, elle me répondit :

— Vous voyez, je cherche... quelque chose.

Et soudain, elle poussa un cri. Elle venait de découvrir quelques briques qui paraissaient descellées. En quelques minutes, nous eûmes pratiqué une ouverture suffisante pour nous livrer passage. Dorothy dirigea sa lampe sur la cavité et nous aperçûmes un couloir qui obliquait sur la droite. Il était si bas que nous ne pouvions y pénétrer qu'en nous baissant. Dorothy voulut s'y engager, mais elle recula.

— Attention! lui dis-je. Laissez-moi passer le premier et tenez-vous prête à tirer.

Nous avancions péniblement car de grosses pierres barraient le passage. Des rats nous filaient entre les jambes, à la grande frayeur de Dorothy. Elle tenait bon, néanmoins.

Une odeur de vase vint nous souffler au visage. L'air devint glacial. J'étais vêtu d'un simple pyjama et d'un mince trench-coat, qu'on s'en souvienne. Une fois encore je fus sur le point de défaillir et Dorothy dut me soutenir. Enfin, nous arrivâmes nous cogner le nez devant une immense porte en bois.

— Et alors? demandai-je amèrement en me laissant tomber d'épuisement sur un bloc de pierre. La fièvre me reprenait. Je compris que je n'en pouvais plus et je refusai de faire un pas de plus, malgré les exhortations de Dorothy qui prit alors la direction des opérations.

Un coup de feu retentit.

Je sursautai puis remarquai que la serrure de la porte était en partie détachée du panneau. Un second coup de feu tiré par Dorothy la démolit complètement : nous pouvions passer. Derrière la porte se trouvait un escalier en pente raide qui nous conduisit à une autre porte, ouverte celle-là; l'instant d'après, nous étions dans le vestibule de la maison et nous tombâmes sur une douzaine de policiers revolver au poing, qui nous sommèrent de lever les mains. Cette fois mes forces m'abandonnèrent définitivement.

. . . . . .

Je revins à moi dans un lit d'une blancheur immaculée. Une infirmière veillait à mon chevet.

— Où suis-je donc?

— Vous êtes dans la clinique du professeur Wigmore, me répondit-elle en souriant; vous avez été très malade, mais maintenant c'est passé. Mais ne parlez pas, vous êtes encore trop faible.

Sur ces paroles, elle s'éloigna et revint presque immédiatement en compagnie d'un géant strictement rasé et vêtu d'une longue blouse blanche, qui me prit le pouls et parut satisfait.

— Je vous demande pardon, monsieur?

— Je suis le Professeur Wigmore...

— Comment suis-je ici, monsieur le Professeur ?

— Vous apprendrez cela tout à l'heure; pour le moment, évitez toute fatigue.

L'infirmière et le Professeur me quittèrent et je me rendormis aussitôt. Quand je me réveillai, la première personne que je vis fut Dorothy :

— Vous voilà à demi ranimé, me dit-elle avec son éternel sourire. Heureusement, d'ici peu tout cela sera fini...

— Quoi donc? Je ne me souviens de rien...

— Cela ne m'étonne pas, mon ami. Vous avez été malade, monsieur Burlington, très malade même. Il a fallu vous opérer, extraire la balle que vous aviez dans la tête. Mais ne parlons pas de cela: le médecin a ordonné le repos le plus absolu et je ne puis rester plus longtemps auprès de vous. Demain matin, je reviendrai vous voir.

A partir de cet instant, mon état s'améliora sensiblement et je vis Dorothy tous les jours. Elle m'apprit ce qui s'était passé.

Les coups de revolver tirés par les bandits sur Ringwood et sur moi-même avaient attiré l'attention de passants qui avaient aussitôt alerté la police. Bien entendu, quand elle arriva, MM. Moore, Felpham et consorts avaient déjà pris le large et malgré toutes les recherches la maison fut trouvée vide.

L'inspecteur Ringwood avait succombé à ses blessures après quinze jours de souffrances. Moi-même on me soignait depuis deux mois dans cette clinique où Dorothy m'avait fait transporter et pendant plusieurs semaines j'avais été entre la vie et la mort. Le professeur Wigmore avait décidé, en désespoir de cause, de tenter sur moi une opération délicate, et avait réussi à m'extraire la balle qui avait pénétré dans ma boîte crânienne.

Six semaines plus tard, je quittai la clinique,

complètement rétabli grâce aux soins éclairés du professeur.

J'allais oublier de dire que pendant toute ma maladie ce fut Dorothy qui dirigea ma librairie, m'évitant ainsi une grosse perte matérielle et se révélant une collaboratrice indispensable. Souvent, pendant les nuits sans sommeil de ma convalescence, je m'étais dit et répété qu'il me fallait absolument épouser cette merveilleuse fille le plus vite que cela serait possible. Je pris la résolution de surmonter enfin ma timidité et d'avoir avec elle une conversation sincère. Je comptais m'excuser de ma conduite inconvenante et je fis comme j'avais décidé.

Un soir je l'invitais chez Gennaro, le restaurant à la mode, et lui fis part de mes sentiments à son égard. Je lui fis un récit fidèle de ma vie antérieure, mais... bien entendu, je ne lui soufflai pas un mot du testament. Ma déclaration ne sembla pas la surprendre. Au contraire, j'eus l'impression qu'elle l'attendait. Je lui avais parlé pendant plus d'une heure avec un tel feu et une telle émotion que je pensais enfin avoir gagné ma cause.

Mais je tombai de mon haut, quand elle me répondit, très amicalement mais très nettement, que je lui étais très sympathique mais qu'il ne pouvait être question de mariage entre elle et moi car elle désirait rester libre, provisoirement du moins, car elle avait avant tout sa carrière à faire.

Le coup fut pour moi d'autant plus rude qu'il

était inattendu. Tous mes projets s'écroulaient comme un château de cartes.

Le refus de Dorothy ne l'empêcha pas de venir me voir tous les jours, comme par le passé. Elle me dit qu'elle travaillait à son livre d'arrache-pied et qu'elle en attendait beaucoup.

Un jour, je reçus la visite du remplaçant de l'inspecteur Ringwood. Il se présenta comme l'inspecteur Buggs, chargé de suivre l'affaire Berkeley. C'était un petit bonhomme assez corpulent, au visage rebondi, à triple menton, qui rappelait singulièrement la tête d'un bouledogue. Il n'avait d'ailleurs pas l'aspect féroce et rogue de cet animal, tout au contraire.

Je lui répétai tout ce que je savais de l'affaire. Il prit de nombreuses notes et me quitta après m'avoir assuré du plaisir qu'il avait pris à faire ma connaissance.

Scotland Yard avait, bien entendu, mis tout en œuvre pour retrouver les bandits en fuite, mais, jusqu'à présent, les recherches étaient restées vaines. Les événements de la villa qui m'avait servi de prison avaient naturellement trouvé de nombreux échos dans la presse.

La maison appartenait, paraît-il, à James Felpham dont la fortune avait une origine obscure et qui avait fait un séjour de cinq ans à Dartmoor pour y expier divers délits.

Sur Jack et sur Moore, on ne savait pas grand chose. Quant à mon vieux collaborateur Higgs, il était toujours en prison préventive, ce qui ne laissait pas de m'attrister. Je lui fis plusieurs visites dans sa cellule et le trouvai chaque fois

plus déprimé. Il devait passer devant le jury le mois prochain. Il était inculpé d'un double meurtre sur la personne des frères Berkeley. Je trouvais proprement scandaleux qu'on accusât d'un meurtre odieux ce vieil homme sur des présomptions aussi faibles.

J'eus plusieurs entretiens avec son défenseur, un certain Furrell, qui se montrait assez pessimiste, et craignait que son client n'allât à la potence si rien ne venait, au dernier instant, démontrer son innocence. Une telle perspective m'affecta considérablement et mon inquiétude augmenta de jour en jour. Scotland Yard eut l'air de s'intéresser beaucoup à mes faits et gestes et me fit surveiller de très près. Cette présence de la police me rassura, dans les premiers jours, puis finit par me porter sur les nerfs. Je pensai très sérieusement à vendre ma librairie et à partir pour l'Afrique, pour entrer enfin en possession de mon trésor. Londres me devenait intolérable. Je ne pouvais plus m'y sentir et les soins empressés de ma bonne gouvernante Sarah n'arrivaient pas à me rendre ma bonne humeur d'autrefois.

Deux semaines s'écoulèrent qui n'apportèrent absolument rien de nouveau. Mes affaires m'absorbaient beaucoup. Dorothy venait me voir fréquemment. Nous parlions de toutes sortes de choses, sauf, évidemment, de ce qui me tenait le plus à cœur.

Mes sentiments n'avaient pas changé. Au contraire, plus je la voyais, plus j'en devenais amou-

reux, mais je ne me risquais plus à faire la moindre allusion à mon amour.

Je la vis entrer un jour, rayonnante, sautant de joie comme une enfant dans la librairie, heureusement déserte. Elle m'annonça qu'elle venait de trouver un éditeur pour son roman; l'éditeur en avait lu une partie et lui avait immédiatement fait une avance de cent livres sterling. C'était certes un véritable succès dont je la félicitai chaleureusement.

— Oh! soyez-en certain, monsieur Burlington, j'arriverai vite à me faire un nom. Vous verrez...

— Mais je vous le souhaite de tout mon cœur! Vous voudrez bien m'en réserver un exemplaire avec une belle dédicace?

— Quelle question! Autant d'exemplaires que vous voudrez! Comme je suis heureuse! A propos, monsieur Burlington, voulez-vous me rendre un service?

— Certainement!

— J'ai une lettre urgente à écrire. Voulez-vous me permettre d'utiliser votre machine?

J'eus naturellement la discrétion de la laisser seule dans mon bureau, et d'ailleurs, à ce moment-là, je dus servir un client. Elle acheva très vite sa correspondance et se retira presque aussitôt.

J'avais oublié ce petit événement quand, environ cinq jours plus tard, je reçus la visite de l'inspecteur Bugg, qui me parla de choses et d'autres et me posa tout de go certaine question qui me remplit de stupeur:

— Vous avez une machine à écrire, n'est-ce pas? C'est une « Royal », je crois?

— Parfaitement!

— Puis-je l'examiner?

— Je vous en prie!

L'inspecteur l'examina très soigneusement, prit une feuille de papier sur laquelle il tapa quelques lignes, puis se tournant vers moi, il me dit d'un ton grave :

— Cela correspond exactement. C'est cette machine-là qui a servi à écrire la lettre que voici. Comparez vous-même.

Il me mit sous le nez un feuillet, et je lus, absolument sidéré, les lignes suivantes :

« Warren Higgs, le commis de la librairie Burlington, est complètement innocent. Il n'y a qu'un seul coupable : c'est moi.

« *Le meurtrier,*
en état de légitime défense. »

— Qu'en pensez-vous? me demanda l'inspecteur à face de bouledogue.

— Vous me voyez au comble de l'étonnement, monsieur l'inspecteur, lui répondis-je avec embarras. D'abord à cause de la teneur de cette lettre qui concerne Higgs, dont le sort me chagrine beaucoup, et surtout parce que vous prétendez qu'elle a été tapée sur ma propre machine. Puis-je vous demander sur quoi vous basez votre affirmation?

— C'est très simple, monsieur Burlington, répliqua Bugg en riant. Voyez vous-même : la lettre E est légèrement de travers, et la moitié inférieure de l'A majuscule est un peu usée. Or

ce sont exactement les mêmes défauts que vous trouvez sur votre machine. Voyez aussi la même irrégularité des espacements.

Je suivais la démonstration du détective avec le plus grand intérêt et je reconnus qu'effectivement il avait raison.

Il y eut un silence pénible. Je compris qu'un soupçon pesait brusquement sur moi :

— Je n'ai pas écrit cette lettre, monsieur l'inspecteur, répondis-je avec calme.

M. Bugg se leva et s'étira. Son visage ne ressemblait plus à une bille, mais avait pris la forme d'une ellipse.

— Bien, bien! vous n'avez pas écrit la lettre que voici. Il doit donc y avoir des esprits dans votre maison, qui s'installent devant votre machine pendant votre absence, et tapent des lettres fort intéressantes. Je suppose, n'est-ce pas, que personne, à part vous, n'entre dans ce bureau?

— Personne...

— Alors, vous voyez... Que voulais-je dire encore?... Oui, d'ailleurs, cette lettre n'influerait pas beaucoup, je crois, sur l'esprit des juges, et je prévois — ou je me trompe fort — que Higgs sera déclaré coupable et pendu. Au revoir, monsieur Burlington!

***

Les paroles du détective avaient fait sur moi une impression profonde. Tout d'abord, je me demandai par quel moyen on s'était lancé sur ma piste. C'était exact, la lettre avait été tapée

sur ma machine, mais comment la police avait-elle pu le découvrir si vite?

Etait-ce Dorothy?

Mais non, ce ne pouvait être Dorothy! J'en aurais mis la main au feu! Ce pauvre Higgs! N'était-il pas épouvantable de songer qu'on pouvait envoyer au supplice cet homme qui était totalement innocent de tout crime?

Et de la façon dont tournaient les choses, je ne pouvais rien tenter en sa faveur sans me compromettre moi-même.

Décidément, le pavé de Londres devenait brûlant pour moi, et j'étais plus résolu que jamais à m'en aller faire un petit tour à l'étranger. Il n'était que temps que je m'occupasse enfin de mon trésor; si j'arrivais à en prendre possession, j'aurais alors assez d'argent pour mener une vie tranquille. Et puis, ma santé exigeait aussi que je prisse un peu de calme et de repos. Evidemment, j'avais caressé des projets tout à fait autres, et mon vœu le plus cher avait été d'épouser Dorothy; mais puisqu'elle m'avait éconduit, je n'avais plus qu'à renoncer à elle.

Je fis donc paraître une annonce dans un journal corporatif, pour vendre mon fonds. Trois jours plus tard, un acheteur se présentait.

M. Arncott était un petit homme tout rond, porteur d'une immense moustache qui couvrait bien la moitié de son visage, une moustache comme on n'en voit plus guère en Angleterre, et d'une barbe noire assez peu soignée.

Il me produisit une excellente impression, il me fut sympathique dès l'abord. Il me raconta

qu'il avait beaucoup voyagé, qu'il parlait plusieurs langues et qu'il voulait utiliser ses connaissances linguistiques dans la librairie.

Il avait dirigé, quelques années plus tôt, un commerce similaire à Paris. Il avait même eu, par la suite, une librairie à Londres, mais il avait dû la revendre à cause du loyer trop élevé pour lui.

Il visita de fond en comble ma boutique, qui lui convint parfaitement. Je lui donnai mon prix, qui lui parut raisonnable.

Bien entendu, des affaires de ce genre ne se règlent pas dans les vingt-quatre heures, et les négociations se prolongèrent; mais j'étais persuadé qu'elles auraient le résultat que j'espérais.

Un matin, je revis M. Arncott, qui, avec un sourire satisfait, me déclara qu'il s'était définitivement décidé, qu'il était acheteur de ma librairie, mais qu'il ne conclurait la transaction que dans quelques semaines, car il ne disposait pas de la totalité de la somme en argent liquide.

Je ne m'attendais pas à cette nouvelle, et je lui donnai assez fraîchement à entendre que je lui donnais huit jours, au plus, car j'avais décidé de quitter l'Angleterre incessamment. En effet, j'avais résolu de confier mes intérêts à une maison de courtage bien connue et de m'embarquer le 27 du mois sur le *Queen-Victoria*, à destination du Cap.

Quand mon acheteur éventuel apprit mon intention de voyager, il me demanda où je pensais me diriger. Je trouvai sa question indiscrète et déplacée, mais n'en laissai rien paraître et lui

répondis que j'avais décidé d'aller me reposer pendant quelques semaines à Saint-Moritz.

— Cela tombe à pic! me répondit M. Arncott; moi aussi, je dois me rendre en Suisse. J'ai une affaire à traiter à Genève. Si vous le permettez, nous pourrions faire route ensemble.

Une terreur folle s'empara de moi, mais je conservai mon sang-froid.

— Ce sera pour moi la chose la plus agréable que je puisse souhaiter! répondis-je.

M. Arncott alluma un gros cigare foncé, souffla quelques bouffées et reprit :

— On m'a raconté une histoire extraordinaire. On m'a dit qu'un double meurtre avait été commis ici même. Vous devez comprendre que cela m'intéresse en tant que futur locataire. Auriez-vous la bonté de me donner des détails?...

J'eus la chance qu'un client entrât à cet instant précis de notre conversation. Quand je revins près de lui, je fis semblant d'avoir oublié sa question, mais le fin matois m'y ramena sans perdre de temps.

— Mon Dieu, lui dis-je avec un peu d'irritation, il m'est difficile de vous donner des détails. Pour plus de précisions, adressez-vous donc à Scotland Yard.

Cette réponse brutale ne sembla pas vexer mon interlocuteur le moins du monde, car il insista :

— Et l'on n'aurait, dit-on, pas encore réussi à mettre la main sur l'assassin?

— Non. On a arrêté mon employé, qu'on soupçonne être le coupable, et j'ai tout lieu de crain-

dre que les choses se terminent mal pour lui.

— Ah! vous pensez qu'il sera condamné?

— Cela m'en a tout l'air, et pourtant je suis prêt à jurer que mon bon Higgs est innocent!...

— Sur quoi basez-vous donc votre conviction?

— Sur... sur... C'est une conviction purement morale... Comment! voilà un homme que j'ai eu pendant près de cinq ans comme employé, qui était mon collaborateur, qui jouissait de toute ma confiance, et cet homme serait... Non, il ne peut pas être un criminel! On ne me fera jamais admettre une chose pareille!

— Hélas! monsieur. Au jour d'aujourd'hui, l'humanité est si mauvaise! On ne peut réellement plus se fier à qui que ce soit. Pour ma part, j'éprouve de la méfiance envers tout le monde!

— Contre moi aussi? demandai-je en souriant. J'attendais un « non » de politesse.

— Surtout contre vous! me répondit M. Arncott. Et son visage était singulièrement sérieux.

IX

J'avais préparé mon plan jusque dans ses moindres détails. J'avais abandonné ma première idée de m'embarquer sur le *Queen-Victoria* parce que je pensais bien que le bateau serait surveillé et qu'on ferait un contrôle sévère des listes d'embarquement, et parce qu'il n'était pas indispensable, à mon avis, que l'Inspecteur Bugg apprît mon départ.

J'avais donc résolu, après mûre réflexion, de passer par Paris et d'aller m'embarquer à Marseille.

Mon passeport était en règle. J'expliquai à la bonne Sarah Thompson que des affaires importantes allaient me retenir assez longtemps à l'étranger et que je partirais peut-être pour plusieurs mois. Si l'on me demandait, elle devait répondre que j'étais en Amérique et qu'elle ne connaissait pas la date de mon retour.

Sarah parut très affectée par mon départ. Pour un peu, je lui aurais tout dévoilé, mais il valait mieux être discret.

Je chargeai l'agence Waburn et Cie de s'occuper de la vente de ma librairie, et, toutes mes affaires étant ainsi réglées, il ne me restait plus qu'à entreprendre le plus difficile de ma tâche :

quitter ma maison sans éveiller l'attention du détective qui, je le savais, me surveillait de très près. Je fis porter à la gare et mettre à la consigne mes valises par Sarah. Puis je fis un tour chez le coiffeur qui me rasait depuis de nombreuses années, et lui racontai une histoire de bal costumé où j'étais invité et pour lequel il fallait me composer un visage de circonstance. Quand je sortis de chez lui, j'étais métamorphosé en un Yankee pur sang : ma moustache était rasée, mes sourcils assez minces étaient désormais broussailleux. Avec une paire de lunettes en écaille, on ne pouvait plus me reconnaître.

Ainsi transformé, je me gardai bien de rentrer chez moi. J'allai directement à la gare, pris mon billet et fis retenir une couchette, car il entrait dans mon plan de voyager de nuit. Mon train ne partait que dans deux heures, et j'allais tromper mon attente en m'installant au buffet. A franchement parler, je ne me sentais nullement à mon aise. Mon imagination me faisait voir en chaque homme un policier à mes trousses, alors qu'en réalité personne ne faisait attention à moi. Quelques minutes avant le départ, je fis prendre mes bagages à la consigne et grimpai sans retard dans mon compartiment. J'eus le plaisir de constater que j'y serais seul. Au moins, nul espion ne voyagerait avec moi. Je m'installai commodément, ouvris un magazine et me plongeai dans sa lecture.

Jusqu'à présent, tout marchait à merveille, mais je ne savais que trop que j'étais encore très

loin d'une sécurité définitive. Tant que je me trouvais en territoire anglais, le danger subsistait, et même en France je n'étais pas complètement hors de portée du bras vengeur de Scotland Yard.

Nous roulions depuis près d'une heure quand je me levai, m'ennuyant un peu. Je décidai d'explorer le train et je passai dans le couloir. Je me rendis compte qu'il y avait très peu de voyageurs. Les uns lisaient, les autres bavardaient. Aucun ne me remarqua. Je restai quelque temps à la fenêtre, puis je passai dans la voiture suivante.

Je m'arrêtai soudain, paralysé d'effroi. Il y avait de quoi : j'entendais une voix dont j'aurais, entre mille, reconnu les intonations.

L'homme qui conversait avec un compagnon de voyage dans le compartiment suivant, c'était, ce ne pouvait être que Moore. Heureusement, je n'avais pas été vu et je résolus de profiter de cet avantage. J'appuyai l'oreille sur la paroi et j'écoutai. Chaque mot me parvenait distinctement.

— Il nous faut être extrêmement prudents, dit quelqu'un (Je reconnus Felpham.) Il ne faut pas qu'il soupçonne même que nous sommes sur ses traces.

— Peuh! répondit Moore. Il est comme un enfant. Son déguisement n'est pas mauvais, mais...

Le reste se perdit dans un cahot du train. Puis j'entendis encore :

— Non, pas en Angleterre, c'est trop dange-

reux! Attendons d'être en France, c'est préférable, car la police française ne nous connaît pas...

Un éclat de rire suivit cette remarque. Mais comme on passait dans le couloir, je disparus prestement. Lorsque je fus de nouveau dans mon compartiment, j'eus un soupir de soulagement.

Par une chance extraordinaire, j'avais échappé à une mort certaine. Mais je n'en courais pas moins un terrible danger : j'avais à mes trousses le sinistre trio (car Jack était sûrement de la partie), qui tramait je ne sais quel complot contre moi. Il me restait encore un moyen, mais il fallait agir rapidement. J'avais un avantage sur mes ennemis : je savais qu'ils complotaient quelque chose, tandis qu'ils ignoraient que je le savais.

Pour le moment, je n'avais rien à craindre. C'est en France seulement que ces messieurs tenteraient leur coup. Qu'allais-je faire? M'adresser à la police en arrivant à Newhaven? Impossible : c'était me livrer moi-même. Alors? Je ne pouvais donc que compter sur mon sang-froid et affronter courageusement le danger.

Jusqu'à Newhaven, tout marcha normalement. Le contrôle des passeports fut sévère, mais je passai sans difficulté. Pendant la traversée, je rencontrai mes trois gredins, qui firent exactement comme s'ils ne m'avaient pas reconnu.

Moore portait une moustache et il était très élégamment vêtu. Felpham était toujours aussi distingué, mais sa physionomie était également modifiée. Tous deux avaient l'aspect de globe-

trotters fortunés. Quant à Jack, il faisait figure de domestique.

A Dieppe, je montai dans le train de Paris dans un état d'esprit incertain. Je dus partager mon compartiment avec un autre voyageur. C'était un Français qui me fit l'effet d'un drôle de corps. M. Menier (j'appris assez vite son nom) était un homme aussi bavard qu'aimable. Il était petit, dodu, noir de cheveux et de moustaches. Il gesticulait en parlant, comme un diable. Je parle très mal le français, mais j'ai la prétention de le comprendre parfaitement; cependant, j'eus du mal à saisir le sens des paroles de M. Menier, tant son débit était précipité. Dans tous les cas, je restai froid et réservé, ce qui ne parut nullement gêner le brave homme.

Je me mis au lit entièrement habillé. M. Menier me regarda d'un air profondément étonné.

— N'avez-vous pas l'intention de vous mettre en costume de nuit?

— Non, monsieur!

— Mais pourtant, les usages...

— Je n'ai, monsieur, de comptes à rendre à personne!

Il y eut un bref silence.

— C'est juste, monsieur, reprit-il. Excusez-moi... Je pensais... Et puis, au fait, moi aussi, je vais rester habillé! dit-il brusquement en sortant un revolver qu'il me brandit sous le nez.

Je bondis aussitôt et voulus lui arracher l'arme des mains.

— Qu'est-ce que vous manigancez là? grommelai-je.

— Oh! ce n'est rien, monsieur... N'ayez nulle crainte! Simple mesure de précaution. Vous le savez, les temps sont incertains, et il faut être prêt à toute éventualité...

— C'est moi que vous craignez?...

— Non, pas vous, monsieur. Vous êtes certainement inoffensif, mais il y a tant de bandits de par le monde! N'avez-vous pas lu, dernièrement, l'attentat mystérieux du Paris-Marseille?

— Non, pas du tout... mais j'aimerais bien dormir...

Et je lui tournai le dos assez grossièrement.

M. Menier ne dit pas un mot. Il verrouilla la porte du compartiment avec le plus grand soin. Puis il se déchaussa et s'allongea tout habillé sur sa couchette. J'éteignis la lumière et attendis...

Malgré ma fatigue réelle, malgré le bercement du mouvement du train sur les rails, je fis appel à toute ma force de volonté et parvins à garder les yeux ouverts.

Je sentais un danger dans l'air. Des plans fantastiques naissaient dans mon esprit, prenaient corps et disparaissaient pour laisser place à d'autres. J'avais pris mes précautions, cela va de soi. A portée de ma main, sous la couverture, j'avais placé mon revolver, tout prêt à faire feu. L'ennemi n'avait qu'à se présenter, il serait bien reçu... Et je m'endormis.

De fortes secousses, me firent sortir d'un cauchemar... Instinctivement, je saisis mon arme, que je braquai sur le personnage qui se penchait sur moi.

— Chut! murmura la voix de mon compagnon, il y a quelqu'un derrière la porte.

Effectivement, j'entendis comme une sorte de grattement.

— Faites semblant de dormir, me recommanda M. Menier. Je me charge de tout...

Et M. Menier se recoucha. J'entendis bientôt ses ronflements puissants. Au bout d'une minute à peine, j'entr'ouvris les yeux, au moment précis où deux hommes s'introduisaient dans notre coupé. L'un d'eux tenait à la main un objet qu'il me fut impossible de distinguer. J'empoignai mon browning. Brusquement, l'ampoule électrique s'alluma et je vis M. Menier dirigeant un imposant revolver Colt sur les deux intrus, que je reconnus pour être Moore et Jack.

— Haut les mains! s'écria M. Menier.

Puis, sans se départir de son calme, il me pria de tirer la sonnette d'alarme.

Avec la rapidité de l'éclair, il avait sorti une paire de menottes de sa poche et le gorille fut réduit à l'impuissance avant même de réaliser ce qui lui arrivait. Mais quand Moore entendit le déclic de ce charmant bracelet, il voulut battre en retraite. Malheureusement pour lui, le revolver de M. Menier l'en empêcha. Entre temps, j'avais fait fonctionner la sonnette d'alarme et je tenais Jack en respect avec mon propre pistolet.

— Pas de bêtise, Moore! fit M. Menier. Vous êtes enfin pris. Vous avez perdu la partie! Allons, tendez-moi gentiment vos mignonnes petites pattes!...

Moore jura entre ses dents, se dressa et jeta

brusquement contre le Français un petit récipient sphérique qu'il tenait dans le creux de sa main. Menier fit un bond de côté et ne fut pas atteint.

La suite fut catastrophique, des flammes jaillirent, en même temps qu'une explosion retentissait. J'avais eu la présence d'esprit d'ouvrir la fenêtre et, sans perdre de temps, je sautai...

Je vais raconter brièvement les événements.

L'attentat de Moore coûta la vie à vingt voyageurs. Quant à Moore et à Felpham, ils réussirent une fois de plus à s'échapper. Deux voitures flambèrent, et c'est grâce à la présence d'esprit du personnel du train que la catastrophe fut limitée.

Par le plus miraculeux des hasards, je ne fus pas blessé, mais tous mes bagages avaient été la proie des flammes. J'arrivai donc à Paris dans le plus simple appareil. J'avais heureusement sauvé le document précieux que je portais sur moi.

L'attentat du Dieppe-Paris fit un bruit énorme dans la presse. On parla d'un complot dirigé contre un ministre français qui se trouvait dans le train.

A mon grand étonnement, il n'y eut pas un seul journal qui flairât la vérité. Je fus interviewé de tous côtés, ce qui ne laissa pas de m'ennuyer. Je n'ai d'ailleurs jamais compris comment les journalistes avaient pu si rapidement mettre la main sur moi. J'eus bien du mal à leur échapper.

Un de mes bons amis parisiens, que je n'avais

pas vu depuis longtemps, me vint en aide et mit à ma disposition toutes les sommes que je voulus. Je résolus donc de continuer mon voyage sans m'attarder. Mais, comme on le verra, je ne pus mettre mon projet à exécution.

Je m'achetai d'abord une garde-robe complète ainsi que des objets de première nécessité. Puis je pris mon billet pour Marseille avec l'idée bien arrêtée de partir le lendemain matin.

J'avais une soirée à passer à Paris. Que faire, sinon vadrouiller et m'amuser un peu? Après mon dîner à l'hôtel, je me fis conduire dans un bal-musette de la rue de Lappe, avec l'intention de m'encanailler. Il y avait longtemps que je désirais m'échapper des endroits soi-disant chics où le smoking est de rigueur. C'est pourquoi j'avais envie de visiter les bas-fonds et voir de près d'authentiques apaches parisiens.

J'avais pris bien entendu, la précaution de me munir de mon revolver. On ne sait jamais ce qui peut arriver dans de tels endroits.

Je ne ferai pas la description des lieux. Je ne suis pas un romancier. Je me contenterai de relater simplement les événements dans l'ordre où ils se produisirent.

J'entrai donc dans la grande salle de l'établissement, qui était pleine à craquer, et tâchai de trouver une table. Un garçon de café corpulent vint à moi et me tint un discours auquel je ne compris rien. Finalement, il m'offrit une place à une table assez près de la porte, en me disant qu'il n'y avait que cette place de libre et que l'autre était réservée. Je commandai ce qu'il y

avait de plus cher comme consommation. A peine le garçon me l'eut-il apportée que je vis une « dame » d'un caractère assez douteux venir s'asseoir à ma table sans que je l'en eusse priée.

— Bonsoir, monsieur, me dit-elle avec un sourire engageant. J'espère que vous voudrez bien me permettre de vous tenir compagnie.

— Je vous en prie! répondis-je poliment. Mais je vous préviens que vous ne vous divertirez guère, car je parle très mal le français.

— Oh! ça ne fait rien. Nous nous comprendrons tout de même fort bien. Garçon! Une autre bouteille!

Elle vida son verre avec une effrayante rapidité. Je suis, en général, un ami du sexe faible (peut-être même est-ce pour cela que je suis resté célibataire), mais cette femme me déplaisait souverainement. Ma froideur pourtant ne la démonta point, et, toujours avec son même sourire, elle me demanda si je dansais.

— Je regrette, madame, répondis-je avec lassitude.

L'idée même d'un contact corporel avec cette femme suffisait à me répugner.

— Je vous en prie, même si vous n'êtes pas danseur, venez tout de même danser!...

L'étonnement qui dut alors se peindre sur mon visage ainsi que mon agacement eurent le don d'exciter chez elle un rire bruyant :

— Sans blague? dit-elle. Vous prenez les choses au tragique, vous! Vous êtes pourtant un galant homme et vous me refusez!

— Voyons, madame...

— Allons, s'écria-t-elle, venez, nous allons faire quelques pas...

Je restai rivé sur ma chaise et, une fois encore, je la priai de ne pas insister.

Alors, son visage s'empourpra. Elle se leva furieuse, hésita quelques instants, puis elle se perdit dans la foule des danseurs.

Je respirais d'aise à l'idée d'avoir un peu de tranquillité, quand je la vis revenir, cinq minutes plus tard, flanquée d'un individu sur la profession duquel personne ne pouvait se tromper. L'homme devait être un lutteur ou un boxeur, car il avait des épaules formidables et un cou de taureau. Ses bras musclés étaient nus et couverts de tatouages plus ou moins obscènes. Son visage repoussant était barré d'une large cicatrice, à peine fermée; son nez portait un pansement. Cet homme se planta droit devant moi et me toisa des pieds à la tête.

— Voilà, ricana la femme, je vous présente mon ami André.

André se laissa choir pesamment sur un siège et frappa du poing sur la table.

— On me dit, monsieur, commença-t-il d'une voix arrogante, que vous refusez de danser avec Loulou. Savez-vous que c'est une insulte?

— Je regrette sincèrement; mais, d'abord, je ne sais pas danser, ainsi que je l'ai expliqué à madame. Ensuite, il n'y a, dans mon refus, aucune intention injurieuse. De plus, je suis étranger, je ne connais pas vos coutumes et je désire surtout qu'on me laisse tranquille.

Ma réponse lui fut faite très posément et très

calmement. Mais il semble que ce fut justement mon calme qui l'irrita. Il se leva, cria quelques mots que je ne compris pas et je me sentis soudain empoigné et soulevé de terre. Je ne pouvais même pas songer à riposter, et, avant que j'eusse pu sortir mon revolver, l'individu m'aurait certainement broyé cent fois. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand je sentis son étreinte se desserrer presque instantanément. André m'avait lâché et s'était retourné pour répondre à quelqu'un qui venait de l'interpeller et qui n'était autre (j'en pâlis de terreur) que mon compagnon de voyage de la veille, M. Menier, qui, les bras croisés, le sourire aux lèvres, contemplait la scène.

André répondit par une grossièreté, se précipita sur le petit homme qui l'évita de justesse, et le poursuivit dans la salle, à la joie des danseurs, qui l'excitaient à assommer M. Menier. Le patron du bal voulut intervenir et menaça d'appeler la police, mais un coup de poing lui ferma la bouche, et le vacarme devint épouvantable. Les verres, les chaises et autres projectiles encore volèrent à travers l'établissement, et les brownings se mirent à partir. Pour comble, la lumière s'éteignit. Je me glissai vers la sortie, non sans peine, après avoir reçu quelques horions dans la mêlée. Enfin, je réussis à sortir de cet antre infernal. Je m'arrêtai, pour reprendre mon souffle, à l'angle d'une rue, au moment précis où le car de la préfecture amenait une brigade d'agents pour rétablir l'ordre.

En somme, une fois de plus, la chance m'avait

favorisé, et je m'en tirais à bon compte, avec un œil poché pour tout dommage.

Maintenant, il s'agissait pour moi de m'éloigner au plus vite, car je ne tenais pas à être pris dans la descente de police, et je désirais éviter tout contact avec les autorités. J'allongeai donc le pas et parvins à la place de la Bastille, quand une voiture s'arrêta brusquement à un mètre, et la portière s'ouvrit. Décidément, je tombais de Charybde en Scylla.

Je m'entendis appeler par mon nom. Aussi étonnant que cela pût paraître, c'était Dorothy, qui me fit signe de monter.

Cette charmante fille remarqua mon ahurissement — justifié — et m'expliqua que notre rencontre était tout à fait fortuite.

— Mais, ajouta-t-elle, je vous raconterai cela ailleurs. Montez donc, nous allons dans un endroit quelconque où nous aurons la paix.

Elle jeta une adresse au chauffeur, qui partit à toute vitesse.

X

Je ne saurais dire exactement où nous échouâmes, d'abord parce que je ne connais rien à Paris, et que je ne sais jamais le nom d'une rue. Mais Dorothy paraissait connaître la capitale française à la perfection. Elle parlait d'ailleurs un français impeccable, sans le moindre accent, et tout lui paraissait familier.

Jamais elle ne m'avait parlé de tout cela. J'ignorais même qu'elle fût jamais venue en France. Il est vrai que j'allais de surprise en surprise : sa présence à Paris, sa rencontre à point nommé dans ce quartier qui n'était pas précisément un but de promenade. Et l'intervention mystérieuse du non moins mystérieux M. Menier. Celui-là venait de me sauver la vie, pour la deuxième fois, et puis il s'était volatilisé sans plus s'occuper de moi. Mystère encore.

Décidément, je renonçais à comprendre.

Dorothy m'avait conduit dans un bar élégant. Il était une heure du matin. Elle m'expliqua qu'une agence de presse londonienne lui avait proposé d'être sa correspondante à Paris, et que, devant la somme qu'on lui offrait, elle avait accepté sans hésitation de partir le jour même. Auparavant, toutefois, elle avait voulu me rendre

une visite d'adieux, à ma librairie, et elle avait appris avec surprise que j'avais mis ma boutique en vente et que j'avais quitté Londres pour une destination inconnue.

Toujours par hasard, elle avait eu le caprice d'aller ce soir-là rue de Lappe, elle aussi, et c'est sur le chemin qu'elle m'avait rencontré. Et voilà! c'était simple. Elle termina son récit par une question anodine et qui, néanmoins, me fut très désagréable : « Au fait, monsieur Burlington, que faites-vous à Paris? Pourquoi donc avoir quitté Londres si précipitamment? »

Je lui dis, plutôt embarrassé, que j'avais des affaires urgentes à régler, au loin...

— C'est juste, répondit-elle. Miss Thompson, auprès de qui j'avais été me renseigner, m'avait dit, effectivement, que vous alliez partir pour New-York.

« Mais ceci est fort intéressant et j'aurais bien voulu vous accompagner. Malheureusement, me voilà retenue à Paris. En tout cas, je trouve très mal de votre part que vous soyez ainsi parti de Londres sans même me dire au revoir! Nous étions pourtant de bons amis, que je sache...

— Je vous demande infiniment pardon, Dorothy, mais vous devez comprendre que j'étais très pressé. Heureusement, le sort s'est montré favorable, puisqu'il m'a permis de vous rencontrer d'une façon inespérée, dans cette ville...

Elle remarqua tout d'un coup mon œil abîmé dans la bagarre et quelques éraflures récoltées dans le bal-musette. Je la rassurai et, à mon tour, la questionnai :

— Et votre livre, Dorothy?

— Je vous remercie de vous y intéresser. Il avance. J'en suis à la moitié. Je crois que le chapitre le plus palpitant sera celui où je raconte nos aventures dans la villa de Felpham. Mon éditeur était transporté d'enthousiasme. J'en suis exactement au moment où l'assassin prend la fuite... Tenez, vous allez m'aider. Je ne sais pas encore vers quelles régions je vais le faire filer. Vous pensez bien qu'il faut que je mette un peu d'imagination dans mon récit, parce que si je voulais m'en tenir à la stricte réalité, personne ne s'intéresserait à mon roman.

— Bien sûr! approuvai-je avec une candeur affectée. Eh bien! envoyez votre assassin en Australie. Il y sera en sûreté...

— C'est bien loin, et puis, j'ignore pourquoi, je n'aime pas beaucoup l'Australie dans les romans policiers. Non, j'ai plutôt envie de l'expédier en Amérique...

— Excellente idée! Maintenant, parlons sérieusement, Dorothy. Savez-vous s'il y a du nouveau dans l'affaire Berkeley? Voilà deux jours que je n'ai pas lu les journaux.

— Rien que je sache. L'assassin reste toujours introuvable. Je pense d'ailleurs qu'on finira par le découvrir.

Dorothy voulut encore me parler de Paris, mais je ne pus dissimuler un baillement de fatigue et lui dis que je voulais rentrer chez moi, car mon train partait de bonne heure le lendemain. Elle me suggéra de rester quelques jours mais je lui dis que cela m'était impossible.

— Soit. Où logez-vous ?

— Dans les environs de la gare Saint-Lazare, à l'Astoria.

— C'est un comble, fit Dorothy. Moi aussi.

— Encore une coïncidence bizarre. Que de choses bizarres, mon Dieu !

Toujours comme par hasard, j'avais la chambre 318 et Dorothy logeait au 319!

Elle parut trouver tout cela très normal et manifesta son plaisir de ne pas rentrer seule chez elle. Je pris congé de Dorothy devant sa porte et lui serrai la main.

— Vous verrai-je demain? demanda-t-elle.

— Je l'espère, mais si cela n'était pas possible, alors, au revoir...

— Vous ne partirez pas, j'en suis certaine. Moi, je vous dis à demain...

Et elle entra dans sa chambre sans attendre ma réponse.

J'étais terriblement fatigué. Mais je ne parvenais pas à trouver le sommeil.

Les idées les plus folles me traversaient l'esprit.

Tant de mystères coup sur coup !

Je ne m'expliquais pas l'apparition subite de Dorothy. On pouvait, à la rigueur, admettre qu'elle fût venue à Paris pour affaires, admettre encore que nous nous fussions rencontrés par hasard, si l'on veut, place de la Bastille. Mais je ne pouvais pas attribuer au hasard le fait qu'elle fût descendue au même hôtel que moi et qu'on lui eût donné la chambre attenante à a mienne.

Cela non. Mais qu'y avait-il donc là-dessous ? M'avait-elle suivi ? Pourquoi ?

Autant de questions auxquelles j'aurais peut-être fini par trouver une réponse si... je ne m'étais endormi. Il devait y avoir à peu près une heure que je reposais quand je me réveillai soudain. J'avais le sentiment insupportable qu'un danger ignoré planait sur ma tête. Je me sentais dans le même état d'esprit que la nuit où le cobra avait été introduit dans ma chambre à coucher de Londres.

Je tendis l'oreille, sans percevoir le moindre bruit suspect. Et pourtant j'avais peur. Il me semblait que quelqu'un avait pénétré chez moi. Le cœur battant, je risquai un seul regard craintif vers la fenêtre, qu'un rayon de lune éclairait à cet instant, et je vis... dans le coin, près de la table, une ombre suspecte... Rêvais-je ? mon cerveau fatigué était-il le jouet d'une hallucination ?... Je tournai le commutateur et je poussai un cri d'horreur. Un homme était assis sur la chaise, la tête tombant sur la poitrine, le visage ensanglanté. Mon cœur cessa de battre quand je distinguai les traits du cadavre, car le mort, affalé sur le siège, n'était autre que Sam Berkeley !

Mes nerfs ne purent en supporter davantage. Ma vue se brouilla et ce fut — une fois encore — la syncope.

J'ignore ce qui se passa par la suite. Je sais simplement que cette dernière émotion provoqua chez moi une fièvre cérébrale qui me tint alité pendant plusieurs semaines, que Dorothy

me soigna, comme à Londres, avec le même dévouement, et qu'elle me consacra tout le temps qui lui restait.

Dans tous les cas, il me fallut surseoir au voyage que j'avais projeté, car ma santé était gravement altérée. A toutes les questions que me posa Dorothy, je ne répondis rien de précis, car pour rien au monde je ne voulais me trahir, et, comme mes nerfs ne se calmaient point, j'allai consulter un neurologue célèbre à qui je racontai, dans tous ses détails, le spectacle dont j'avais été le témoin horrifié.

A ses hochements de tête, je compris bien que le médecin n'ajoutait pas foi à mon histoire. Il eut beau me représenter que je ne pouvais sérieusement croire à des fantômes, et que si, par un miracle, un homme tué à Londres quelques mois auparavant avait pu se trouver dans ma chambre d'hôtel à Paris, il n'aurait pu, du moins, se volatiliser. Or, personne d'autre que moi n'avait vu le fantôme en question. C'était vrai, le garçon d'étage, le directeur de l'hôtel, toutes les personnes que j'interrogeai me firent la même réponse et tous me prirent certainement pour un fou. Le Dr Poulbot me prescrivit un traitement compliqué qui me coûta les yeux de la tête, sans apporter la moindre amélioration à mon état.

Je n'en voulais pas démordre : j'avais bel et bien vu un mort chez moi. Ne sachant plus à quel saint me vouer, le professeur me considéra comme un maniaque, en proie à une idée fixe et me conseilla d'aller voir un de ses confrères.

Mais j'avais par dessus la tête de la médecine, et je n'en fis rien. En effet, à quoi cela eût-il servi, puisque personne ne voulait me croire.

Peut-être étais-je devenu fou ? Peut-être le Dr Poulbot avait-il raison ?

Pourtant, folie, hallucination, imagination ou non, j'avais vu ce que j'avais vu, à savoir : Sam Berkeley, étendu, mort, sur la chaise. Aussi vrai que mon nom est Clarence Burlington, je l'avais vu.

Dorothy se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'anormal dans mon cas et elle fit tout pour me distraire. Nous fîmes diverses promenades dans la merveilleuse banlieue parisienne, sortîmes souvent ensemble, visitâmes dancings, cinémas et théâtres. Elle se donna tout le mal possible afin de me faire oublier. Souvent, je surpris sur son visage une expression de curiosité muette, mais elle ne me questionna jamais...

Les jours passèrent. Peu à peu, je revenais à la santé.

Bien entendu, je n'avais pas oublié le but de mon voyage à Paris et je ne cessais de penser à mon trésor fabuleux. J'attendais avec impatience le jour où je pourrais enfin aller le découvrir.

Ma maladie et mon séjour prolongé dans la capitale parisienne m'avaient coûté un argent fou, mais ceci m'importait peu, puisque je savais que mon trésor m'attendait. A présent, me sentant presque guéri, je ne songeais plus qu'à

reprendre mon voyage interrompu. Je dis à Dorothy que j'avais l'intention de voyager. Mais, aussi étonnant que ce fut, cela ne parut pas l'intéresser le moins du monde. Son indifférence me vexa quelque peu, mais, dans un sens, je n'en fus pas mécontent. J'évitais ainsi d'être obligé de lui mentir.

Par un bel après-midi, Dorothy et moi, nous étions assis à la terrasse d'un café chic de la magnifique avenue des Champs-Elysées et nous bavardions de choses et d'autres quand j'entendis une voix qui m'était bien connue. J'avais heureusement un journal à la main qui me servit à dissimuler mon visage. A l'abri de cet écran improvisé, je regardai furtivement et je fus désagréablement surpris en apercevant, de dos, deux hommes qui semblaient ne pas se douter de ma présence. C'étaient Moore et Felpham.

J'étais si troublé que mon premier mouvement fut de me lever et de prendre le large, mais je ne pouvais décemment pas abandonner Dorothy. Celle-ci, de son côté, lisait un magazine, de sorte qu'elle ne se rendit pas compte de mon trouble.

Damnation. Les bandits retrouvaient ma piste! Je retombais dans le danger mortel. Ils devaient certainement me savoir derrière eux, mais ils étaient trop rusés pour le laisser deviner. Voilà que tout était à recommencer.

Je les regardai sans en avoir l'air. Moore n'avait plus de moustaches. Sans doute ne jugeait-il plus nécessaire de porter un masque. Felpham avait conservé sa physionomie d'autrefois.

Je tâchai de mettre un peu d'ordre dans mes idées, de voir clair dans ma situation.

Si je récapitulais les événements, je me trouvais en face des faits suivants :

James Berkeley et son frère Sam ont été trouvés assassinés dans une librairie. Peu de temps après, apparaît un homme qui ressemble à Sam, l'homme assassiné, comme un œuf ressemble à un autre œuf. Cet homme, à qui je donne le nom de Sam, s'appelle Moore. Son complice est William Felpham. Jusque là, parfait. Le mort qui était revenu dans ma chambre d'hôtel était, incontestablement, le véritable Sam, l'homme mal rasé, et ce même homme, impeccablement mis, est assis devant moi, en ce moment même.

Je crus bien y perdre la tête.

Mais je fus brusquement tiré de mes cogitations. Moore se leva soudain et se retourna. Je voulus me cacher derrière mon journal, mais je le fis avec une telle précipitation que je renversai ma tasse et répandis mon café sur mon costume. Dorothy me regarda, légèrement interloquée, tandis qu'avec force jurons, je tamponnais l'étoffe de mon mouchoir

Moore sourit largement et vint à moi, sans hésiter, comme si nous eussions été les deux meilleurs amis du monde...

— Quelle surprise, M. Burlington ! me dit-il en se découvrant courtoisement. J'ignorais votre présence à Paris. Me permettez-vous de...

Il s'interrompit en interrogeant Dorothy du regard.

J'étais tellement stupéfait de l'audace du coquin que j'en restai suffoqué; mais Dorothy me pria d'autoriser Moore à s'asseoir à notre table et je me vis dans l'obligation de faire les présentations. A ma rage impuissante, je dus assister au spectacle de Dorothy se montrant avec ce monstre bien plus aimable que je ne l'aurais jamais cru. Ils conversèrent bientôt avec animation. De mon côté, j'observais Sam. Cet homme avait réellement su se transformer en gentleman. Il ne restait plus aucune trace, en lui, du matelot à la barbe inculte : seuls, ses yeux le trahissaient, en dépit de sa métamorphose si artistique.

Un coup d'œil sur la table voisine m'apprit que Pelpham était parti. Je n'y vis pas un augure favorable, et j'aurais parié gros que les deux compères allaient bientôt tenter derechef un mauvais coup contre moi.

La prudence s'imposait plus que jamais.

L'audace de Moore, sa conversation avec Dorothy me remplirent d'une fureur telle que je me demandai sérieusement si je n'allais pas faire chercher un argent et le faire arrêter. Mais je renonçai vite à ce dessein. Le bandit nierait, protesterait, ce serait le scandale, la police flairerait quelque chose et je serais moi-même compromis. Il fallait trouver autre chose. Dans tous les cas, il me fallait me débarrasser de ce criminel, coûte que coûte et une fois pour toutes

XI

La réapparition de Moore signifiait pour moi le danger. Il fallait donc me décider promptement. A peine rentré, je commençai à faire mes malles, car je voulais d'abord quitter Paris, immédiatement. Pour me prémunir contre toute surprise nocturne, je tirai le verrou de la porte, fermai la fenêtre et inspectai la chambre jusque dans ses moindres recoins. Je ne vis rien d'anormal.

J'avais la tête qui tournait et je me sentais mal à l'aise, car, avant de nous séparer, Dorothy, Moore et moi, nous avions bu quelques cocktails au bar de l'hôtel. Je me sentais les membres terriblement lourds.

Je me mis au lit et m'endormis rapidement. Mais je fus réveillé, vers trois heures du matin, par un bruit à peine perceptible. J'allumai tout de suite et vis encore, à l'endroit même où je l'avais vu pour la première fois, Sam Berkeley, l'homme assassiné, la tête en avant, les bras pendants, le visage ensanglanté. Bref, le fantôme était revenu.

Mais, cette fois, je parvins à dompter ma frayeur et, revolver au poing, je m'approchai du fantôme, avec précaution, tout prêt à tirer...

Je le saisis par l'épaule et... je fus secoué d'un rire inextinguible.

Le revenant, le spectre Sam, n'était qu'un mannequin de cire merveilleusement imité. Le visage avait été reproduit avec un tel art, qu'à distance, on était obligé de s'y méprendre.

Je restai ahuri durant quelques secondes. Ainsi, on s'était moqué de moi ! Mais qui ? Je pensai tout d'un coup aux cocktails absorbés, à ma fatigue subite... C'était Moore, bien sûr, qui m'avait joué ce mauvais tour. Et pourtant, non, ce ne pouvait pas être lui, car je l'avais rencontré seulement la veille, tandis que j'avais déjà vu le mannequin dans ma chambre plusieurs semaines auparavant.

Tandis que je me torturais ainsi l'esprit, j'entendis bouger au dehors. J'éteignis vivement la lumière et me recouchai. Tout cela ne dura qu'une seconde. Retenant mon souffle, mon revolver bien en main, j'attendis.

J'entendis ouvrir ma porte, le bruit des gonds et quelqu'un se glissa dans ma chambre. Je mis la main sur le commutateur de façon à faire la lumière au moment voulu. La lueur d'une lanterne sourde tomba sur le tapis, puis sur le mannequin que j'avais laissé dans sa position exacte. Alors, je bondis comme un tigre, hors de mon lit, et sautai sur l'intrus qui s'écroula sous le poids de mon corps. J'avais, en sautant, laissé tomber mon revolver, mais cela importait peu, car j'avais saisi le cou de mon adversaire et je le serrai d'une poigne de fer. Il commençait à étouffer. Alors, je m'emparai de la lampe pour

reconnaître, enfin, le visage de l'individu et démasquer un ennemi quand je reçus un coup formidable sur la nuque qui me fit lâcher prise et me renvoya au pays des songes.

Des coups violents à la porte me tirèrent de ma torpeur. C'était le garçon qui me prévenait que miss Bosworth voulait me parler et qu'elle m'attendait en bas, dans le hall. Je répondis que j'allais descendre et je bondis hors du lit.

Je me remémorai peu à peu les événements de la nuit. D'abord, le cadavre de Sam, la découverte du stratagème, puis l'étranger qui avait voulu s'introduire dans ma chambre, ma lutte avec lui, enfin mon assommade.

Je me souvins aussi que j'étais tombé par terre, sur le tapis, mais alors... Comment se faisait-il que je me réveillasse dans mon lit ? Et où se trouvait le mannequin ? et l'individu que j'avais plus qu'à demi étranglé ?

Les mystères recommençaient !

En me tâtant la nuque, j'y découvris une bosse. Donc, je n'avais pas rêvé. J'avais bel et bien reçu un coup. Je pris le parti le plus raisonnable, celui de me plonger, avant tout, dans un bain froid, qui me remit d'aplomb. Puis je m'habillai et descendis retrouver Dorothy qui m'attendait dans le hall.

Elle m'accueillit avec son sourire rituel et j'eus l'impression qu'elle m'inspectait avec beaucoup d'attention.

— Quelle vie menez-vous ? me demanda-t-elle. C'est à cette heure que vous vous levez ? Savez-vous qu'il est quatre heures de l'après-midi ?

Je m'excusai, prétextant une indisposition.

Mais elle n'en voulut rien croire, prétendit qu'il y avait quelque chose là-dessous.

— Car, me dit-elle, depuis un certain temps, vous avez des allures mystérieuses. D'ailleurs, vous avez mauvaise mine.

— Vous vous trompez, Dorothy, je n'ai rien... mais peut-être le cocktail d'hier soir était-il un peu trop fort pour moi...

Et je la fixai des yeux en prononçant ces mots. Il me parut qu'une rougeur subite envahit ses joues, mais je dois reconnaître que ce ne fut qu'une impression.

— Trop fort ? répondit-elle en ouvrant des yeux candidement étonnés, comment est-ce possible ? J'ai trouvé le mien très bon et monsieur Moore également...

— Ah ! vraiment ! Monsieur Moore..., repris-je avec ironie. Et où est-il donc ce joli monsieur ?...

Dorothy parut surprise.

— Vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur.

— Oh ! mais non. Et si vous voulez que je vous parle en toute franchise, il m'est suprêmement antipathique... Mais changeons de sujet. En quoi puis-je vous être utile, ma chère amie ? On vient de me prévenir que vous désiriez me voir...

— Oui. Avez-vous lu le *Daily Mail* d'aujourd'hui ?

— Non, pas encore. Vous savez bien que je viens de me lever.

— Eh bien ! Higgs vient d'être condamné à mort par le jury...

— Pas possible, m'écriai-je hors de moi. Cela ne se peut pas. Je...

— Lisez, m'interrompit-elle en me mettant le journal sous le nez.

La nouvelle, hélas ! n'était que trop vraie. Les lettres énormes du titre me dansaient devant les yeux. Jamais, au grand jamais, je n'aurais pensé que les choses se gâteraient à ce point. Je lus l'article attentivement; mon malheureux collaborateur avait été reconnu coupable par le jury, par une écrasante majorité.

— Cette condamnation a l'air de vous affecter beaucoup, monsieur Burlington ? me dit Dorothy au bout d'un instant.

— Je la trouve épouvantable... inhumaine... Le pauvre garçon est totalement innocent, j'en mettrais la main au feu. Je ne puis pas concevoir que, sur des indices aussi faibles, on puisse condamner un homme jusqu'alors parfaitement honorable...

— C'est juste. Mais si Higgs n'est pas l'assassin, qui pensez-vous que ce puisse être ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... mais c'est épouvantable, Dorothy, ce qui arrive là. J'aime mieux ne pas y penser. Il faut à toute force que je trouve un dérivatif. Venez, sortons ensemble, cela me changera...

— Je ne suis malheureusement pas libre, mon cher ami. Je dois aller prendre une interview importante pour mon agence. Mais, si cela vous convient, nous nous retrouverons tout à l'heure,

vers huit heures, dans le hall, et nous irons dîner quelque part...

— Entendu. Je vous attendrai ici. Et votre travail ? Etes-vous satisfaite ?

— Très satisfaite.

— Et ce fameux roman ?

— Oh ! ce sera, comme je vous l'ai dit, un grand succès. J'en suis à présent au onzième chapitre.

Dorothy me quitta et je résolus de rester encore dans le hall de l'hôtel. Je relus au moins dix fois l'article relatant la condamnation de Higgs ! Il était évidemment perdu, sans espoir, et, ce qui me désolait le plus, c'est que je ne pouvais rien faire pour lui venir en aide. Mon cœur se serrait à l'idée que ce pauvre vieux, qui m'avait fidèlement servi pendant des années, pouvait être, d'un moment à l'autre, livré au bourreau.

J'étais perdu dans ces tristes réflexions quand une main, se posant soudain sur mon épaule, me fit sursauter. En me retournant, je me trouvais face à face avec le visage grimaçant de Sam, alias Moore, qui s'était approché sans que je m'en fusse aperçu.

— Comment vous portez-vous, mon cher monsieur Burlington ? me demanda-t-il en souriant et en prenant place à mes côtés aussi tranquillement que si je l'en avais prié.

« Vous paraissez surpris de me voir...

— Je le suis aussi, répondis-je violemment. Il est certain que j'attendais n'importe autre visite, plutôt...

Moore éclata de rire.

— Je m'en doute un peu ! Mais j'attendais ce moment de pouvoir vous parler seul à seul.

— Je ne vois vraiment pas le sujet de conversation que nous pourrions avoir. Je vous considère comme un criminel vil et méprisable et je crois que le mieux serait que j'avertisse la police...

— Chut ! Chut ! Pas si fort ! Le mot de police me tape littéralement sur les nerfs. Ensuite, il me semble que nous n'avons pas la même opinion sur ce sens du mot criminel. Enfin, et ne le prenez pas mal, monsieur Burlington, j'ai l'impression que vous n'êtes pas un modèle d'innocence...

— Votre présence m'est désagréable, répondis-je en me levant, je n'ai nulle intention d'entamer une discussion avec vous.

— Restez donc assis ! Je vous le dis dans votre propre intérêt.

Et ses yeux prirent une expression tellement impérieuse que, subjugué, je me rassis, prêt à l'écouter.

— Que voulez-vous de moi ?

— Je vais vous le dire. Vous vous souvenez, sans aucun doute, de l'offre que je vous fis, il y a quelque temps, à Londres, pour un certain papier ?

— Oui...

— Si je m'en souviens bien, je vous ai proposé mille livres sterling. Je reconnais volontiers que le testament du Major Huebner vaut plus que cela. En conséquence, j'augmente mon offre.

Je vous propose dix mille livres, payables tout de suite et, de plus, nous partagerons par moitié le trésor du Major. Qu'en pensez-vous ?

— Comme vous êtes aimable. Néanmoins, je regrette de ne pouvoir accepter.

Moore commença à s'agiter.

— Que cela signifie-t-il ?

— Cela signifie que votre proposition ne m'intéresse pas.

— Vous voulez donc le trésor pour vous tout seul ?

— Oui, je le veux... et je l'aurai !

Le visage du bandit s'enflamma et, durant un instant, je pus redouter un nouvel assaut. Puis il reprit son sang-froid.

— Alors, vous n'en avez pas encore assez ? Faut-il donc continuer la lutte ? fit-il à voix basse.

Je haussai les épaules avec mépris.

— Faites ce que vous voudrez.

Moore prit son chapeau. Sa voix devint sifflante.

— Bien, mais cette fois nous vous exterminerons... Et, sur cette promesse bienveillante, l'homme me laissa.

***

Après cet incident, je ne pouvais plus me faire aucune illusion; ma situation était redevenue aussi dangereuse qu'autrefois. Je savais que j'avais affaire au plus impitoyable ennemi qui fût, dont l'animosité ne prendrait fin que lorsqu'il se serait débarrassé de moi.

Cette fois, j'en fus moi-même étonné, la perspective des dangers qui s'amoncelaient sur moi ne firent qu'accentuer mon calme. Du moins, la mort ne me surprendrait pas à l'improviste. J'y veillerais.

J'avais affaire à deux individus dangereux au possible : Moore et Felpham, qui, c'était certain, disposaient encore de complices inconnus. De l'autre côté, moi, et moi seul. Je ne pouvais pas m'adresser à la police, mais j'étais résolu à braver les deux bandits. Ils pouvaient m'espionner à leur aise, je saurais bien trouver le moyen de leur échapper !

Dorothy revint à l'heure dite et nous allâmes dîner dans un restaurant élégant à proximité de l'hôtel. Pendant le repas, qui fut animé, il ne se passa rien d'extraordinaire. J'étais sur mes gardes, l'œil ouvert, l'oreille tendue, bien décidé à faire usage de mon arme si besoin était... Mais je ne vis rien paraître qui ressemblât à Moore ou à Felpham.

Tout en dînant, je combinai mon plan. Je me plaignis à Dorothy d'être fatigué et d'avoir la migraine et lui demandai la permission de rentrer. Elle aurait voulu achever la soirée dans une boîte montmartroise, mais elle dut s'incliner devant le mauvais état de ma santé et je la quittai devant sa porte. Je lui serrai la main avec émotion, car il était évident, cette fois, que je ne la reverrais plus.

A peine rentré dans ma chambre, je me vêtis de mon costume de sport dont j'emplis les poches d'objets strictement indispensables, je

m'abritai les yeux derrière des lunettes noires et je m'affublai de fausses moustaches que j'avais achetées quelques mois auparavant à Londres.

Puis j'attendis quelques minutes. Quand je pensai que Dorothy devait être couchée, j'ouvris ma porte avec précaution et scrutai les alentours. Le corridor était désert. Je le longeai sur la pointe des pieds, rasant le mur, jusqu'à l'escalier.

Jusque-là, tout s'était bien passé. J'allais descendre quand j'entendis un bruit de voix. Je me réfugiai, sans perdre un instant, dans le lavabo qui se trouvait à gauche, sur le palier. J'en profitai pour ajuster correctement ma fausse moustache et pour rectifier la position de mes lunettes. Ensuite, je sortis tranquillement et descendis. Je passai rapidement devant le concierge en marmottant quelque chose qui pouvait passer pour un bonjour et, quelques secondes plus tard, j'étais dans la rue.

Pour l'instant, tout marchait à souhait. Maintenant, il s'agissait de disparaître. Je montai dans le premier taxi en station et me fis conduire à la gare de Lyon. J'avais étudié très soigneusement l'indicateur et je savais que je pouvais encore avoir un excellent train de nuit allant à Marseille. J'estimais que si j'atteignais Lyon sans encombre, j'étais sauvé...

Malgré l'heure tardive, la gare était fort animée, ce qui n'était pas pour me déplaire. Ainsi, dans la foule, je ne serais pas remarqué.

Je pris mon billet et sortais l'argent pour le

payer quand les choses se gâtèrent. J'entendis soudain, derrière moi, une voix qui ne m'était pas inconnue, dont l'accent me remplit de nouveau de terreur.

— Attention. Surtout ne vous retournez pas. On vous guette. Prenez votre billet et filez sur le quai. Ne vous faites pas remarquer, pour rien au monde, et, surtout, gardez-vous de vous retourner.

J'obéis comme sous l'emprise d'une contrainte invisible. Qui était l'homme derrière moi ? Certainement ni Moore ni Felpham, dont la voix m'était familière. Pourtant, cette voix-là, j'étais sûr de l'avoir entendue quelque part.

Je ne me retournai pas et j'obéis rigoureusement aux instructions que venait de me signifier la voix.

A l'entrée du quai, je pris la queue avec les autres voyageurs dont on poinçonnait les billets. L'opération se fit très rapidement. Il ne restait plus devant moi qu'un couple quand j'entendis soudain un coup de sifflet strident qui me fit tressaillir.

Au même instant se précipitèrent une vingtaine d'agents, revolver au poing, dans le hall de la gare, qui fut barrée sur le champ, tandis que de nombreux détectives, à peine reconnaissables dans leurs vêtements civils, cernaient quatre messieurs qui se tenaient à l'écart et conversaient tranquillement. Autant que je m'en souvienne, les détectives lancèrent un ordre, et l'un des quatre leva les mains. Les autres coururent vers la sortie. Au même instant, des

coups de feu jaillirent et quelqu'un roula sur le sol. Alors tomba sur les assistants une sorte de voile épais, comme un brouillard gris-noir, qui se répandit avec une incroyable rapidité, empêchant de voir à quelques centimètres. Une panique folle s'ensuivit.

Les cris, les appels, les jurons s'entrecroisaient. Tout le monde tournait en rond, comme aveuglé, en dépit des innombrables ampoules électriques dont l'éclat était totalement supprimé.

Ce fut un beau désordre, encore accru par les agents et les détectives, qui braquaient leurs lampes de poche sous le nez de tous les assistants.

Soudain retentit un commandement, provenant, comme je le supposai, de l'un des détectives :

— Que personne ne bouge. Au moindre mouvement, on tirera...

Jusqu'alors, les événements m'avaient rempli d'une telle stupeur que j'étais effectivement resté complètement immobile. Mais ce commandement me sortit de ma torpeur et, naturellement, je résolus de disparaître aussi vite que possible.

Au premier mouvement que je voulus faire, je me sentis empoigné par des mains de fer. La peur décupla mes forces et je me libérai de l'étreinte. Je lançai mes poings en avant, frappant sans voir, sentis que j'avais touché la pointe d'un menton, entendis un bruit de chute, un gémissement... J'écartai violemment quelqu'un qui se dressait devant moi. Le brouillard paraissait

se dissiper, je distinguai l'entrée de la gare, des lumières, j'étais sauvé.

A peine avais-je fait trois pas qu'une meute se précipita sur moi. Un déclic et j'avais les mains cadenassées, tandis qu'une voix triomphante s'écriait :

— Enfin, nous le tenons.

XII

On me conduisit devant un inspecteur de police d'aspect rébarbatif et qui jouait nerveusement avec son crayon. Il était clair qu'on venait de troubler son sommeil et on ne pouvait lui en vouloir de sa mauvaise humeur.

Le commissariat où j'avais été traîné était un local assez petit, aux murs nus, et garni de longues banquettes de bois. Deux agents en uniforme m'entouraient. Le fonctionnaire commença mon interrogatoire.

— Vous vous appelez? me demanda-t-il.

— Je m'appelle Clarence Burlington. Voici mon passeport, je ne comprends pas pourquoi...

— Vous parlerez quand vous serez interrogé.

Il examina mon passeport et me toisa d'un œil méfiant.

Il y eut un long silence.

— Donc, vous vous nommez Clarence Burlington, de nationalité anglaise. Vous êtes libraire de profession, bien... bien...

Il sortit quelques fiches de son tiroir, les parcourut rapidement, vérifia de nouveau mon passeport. Puis il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux à demi.

— Connaissez-vous, par hasard, vos compa-

triotes Moore et Felpham ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Cette question inattendue me fit trembler.

— Moore et Felpham ? balbutiai-je. Non... pas que je sache... comment pourrais-je connaître tous les Anglais qui se trouvent à Paris ? Et puis je vous serais obligé de bien vouloir m'expliquer enfin pourquoi on me retient ici. Je voulais prendre le train de nuit pour Marseille afin de...

L'inspecteur frappa rageusement du poing sur la table.

— Taisez-vous. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter. D'ailleurs, je n'ai plus besoin de vous. Demain matin, on reprendra votre interrogatoire.

— Emmenez-le! fit-il aux agents, et au suivant...

On m'enferma à triple tour dans une pièce immonde et je dus m'allonger sur un bat-flanc. Je dois dire que ma fatigue était telle que je m'endormis aussitôt.

***

Le matin suivant, je fut remis en présence de l'inspecteur, qui se montra d'une exquise courtoisie. Il me sourit aimablement, me pria de m'asseoir et me submergea sous un flot de paroles auxquelles je ne compris pas grand chose, sauf toutefois que mon arrestation était le résultat d'une erreur regrettable et qu'on me présentait mille excuses. Le changement d'attitude me remplit du plus vif étonnement. On me

rendit mes papiers et je pris assez froidement congé du fonctionnaire qui me saluait jusqu'à terre.

Une fois dans la rue, je réfléchis à la conduite que je devais tenir. On aurait juré que le diable me retenait à Paris. Etait-ce le hasard ? ou bien une volonté mystérieuse s'acharnait-elle contre moi ?

Sans conteste, quelqu'un avait intérêt à m'empêcher de quitter Paris et de partir enfin pour l'Afrique du Sud. Parbleu, si je parvenais là-bas, il y avait des chances que je me rendisse maître du trésor caché par le major, et c'est cela qu'on voulait à tout prix empêcher !

C'était clair, je le comprenais.

Mais, pourtant, que signifiaient les événements de la veille ?

Peut-être les journaux me renseigneraient-ils ?

J'achetai *Le Petit Parisien* et pénétrai dans un café voisin de la gare.

En première page, un titre s'étalait, en gros caractères occupant toute la largeur de la feuille. « Combat avec des bandits à la gare de Lyon, les criminels emploient des gaz fumigènes. L'un d'eux est tué, les autres parviennent à s'échapper. Quinze arrestations.

« Sur la demande de Scotland Yard, des agents de la Sûreté Nationale ont tenté de s'emparer par surprise de deux bandits notoires, faisant partie de la bande redoutable de Limehouse. Il s'agissait de deux Anglais, nommés Moore et Felpham, recherchés depuis plusieurs années pour meurtre, chantage et vol.

« L'inspecteur principal Tissier, de la brigade des étrangers, apprit par hasard que les deux malfaiteurs se préparaient à partir pour Marseille par le rapide de nuit et il décida de les capturer sans retard. On répartit discrètement des agents et des détectives sur les quais et l'opération semblait devoir avoir plein succès. Les bandits avaient reçu du renfort en la personne de deux complices arrivés le même jour de Londres par avion. Quand les inspecteurs voulurent les capturer, les malfaiteurs prirent la fuite et l'un d'eux projeta une boule à gaz qui plongea presque instantanément la gare dans la plus profonde obscurité. Grâce au désordre indescriptible qui s'ensuivit, trois d'entre eux réussirent à s'échapper. Le quatrième fut abattu d'une balle au ventre. Jusqu'à présent, il n'a pas été possible d'établir son identité.

« Quant à Moore et Felpham et au troisième malfaiteur inconnu, ils ont disparu sans laisser de traces. La police a procédé à quinze arrestations. Mais, après vérifications, aucune n'a été maintenue. »

Maudite guigne... mes deux ennemis s'étaient échappés et, tant que je ne les saurais pas sous les verrous, je ne pourrais me sentir en sécurité.

— Bonjour, M. Burlington! entendis-je soudain, et je vis à mes côtés M. Menier qui me souriait de toutes ses dents.

« Quel plaisir de vous retrouver, fit le petit homme en s'asseyant près de moi.

— Le plaisir est pour moi, M. Menier. J'ai envers vous une dette de reconnaissance...

— Ah oui, pour l'histoire du bal musette ?

— Oui, mais pas seulement pour cela. Vous m'avez rendu un signalé service dans le train de Dieppe. Sans vous, je ne serais certainement plus en vie.

— Taratata, fit le Français en riant. Ne parlons pas de cela. On fait ce qu'on peut et puis, sait-on jamais ? peut-être vous ai-je aidé ce jour-là afin de mieux vous enfoncer plus tard... car il faut vous dire que je suis très méchant !

— On ne le dirait pas. Mais, je vous en prie, faites-moi le plaisir de répondre à la question que je vais vous poser. Comment saviez-vous, l'autre fois, qu'un attentat se préparait contre moi, dans le train de Dieppe ? C'est une énigme pour moi...

— Ne vous tracassez pas l'esprit, mon cher ami. J'ai la mauvaise habitude d'écouter un peu à droite et à gauche... et j'ai justement entendu ce jour-là deux gentleman en train de combiner toutes sortes de plans ténébreux. Voyez-vous, déjà tout enfant, ma grand'mère me disait :

— Théophile, tu n'as pas raison de fourrer ton nez dans les affaires qui ne te regardent pas.

« C'était une femme fort intelligente, ma grand'mère, une femme charmante et...

— Bien, bien, fis-je en interrompant ce flot de paroles. Maintenant je commence à voir plus clair. Mais, pour l'affaire du bal musette, avez-vous pu surgir au moment précis ?...

— Pur hasard, mon cher monsieur. Pur hasard, vous dis-je. Il faut que je vous explique

que je ne suis pas Parisien. Je suis un Marseillais, moi. Je revenais de Londres où j'avais été traiter une affaire. De passage à Paris, j'avais décidé de m'amuser un peu. Où donc aller, sinon dans un bal musette, et c'est ainsi que nous nous sommes retrouvés. J'ai remarqué qu'un voyou commençait à vous chercher des histoires et, comme vous étiez notre hôte en France, j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'intervenir. Croyez-moi, cher monsieur, je connais bien Paris et il vous serait peut-être arrivé malheur...

— Vous êtes un homme extraordinaire, répondis-je, et je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Puis-je quelque chose pour vous, cher monsieur Menier ?

Le Français prit un air offensé :

— A quoi pensez-vous, je suis riche et puis m'offrir... Non, monsieur, vous ne me devez rien, et j'ai eu grand plaisir à vous rendre service.

Monsieur Menier m'offrit une cigarette.

— Puis-je vous demander si vous resterez encore quelque temps à Paris.

— Cela dépend, répondis-je. J'ai une affaire à traiter. Et vous ? Etes-vous content des affaires ?

— Je ne peux pas me plaindre... Me permettez-vous de vous questionner à mon tour. Dans quelle branche travaillez-vous ?

— Je suis libraire.

— Libraire, ah ! sapristi. Il y a quelques mois, à Londres, j'ai entendu parler d'un double meurtre chez un libraire. C'était dans Mille End Road, vous vous souvenez ?

— Certes, je m'en souviens très bien, répondis-je avec une candeur parfaitement jouée, une affaire passablement mystérieuse. Autant que je sache, l'assassin n'a pas encore été découvert...

— Mais si, c'est le commis du libraire, un certain... attendez donc, j'ai son nom sur le bout de la langue...

— Oh ! peu importe ! Et a-t-il avoué ?

— Non, pas que je sache. Mais le tribunal l'a condamné à mort, sur un faisceau de présomptions... et l'exécution ne tardera guère... C'est toujours comme cela que finissent messieurs les assassins...

Je frémis. Pour un peu, je me serais levé. M. Meunier avait commandé un Cinzano avec un zeste de citron, qu'il sirotait d'un air détaché.

— Hélas ! soupira-t-il, le monde est redevenu au temps de Sodome et de Gomorrhe. Un homme sur deux est un malfaiteur et, aujourd'hui, il n'y a plus de sécurité nulle part. Avez-vous lu les journaux de ce matin ? Que dites-vous des événements de la gare de Lyon ? C'est incroyable, n'est-ce pas ? Une lutte en règle entre la police et les bandits ! Et ils emploient les gaz et les fumées... Bientôt, ils se serviront de tanks !... Il n'y a plus moyen de vivre aujourd'hui, vous dis-je. En ce qui me concerne, je suis toujours armé. N'ai-je pas raison ? Voulez-vous voir mon revolver ? Je l'ai acheté récemment. C'est une arme splendide et qui m'a coûté une fortune. Regardez plutôt...

Il sortit une arme de sa poche revolver et me la tendit.

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas effrayé davantage. Je tenais mon propre revolver, mon Smith et Wesson...

***

Il n'y avait pas de doute possible, c'était mon arme. Je la reconnus immédiatement à diverses marques que j'y avais faites moi-même. Mais par quel miracle était-elle tombée entre les mains de M. Menier?

Je n'étais pourtant ni fou, ni pris de boisson !

— Qu'en pensez-vous? me demanda le Français ? Ai-je fait une mauvaise affaire ?

— Pas précisément, répondis-je avec indifférence en lui restituant son pistolet. Où l'avez-vous acheté ?

— Ici, à Paris, chez un armurier. C'est un modèle anglais et comme j'ai un faible pour tout ce qui vient d'Angleterre, je l'ai choisie. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Oh ! par pure curiosité. Vous avez eu très bon goût.

— Je le pense bien, fit le Français avec un gros rire. Je sais que j'ai bon goût et je m'en vante. Mon bon goût est renommé, célèbre, oserai-je dire.

— Comment cela ?

— C'est très simple, je suis voyageur en vins et je représente les meilleures marques de Bordeaux et de Champagne. J'ai donc le grand honneur de faire connaître au monde entier les produits de la vigne française. J'ai par ailleurs un talent de dégustateur qui a fait ma réputation...

— Ceci est fort intéressant, répondis-je. Moi-même, j'adore le bon Champagne français. Mais puisque nous parlons de vins, pourriez-vous me dire ce que boit ce monsieur, là-bas au comptoir.

M. Menier me regarda d'un air étonné et son front s'assombrit l'espace d'une seconde.

— Quel monsieur ? Celui qui a un costume gris ?

— Oui.

— Je vais vous le dire tout de suite.

D'un bond, le petit homme fut à côté de l'étranger qui nous tournait le dos, et le toucha à l'épaule; l'autre se retourna, surpris... et brusquement s'échappa en jurant, par la porte ouverte du bas; dans sa fuite, il bouscula un couple qui entrait, et en moins d'un instant il eut disparu.

Mais ce qui me surprit plus encore que tout le reste, ce fut de voir M. Menier lui courir après en criant. Les passants se retournèrent, mais comme ce genre d'incidents est monnaie courante, personne n'y prêta grande attention. Je ne comprenais pas ce qui prenait à mon compagnon. L'étranger paraissait avoir peur de lui. Se connaissaient-ils? Et c'était moi qui avais attiré l'attention de M. Menier sur lui! C'était un comble!!

Je restai assis pendant quelque temps, dans l'espoir de voir revenir le petit homme, mais au bout d'une demi-heure de vaine attente, je partis à mon tour, en réfléchissant à ce que j'allais faire.

Dans [illegible] un cas, je ne voulais retourner à

l'hôtel. Le prochain train pour Marseille ne partait que dans huit heures. J'avais du temps de reste. Mais à quoi l'employer? Et huit heures, c'est bien long, surtout quand on est fatigué comme je l'étais! Car la nuit que j'avais passée sur le bat-flanc n'avait certes pas été très confortable. Je résolus de prendre une chambre dans un hôtel quelconque du quartier et d'essayer d'y dormir en attendant le départ de mon train.

J'avisai dans le voisinage un établissement portant le nom pompeux du « Chevalier d'Or » et j'y pénétrai, en dépit de son aspect extérieur qui n'avait rien de bien engageant. La patronne était une grosse femme au visage rubicond, qui me toisa d'un air méfiant quand je lui exposai ma requête. Comme j'étais seul et non pas en compagnie féminine, il lui parût sans doute que je ne devais pas avoir la conscience tranquille. Une pièce de cent sous calma ses appréhensions, et son expression de méfiance se transforma radicalement. Du coup, elle prétendit me donner sa plus belle chambre. Quand j'eus donné la lumière, je pus constater que cette belle chambre était tendue de vieux papiers verdis par l'humidité et rongés par les taches. Le tapis, déchiré par endroits, n'avait plus de couleur précise, et l'ameublement consistait en un lit, une chaise et une armoire boiteuse. Au-dessus du lit pendait, dans un cadre doré, le portrait d'un homme ayant les traits de l'ivrogne classique.

La grosse femme m'expliqua que c'était feu son mari, Emile, dont elle, Mme Paulette, était la veuve inconsolable, et elle se mit en devoir de

me raconter toute sa vie. J'étouffai mes bâillements et, poliment, je me résignai.

Enfin, Mme Paulette mit un terme à l'exubérance de ses souvenirs. Elle me demanda si je voulais louer la chambre pour quelque temps, ou simplement à la journée.

— J'ai l'intention de partir en voyage ce soir même, répondis-je, et je désire m'étendre pendant quelques heures, car je suis un peu fatigué.

Mon hôtesse se retira en tirant la porte derrière elle, et je me jetai, tout habillé, sur le lit. Quelques minutes plus tard, je m'endormais du sommeil du juste...

***

Des coups violents frappés contre la porte me tirèrent de ce sommeil bienfaisant. J'entendis Mme Paulette qui s'époumonnait :

— Monsieur! Monsieur! c'est un messager qui a une lettre pour vous!

Encore mal réveillé, j'entr'ouvris la porte et me trouvai en présence d'un jeune homme qui me tendit un pli et disparut aussitôt.

J'arrachai l'enveloppe et ne fus pas peu surpris de lire les lignes suivantes :

« Ai besoin de vous parler d'urgence. Prenez la voiture qui attend en bas et venez immédiatement à l'Hôtel Astoria. Vous attends dans le hall. — DOROTHY. »

Je regardai par la fenêtre. Effectivement, il y avait une voiture, dont le chauffeur, debout sur le trottoir, paraissait attendre.

Je pris mon chapeau et mon manteau, dis à Mme Paulette que je ne tarderais pas à revenir, et descendis l'escalier quatre à quatre. J'étais mortellement inquiet. Si Dorothy voulait me voir de façon tellement urgente, c'est qu'il venait de lui arriver quelque chose. J'allais monter dans la voiture, et le chauffeur, casquette à la main, m'ouvrait la portière, quand je m'arrêtai net, pris d'une subite méfiance. Je soupçonnai un nouveau piège. Trop tard! Le chauffeur, ayant vu mon hésitation, me poussa par derrière, de force, dans la voiture, et démarra en un clin d'œil, tandis qu'une voix railleuse, celle de Moore, me souhaitait un bonjour dont je me serais bien passé.

D'un coup d'œil, je jugeai ma situation. Elle était désespérée. Moore, assis au fond de la voiture, pointait son revolver sur ma poitrine. En face de moi, Felpham, le bras en écharpe, me regardait férocement. Je ne répondis rien, résigné que j'étais à subir un sort qui, cette fois, me semblait inévitable. Moore me subtilisa mon revolver et me tint à peu près le discours que voici :

— Monsieur Burlington, nous avons un compte à régler tous les deux. Or ce compte est, il me semble, fortement créditeur en notre faveur, n'est-ce pas?

Tout d'abord, l'attaque montée par votre amie, miss Dorothy Bosworth, et le détective Ringwood. Celui-là, Dieu soit loué! doit être arrivé en enfer! Vous devez vous souvenir encore de cette histoire, je suppose. Ensuite, il y a celle

de l'express de Dieppe, où notre ami Jack a péri tragiquement.

Enfin, les événements d'hier au soir, à la gare de Lyon, où nous avons encore perdu l'un des nôtres, et des meilleurs, notre camarade Tom. Ces deux morts sont portés au débit de votre compte, monsieur Burlington, et nous sommes résolus à ne plus tolérer que nous soyons décimés par votre faute. Il y a peu de temps, dans le hall de votre hôtel, je vous ai fait une proposition plus que raisonnable. Malheureusement, vous l'avez déclinée. C'était la dernière tentative amiable. A présent, c'est fini sans rémission.

J'avais écouté sans interrompre le bandit. Felpham lui-même avait observé le plus grand silence. Quand Moore eut terminé, il sortit de son mutisme :

— Qu'avez-vous à répondre? me demanda-t-il brusquement.

— Moi? Rien.

— En vérité, monsieur Burlington, vous avez du cran, il faut le reconnaître; mais votre sang-froid ne pourra vous sauver, car cette fois, je le crains, nous allons devoir en finir avec vous...

— Ce qui veut dire?

— Oh! vous l'apprendrez assez tôt! Voyez-vous, il faut que vous sachiez que nous ne sommes pas des bandits de profession et que nous ne répandons pas volontiers le sang. Notre activité s'étend à toute autre chose. Néanmoins, nous sommes forcés de liquider la question avec vous, car, outre que jamais nous ne permettrons que vous vous empariez tout seul du trésor, vous

devenez un danger pour nous. Avant que vous ne puissiez nous nuire, nous devons donc vous supprimer.

Je secouai la tête :

— Je ne comprends rien à vos paroles. En quoi suis-je un danger pour vous? Est-ce moi, par hasard, qui vous poursuis, ou bien vous qui me traquez? Vous voulez m'obliger à me séparer d'un bien que j'ai acquis régulièrement et légitimement. Trouvez-vous que ce soit équitable et correct?

Felpham haussa dédaigneusement les épaules, tandis que Moore riait à gorge déployée :

— Ne soyez donc pas ridicule! reprit Felpham, Vos considérations morales pourraient peut-être avoir du poids aux yeux de petits bourgeois bien pensants et respectueux des lois, mais pour nous, elles n'ont aucune valeur. James Berkeley vous a vendu le bouquin par erreur. Vous le lui avez acheté pour trois shillings. C'est parfaitement exact. Seulement, voilà, James n'avait pas le droit de le vendre, parce qu'il nous appartenait à nous tous...

— En admettant qu'il en fût ainsi, il vous aurait été facile de me poursuivre par les voies légales...

— Non, mais, vous vous f...z de nous! s'écria Moore. Les voies légales, le tribunal, n'est-ce pas? Le mot seul me remplit de fureur! Non, monsieur Burlington, nous nous plaçons au-dessus de votre tribunal! Loyalement, nous vous avons proposé une somme considérable. Mieux encore, nous vous avons offert de partager. Vous avez

toujours refusé. Eh bien, tant pis! Maintenant, vous n'avez plus qu'à en subir les conséquences!

Je ne répondis rien. Je voyais bien qu'il était inutile de chercher à négocier avec ces bandits.

L'auto filait à toute allure. Il m'était impossible de me rendre compte où l'on m'emmenait, car les stores étaient soigneusement baissés.

Le bruit des rues s'affaiblissait de plus en plus, d'où je conclus que nous gagnions un quartier excentrique. Au bout d'une demi-heure, peut-être davantage, l'auto s'arrêta.

— Descendez! ordonna Moore. Entrez dans la maison qui se trouve là, juste devant vous. Et gardez-vous bien de vous retourner. Nous vous suivons. Au moindre cri, à la moindre tentative de fuite, je vous fracasse le crâne d'une balle bien ajustée... vous pouvez y compter. Et, maintenant, en avant!...

J'obéis sans résistance. C'eût été folie que d'esquisser même une protestation. On me fit longer un corridor au bout duquel se trouvait une chambre, dont la fenêtre donnait sur un grand jardin. Elle était grillagée. On referma la porte, et je restai seul, dans une chambre perdue, dans l'attente d'une fin prochaine...

XIII

J'avais, en si peu de temps, vécu tant d'aventures, que cette fois je ne pris pas la chose au tragique. Mes nerfs cédaient peu à peu. Tout m'était indifférent. Les bandits pouvaient m'assassiner s'ils le voulaient, mais ils n'auraient jamais le testament du major. Pour cela, jamais!

Et puis je me fiais à mon étoile, qui jusqu'à présent m'avait permis de sortir sain et sauf des pires dangers. Au bout de quelque temps, la porte s'ouvrit, livrant passage à une vieille femme qui portait un plateau. Elle le déposa devant moi et me fit signe de manger. Comme je manifestais quelque hésitation, elle poussa quelques sons inarticulés et, devant moi, elle avala un morceau de chaque plat. Je compris : la pauvre vieille était sourde et muette et voulait me faire comprendre que la nourriture qu'on m'envoyait n'était pas empoisonnée!

Je lui fis un signe d'assentiment, m'installai et me restaurai d'un excellent appétit. Le repas était parfait; cependant, par précaution, je ne touchai pas à la bouteille poussiéreuse dont l'étiquette annonçait un vin fameux. Une fois rassasié, j'allumai une cigarette et me mis à me promener de long en large dans ma geôle.

J'étais évidemment prisonnier dans les environs de Paris, mais je n'avais pas la moindre idée de l'endroit. La chambre était simplement meublée, à la moderne, et le lit était large comme tous les lits français. Je l'essayai, et il me parut confortable. Les tentures étaient d'un bon goût indéniable. En somme, l'habitation eût été fort supportable en d'autres circonstances.

J'achevais ma cigarette quand la vieille reparut. Elle déposa une pile de journaux et de livres sur la table et se retira. Décidément, on prenait soin de moi. Les journaux n'étaient certes pas du jour et les livres dataient quelque peu, mais c'était mieux que rien. De plus, ils étaient tous en anglais. L'attention était délicate.

Pour tuer le temps, je me plongeai dans la lecture d'un article de politique qui me parut fort intéressant.

La porte une fois de plus s'ouvrit. Je vis Moore, plus pâle que d'habitude, s'efforçant toujours au rôle de gentleman.

— Bonsoir, monsieur Burlington!

— Bonsoir! répondis-je sèchement.

— Puis-je vous demander de vos nouvelles?

— Excellentes ; aussi bonnes que possible, dans les conditions où je me trouve.

— Ouais... je comprends. Veuillez me permettre de m'asseoir?

Je ne répondis rien.

Les yeux de Moore firent le tour de la pièce, s'arrêtèrent un instant sur le lit, puis se fixèrent sur les miens.

— C'est la dernière tentative que je fais au-

près de vous, me dit-il sur un ton solennel. J'espère que vous serez raisonnable et que vous tiendrez à sauver votre vie.

Je haussai les épaules :

— Epargnez donc vos paroles. Vous savez bien que ma décision est irrévocable!

— Excusez-moi, monsieur Burlington. Je crois bien que vous êtes un fanatique, à moins que vous ne soyez un dément.

— Admettons que je sois l'un et l'autre...

Moore se leva, le visage furibond :

— Je vous en conjure, monsieur Burlington, devenez raisonnable! Vous êtes beaucoup plus près de la fin que vous ne semblez le croire... Vraiment, je serais désolé d'en être réduit à vous supprimer, mais je ne vois pas d'autre issue. Tenez-vous donc à mourir? Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie : mourir...? Etre mort, c'est terrible!... terrible!...

Je l'interrompis :

— Dites-moi donc ce que vous avez à me dire, vous vous égarez...

— Vous le savez aussi bien que moi. Rendez-nous le testament du major contre dix mille livres et la moitié du trésor...

— Non!

— Est-ce là votre dernier mot?

— Oui, cent fois oui!

— Vous êtes un insensé! Mais qu'y puis-je? Je m'en lave les mains! Je vous ai prévenu, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Vous refusez,vous vous obstinez! Vous le paierez de votre vie!

— Bref, vous voulez me tuer!

— Oui, et par une méthode spéciale. Nous ne porterons pas la main sur vous, et cependant, demain, vous aurez cessé de vivre!

— Tiens! je serais curieux de voir cela...

— Vous le verrez.

Sur ces ultimes paroles, il quitta la pièce et je l'entendis verrouiller la porte. Je tendis l'oreille. Aucun bruit ne parvenait jusqu'à moi. Les murs étaient solides; il n'y avait pas d'évasion à espérer.

Par le diable! où me trouvais-je donc? Certainement dans une villa de la banlieue. En y réfléchissant, j'avais peu de chances de me tirer de là. La mort ne m'effrayait plus. Je l'avais tant de fois affrontée que je l'envisageais avec calme, et je me consolais en pensant que les bandits ne pourraient pas tirer profit de leur crime. Avec moi disparaîtrait le testament, qui serait à jamais perdu pour tout le monde.

Je me mis à la fenêtre. La nuit était tombée. De l'endroit où je me trouvais, j'aperçus un fragment de jardin et un arbre dont les branches arrivaient presque au rebord de la fenêtre. Damnation! Sans ce grillage, il y aurait peut-être un moyen de... Il me vint soudain une idée, qui me parut bonne et que je mis incontinent à exécution.

Je procédai à un examen détaillé de la chambre, vérifiai chaque objet, reculai chaque meuble, soulevai le tapis, ouvris l'armoire. Je n'aboutis à aucune découverte. Il n'y avait rien qui me parût suspect ou de nature à faciliter mon assas-

sinat. Alors, que signifiaient les dernières paroles de Moore? Je terminai mon inspection par le lit, qui, de prime abord, avait éveillé ma méfiance. Le bâti descendait presque jusqu'à terre et il n'était pas possible de regarder par-dessous. La literie était en bon ordre. Et cependant, c'était là qu'étant le danger, j'en avais l'intuition.

Alors me faudrait-il passer la nuit debout, ou bien coucher par terre? Et le plancher valait-il mieux? La mort ne viendrait-elle pas par les chaises? Je pensai à un dispositif infernal, à une aiguille empoisonnée; je résolus donc de ne pas me coucher, de ne pas non plus m'asseoir, mais de rester debout ou de marcher. Ma montre marquait dix heures. Le temps passait. Je pris un des journaux et reprit la lecture de mon article, mais ma pensée était ailleurs. L'incertitude me tourmentait, exaspérait mes nerfs. Puis je fus pris d'une lassitude inexplicable, que je ne surmontai qu'au prix d'efforts inouïs. J'allai jusqu'à la fenêtre, que j'ouvris à deux battants, et j'aspirai l'air froid à pleins poumons. Puis je vérifiai les barreaux de ma cage, qui avaient bien trois centimètres d'épaisseur, dans l'espoir insensé d'une fuite impossible. Je ne savais même pas à quel étage j'étais enfermé, car le maudit arbre masquait entièrement la vue. De plus en plus, la fatigue pesait sur moi; je ne pouvais plus tenir mes yeux ouverts. Et je sentais aussi l'indifférence m'envahir. A quoi bon lutter? Pourquoi me tourmenter? Il y avait un lit. Il me suffirait de m'y étendre, de m'endormir, et tout serait consommé.

Tout de même, c'était dommage de mourir ainsi! Moi qui aimais tant la vie! Je pensai à tous mes amis, à mes connaissances, à la bonne Sarah Thompson, à Dorothy. Comment accueillerait-elle la nouvelle? S'imaginerait-elle que j'avais réussi à filer? Et si l'on trouvait mon cadavre? Je m'attendrissais...

Soudain, je tressaillis. Un objet, projeté de je ne sais où, venait de me frapper au visage. L'objet tomba sur le tapis. C'était une boule de papier retenue par un fil. Je me précipitai dessus, et ce que j'y lus me remplit d'une joie folle:

« Le secours approche. Ne perdez pas courage. Dans cinq minutes, on va vous jeter une corde. Il faut à tout prix que vous l'assujettissiez à la fenêtre. Le reste se fera tout seul. Et surtout, observez le silence et l'immobilité! »

Tout tournait autour de moi. Qui pouvait être mon sauveur? Qui donc avait retrouvé ma trace? Qui me prouvait que ce n'était pas un nouveau piège?

Les cinq minutes me parurent longues comme des heures. Je gardais les yeux fixés sur le cadran de ma montre, les comptant une à une.

J'allais jouer mon va-tout. C'était ma dernière carte. Je résolus de me conformer aux instructions du message, à la condition toutefois qu'on me jetât réellement la corde en question.

A l'heure exacte, quelque chose vint claquer sur le mur et frôla la fenêtre. Pour un peu, dans mon énervement, je l'aurais manqué. J'eus la chance de l'attraper. Je la fixai sans perdre un instant, par un double nœud, à l'un des barreaux

du grillage, puis j'attendis les événements, prêt à ne m'étonner de rien. J'entendis un froissement qui devenait de plus en plus distinct. Quelqu'un grimpait le long du mur.

Il y eut encore quelques secondes d'attente, et enfin, s'encadrant dans la fenêtre, j'aperçus une forme que l'obscurité m'empêcha de reconnaître. Je reculai vers l'intérieur de la chambre. L'apparition m'appela d'un « Psst! » discret; je m'approchai et reconnus M. Menier, qui se retenait de son mieux aux barreaux de la grille. C'était bien la dernière personne que je m'attendais à retrouver.

— Attention! chuchotta-t-il. Suivez bien mes instructions et ne perdez pas de temps. Voici un revolver et une lime. Il s'agit de limer un des barreaux, mais, au nom du Ciel! dans le plus grand silence.

Je fourrai l'arme dans ma poche et me mis au travail. M. Menier, de son côté, limait, mais, bien entendu, de l'extérieur. Au bout de dix minutes, nous réussîmes à couper l'un des barreaux et à l'arracher. Un deuxième, et je pourrais m'échapper... J'accélérai, redoublai d'efforts, mais je m'arrêtai brusquement, car je venais d'entendre un bruit suspect. M. Menier disparut aussitôt. Je dissimulai prestement mon outil. Il était temps, car la porte s'ouvrait, livrant passage au sieur Felpham. Il aparaissait fort excité. Il commença par écouter à la porte, comme s'il eût redouté d'avoir été suivi, puis, sans doute rassuré, il s'avança vers moi. Je pensai qu'il voulait m'assaillir, et je serrai le doigt sur la

gâchette de mon arme, dissimulée dans ma poche, mais le bandit ne parut pas avoir d'intentions agressives, pour l'instant, du moins.

— Puis-je vous parler un instant, Burlington?

— Je vous en prie! fis-je en lui indiquant un siège.

Il s'assit, moi-même je restai debout.

— Vous désirez?

— Voilà, je suis venu vous faire une proposition. Je n'ai que peu de temps. Donc je serai très bref. Moore a l'intention de vous tuer, ou plus exactement de vous amener à vous supprimer vous-même. Mais l'assassinat me répugne. D'ailleurs, nous n'avons pas du tout la même mentalité, lui et moi, et je crois que j'aurais tout intérêt à me séparer de lui...

Je le regardai stupéfait :

— Et qu'ai-je à voir dans tout cela?

— Je vois vous le dire. Partageons, vous et moi. Partageons le trésor. Je vous aide à vous évader. Cela vous convient-il?

— Je veux réfléchir. Rien ne me prouve que vous n'êtes pas en train de combiner un piège.

— Ecoutez, Burlington, me prenez-vous pour un fou? Ne comprenez-vous pas que j'ai brûlé mes vaisseaux et que vous me tenez, car si vous parliez, je me trouverais dans de beaux draps!

— Bien, répondis-je. Je vais réfléchir et vous répondrai tout à l'heure.

— Mais le temps presse et j'ai besoin de connaître votre réponse immédiatement!

— Revenez dans cinq minutes. Je vous la donnerai. Ça va?

— Ça va...

Felpham sortit, et je respirai.

— Vous avez parfaitement manœuvré, fit Menier, qui avait tout entendu de la fenêtre. Maintenant, il faut que je puisse entrer avant son retour. Pour le reste, je m'en charge. Trois minutes plus tard, le deuxième barreau sautait, et le petit homme était dans la chambre. Il se cacha derrière l'armoire, moi-même je restai devant la fenêtre. L'instant d'après, Felpham était de retour.

— Alors?

— Fermez la porte, de façon qu'on ne nous dérange pas. Il obéit à contre-cœur et sortit un browning, qu'il pointa dans ma direction...

— Maintenant, Burlington, jouez franc jeu! Sinon, je vous abats sans remords...

— Ne craignez rien!

Felpham s'adossa contre l'armoire, ignorant du péril.

— Avez-vous réfléchi?

— Oui.

— Et vous acceptez?

Je secouai la tête :

— Non!

— Que cela signifie-t-il? Je...

Mais il n'acheva pas. Le canon d'un browning lui faisait froid à la tempe, et, prompt comme l'éclair, je lui arrachai son arme.

— Un seul mot, Felpham, dit M. Menier dans un anglais impeccable, et vous êtes mort!

Le visage du bandit blêmit. La peur le rendait muet.

« Et maintenant, poursuivit le Français, on va vous couper les ailes; comme cela, vous ne vous sauverez pas!

L'instant d'après, l'ami Felpham était ficelé et bâillonné sans avoir opposé la moindre résistance. Nous le portâmes sur le lit. A peine l'avions-nous transporté que nous vîmes ses yeux s'exorbiter de terreur, tandis qu'il s'efforçait d'émettre des sons, étouffés par le bâillon. Il semblait qu'il fût soudain pris d'une crise de prolixité. Il se tordit comme un serpent, cherchant à glisser à bas du lit. Il parvint à se débarrasser du bâillon.

— Vite! cria-t-il, enlevez-moi!

Un cri effroyable. Menier et moi restâmes comme pétrifiés, incapables du moindre geste. Le lit fit un tour complet sur lui-même, ou plus exactement la literie opéra un mouvement de rotation autour de son axe, et Felpham tomba dans une masse bouillonnante et liquide, contenue dans une baignoire placée juste sous le lit. Puis tout revint en place, et personne n'aurait pu soupçonner le terrible drame où le lit avait joué un rôle de piège mortel.

— Quoi? Qu'est-ce?... balbutiai-je, encore tout frémissant. Que s'est-il passé?

M. Menier haussa les épaules :

— Pauvre type!

Telle fut l'oraison funèbre de Felpham. Le Français examina soigneusement le lit et me montra que la literie ne formait qu'un seul bloc.

— C'est une invention diabolique, mais à présent, tout s'explique!

Pour ma part, je ne comprenais pas encore.

— Voyez-vous, poursuivit le Français, c'est très simple. Dans la pièce à côté, il y a un contact électrique. Dès que quelqu'un s'allonge sur ce lit, une lampe s'allume, ce qui, pour le meurtrier, signifie qu'il tient sa victime à sa merci. Il suffit d'appuyer sur le bouton pour faire pivoter le matelas autour de son axe, comme nous venons de le voir, et la victime tombe, avant même de savoir ce qui lui arrive, dans une baignoire placée sous le lit.

— Oui, mais qu'y a-t-il dans la baignoire?

— Je ne puis vous le dire exactement. Ce doit être un acide particulièrement violent, de l'acide sulfurique, vraisemblablement. Vous voyez la suite. Dans trois heures, il aura disparu toute trace de Felpham.

« Bien entendu, tout cela n'était pas destiné à Felpham, mais c'était préparé pour vous.

« Quand nous avons étendu Felpham sur le lit, sans nous douter de rien, la lampe s'est allumée dans la pièce où se trouve Moore. Pour le reste, vous en savez autant que moi. Mais il n'est que temps de filer, car Moore va vouloir se rendre compte si son mécanisme a bien fonctionné, et je ne tiens pas à me trouver nez à nez avec lui.

— Ne vous donnez donc pas tant de mal, messieurs! Je suis au courant de tout!

Nous nous retournâmes, comme mordus par un serpent. Devant nous, quatre hommes dirigeaient contre nous le canon de leur revolver. A droite, près de la porte, Moore nous regardait, un sourire de triomphe sur les lèvres.

— Inutile de résister, n'est-ce pas? Le mieux que vous ayez à faire, messieurs, c'est de vous rendre sans conditions, je crois!

XIV

En un clin d'œil, nous fûmes terrassés et garrottés. Nous n'aurions certainement rien gagné à vouloir résister. En grinçant des dents, je me résignai. Mais le Français semblait à peine ému. Moore nous contemplait, les bras croisés, et souriait en nous voyant réduits à l'impuissance. Quand nous fûmes attachés, il s'avança vers moi, me fixa des yeux et me frappa si violemment au visage que je vacillai. Si j'avais eu les mains libres, je l'aurais étranglé. Je dus me contenter de lui cracher mon mépris au visage, ce qui ne parut d'ailleurs pas l'émouvoir.

— Ah! ah! Monsieur Burlington, fit-il en ricanant, le sort est capricieux! Mais je me tiens toujours sur mes gardes, heureusement! J'ai contre-attaqué avant que vous soyez dangereux. et maintenant c'est fini. Vous avez définitivement perdu. En ce qui me concerne, inspecteur Bugg, je suppose que vous savez ce qu'il va vous en coûter de fourrer votre nez dans mes affaires?

M. Menier eut un large sourire :

— Vous allez bien rire, honorable chef de la bande de Limehouse, mais je vous assure que c'est vous qui allez supporter les conséquences de tout cela...

Moore fit une affreuse grimace. Il fonça sur le petit homme et le secoua par les épaules :

— Ah! oui, et comment cela?

— Dans une minute, très exactement, votre belle villa va être cernée par la police, et alors...

Le mot de police eut un effet remarquable sur le criminel. Il donna tous les signes d'une terreur intense et ses regards errèrent de l'un à l'autre :

— Ah! maudite engeance! Vous avez pris vos précautions!

— Parbleu! Pensiez-vous que j'allais entrer tête baissée dans la gueule du loup? Me prenez-vous pour un enfant?

Moore se recueillit quelques secondes, puis il dit quelques mots à l'oreille de ses complices, et il quitta la pièce. A peine était-il sorti que les quatre bandits se précipitèrent sur nous. Deux d'entre eux me maintinrent solidement, tandis que les deux autres faisaient tous leurs efforts pour entraîner M. Menier sur le lit.

Le but de la manœuvre n'était pas difficile à deviner. Nous allions subir le même sort que Felpham. Mais, avec une force dont je ne l'aurais jamais cru capable, le petit homme opposa la plus vive résistance. A coups de pied, frappant de ses deux poings ligotés, il parvint a se débarrasser de ses assaillants. Encouragé par l'exemple, je frappai comme je pus. Mais un des bandits fit feu sur moi, sans m'atteindre, heureusement, tandis qu'un autre m'assommait... Et cependant je tenais encore. Tout d'un coup, j'ignore encore aujourd'hui par quel mi-

racle le Français se trouva avoir un revolver entre les mains, et alors ce fut comme s'il eût manœuvré une mitrailleuse. Il tira coup sur coup dans le tas. Je me demande comment je ne fus pas atteint. Trois hommes tués, un autre grièvement blessé, tel fut le bilan de cette fusillade. Le blessé mourut d'ailleurs quelques minutes plus tard. M. Menier s'épongea le front qui ruisselait :

— Alors je les ai soignés, les gars! me dit-il avec une satisfaction non dissimulée, et je vous jure que je ne regrette rien! Plutôt que de me laisser, tuer, je tue le premier!...

Je regardai le petit homme avec ahurissement :

— Vous êtes un véritable démon, mais, je vous prie, dites-moi qui vous êtes et ce qui vous a poussé à me venir en aide cette fois encore. Je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. J'ai entendu Moore vous donner le nom de Bugg! Seriez-vous l'inspecteur Bugg qui était venu me trouver à Londres?

Mon sauveur fit signe que c'était exact :

— Oui, c'est moi-même. Voilà déjà longtemps que je suis sur les traces de la bande. Il n'y avait que deux alternatives : ou c'était la bande qui devait aller en enfer, ou c'était moi. Alors j'ai choisi, comme vous pouvez le penser...

— Mais expliquez-moi, je vous en prie!...

Mais Bugg m'interrompit :

— Non, pas maintenant! Nous n'avons pas le temps. Tant que nous n'aurons pas quitté cette maison, nous serons encore en danger. Vous avez l'air d'oublier, mon cher ami, que nous

sommes toujours ligotés, tandis que le chef de bande, le sire Moore, jouit de son entière liberté. Dans la poche gauche de mon veston se trouve un canif. Voyez si vous pouvez l'attraper.

J'essayai, mais je n'y parvins pas immédiatement. Pendant que je persévérais dans mes tentatives, Bugg tenait son revolver braqué dans la direction de la porte. Finalement, après m'être abîmé les doigts et avoir presque déchiré la poche de Bugg, je pus saisir le canif. Le reste alla tout seul. Je coupai la corde qui retenait Bugg. Il me rendit le même service. Nous dûmes attendre quelques minutes avant de retrouver l'usage de nos membres engourdis. Bien entendu, nous nous appropriâmes les armes des bandits morts, qui pouvaient nous être utiles.

La porte était fermée. Bugg en fit sauter la serrure à coups de revolver.

— Attention! murmura-t-il. Tenez-vous sur vos gardes! Je pense que l'oiseau s'est envolé, mais on ne sait jamais. Dans tous les cas, je vais fouiller la baraque...

Le corridor était plongé dans l'obscurité. L'inspecteur fit marcher sa lampe de poche, et nous pûmes ainsi trouver les commutateurs et éclairer la maison.

A deux pas, sur la gauche, nous vîmes une porte. Bugg l'ouvrit prudemment. La pièce était obscure et nous pûmes nous rendre compte qu'elle était vide. Une fois la lumière allumée, nous pûmes admirer avec quel luxe elle était meublée. C'était évidemment la chambre où logeait Moore.

Nous parcourûmes la villa et la fouillâmes dans les moindres recoins. En bas, au rez-de-chaussée, nous découvrîmes un hall, aménagé dans le style anglais. Dans tous les cas, nous ne vîmes âme qui vive. Il était certain que Moore avait pris le large. Attenant à la villa se trouvait un garage. En y pénétrant, nous pûmes nous rendre compte que notre supposition était la bonne. Une voiture avait quitté le garage depuis peu. On voyait encore les traces des pneus. Sans doute, les coups de feu avaient-ils couvert le bruit du moteur. Toujours est-il que nous n'avions rien entendu.

— Quelle guigne! grogna Bugg. Il m'a encore une fois glissé entre les mains. Enfin, je finirai bien par le prendre...

— Mais dites-moi, inspecteur, pourquoi sa capture vous tient-elle tant à cœur?

« Je ne pense pas qu'il soit encore bien dangereux pour vous...

— Pour moi, sûrement pas, répondit-il en me regardant fixement. Mais il y a quelqu'un qui a tout à craindre de lui. Et c'est l'assassin des frères Berkeley...

L'inspecteur Bugg m'interdit alors de quitter Paris, car je devais être le principal témoin dans l'affaire de la bande de Limehouse. Par conséquent, ma présence était indispensable. Il me fallut donc rester, bon gré mal gré, dans la capitale de la France. Je repris donc mon appartement de l'hôtel Astoria et ma vie des derniers temps. Dorothy ne parut pas surprise de ma disparition. Quand elle demanda si je m'étais ab-

senté, je lui racontai je ne sais quelle histoire d'affaire à traiter. Bugg prit également une chambre dans mon hôtel, au même étage que moi, et j'eus la sensation très nette qu'il me surveillait, car il était sans cesse dans le voisinage et ne me quittait pas d'une semelle. Mais comme c'était un joyeux compagnon, je ne me plaignis pas de sa présence. La villa de Moore était à Neuilly. Elle fut naturellement l'objet d'une perquisition et mise sous scellés. La mort des bandits fut longuement commentée par les journaux qui lui consacrèrent des colonnes entières où les faits étaient d'ailleurs relatés avec la plus aimable fantaisie. J'eus le plaisir de constater que mon nom ne fut pas prononcé.

Je voyais Dorothy moins souvent qu'autrefois. Elle était très prise par ses travaux pour l'agence de presse. Son roman faisait, disait-elle, des progrès surprenants, et elle pensait le terminer sous peu. Bien que je lui eusse demandé mille fois, jamais elle ne consentit à m'en montrer le manuscrit. Chaque fois, elle trouvait un prétexte nouveau pour me refuser ce plaisir.

Bugg se révéla comme un compagnon délicieux. Il me raconta toutes sortes d'histoires, plus intéressantes les unes que les autres, et en particulier celles qui avaient trait à sa carrière d'inspecteur de police.

Il m'accompagnait partout, et si par hasard j'allais quelque part sans lui avoir donné rendez-vous, j'étais cependant certain qu'il finirait par me retrouver à l'endroit où j'avais été. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel il observait une

discrétion absolue et tous mes efforts pour l'en tirer restèrent toujours vains. C'était sur l'opinion qu'il avait de moi. Nous parlions sur les sujets les plus variés, mais, dès que je me mettais sur la sellette, il faisait immédiatement dévier la conversation. Je cherchai souvent à comprendre pourquoi, par deux fois, il m'avait sauvé la vie, et pourquoi il paraissait tellement s'intéresser à moi, mais je n'arrivai pas à trouver une explication satisfaisante.

Un matin, je trouvai mon ami Bugg, dans le hall de l'hôtel; l'air joyeux, il était installé dans le creux d'un fauteuil confortable, et tirait sur sa pipe à petites bouffées. Nous échangeâmes quelques paroles, puis, brusquement, il me demanda si je connaissais la dernière nouvelle. Sur ma réponse négative, il m'apprit que le recours en grâce de Higgs n'avait pas été pris en considération, et que la sentence serait exécutée le 20 de ce mois.

Je bondis d'indignation :

— C'est un crime légal! m'écriai-je.

— Ah! Comment l'entendez-vous? Croiriez-vous, par hasard, à l'innocence de Higgs?

— Bien sûr! J'en suis même convaincu. Comment peut-on condamner d'un cœur si léger, sans preuves absolues? C'est scandaleux!

L'inspecteur tira longuement sur sa pipe.

— Oui, dit-il, c'est scandaleux, surtout si l'on prend en considération la lettre qui fut écrite sur votre machine... Il y a évidemment tant de facteurs!... Mais nous n'allons pas, n'est-ce pas, remonter au déluge? D'autant que nous la con-

naissons bien tous les deux, cette affaire! Pour moi, il reste deux alternatives : ou bien Higgs est coupable, et je n'en doute pas un instant. Dans ce cas, il mérite sa peine; ou bien, il n'est pas coupable, mais il faudra qu'il la subisse quand même, parce que le véritable assassin est trop lâche pour avouer sa culpabilité...

Ce raisonnement fut suivi d'un long silence, pendant lequel le détective ne cessa d'avoir les yeux fixés sur moi.

— Ai-je raison ou non, monsieur Burlington? reprit-il.

— C'est simplement épouvantable! Je connais le vieux Higgs et je puis vous assurer qu'il n'existe personne au monde qui soit plus doux et plus honnête que lui. Je vous le dis une fois de plus, il est impossible que Higgs soit le...

Bugg frappa du poing sur la table, si violemment que le cendrier en trembla.

— Mais alors, qui serait l'assassin?

Un groom, à cet instant précis, s'approcha de nous et tendit un télégramme à Bugg, ce qui me dispensa de lui répondre.

Bugg l'ouvrit précipitamment, le parcourut et sourit d'un sourire féroce, puis il me le tendit :

« Quinze membres de la bande de Limehouse arrêtés ce soir à la suite d'une rafle. Aucune trace de Moore à Londres. — *Scotland Yard.* »

— Le s...! jura Bugg. D'ailleurs, j'aurais parié qu'il n'était pas à Londres, mais je voulais en avoir le cœur net.

— Quelle est donc votre opinion?

— Je suis certain qu'il est ici, à Paris. Mais

je l'aurai, soyez-en convaincu, sinon, je demande à prendre ma retraite...

— Eh bien! je ne demande qu'à apprendre sa capture, inspecteur. Comment allez-vous manœuvrer?

— Oh! le plus simplement du monde. J'ai déjà mis sur pied un plan que je ne crois pas mauvais et je parierais bien mille contre un qu'il tombera dans le piège que je lui tendrai. Laissez-moi faire. Bien entendu, tout dépend de vous!

— De moi?

— Mais, c'est évident! N'avez-vous donc pas compris que Moore vous en veut à mort? Pourquoi? C'est ce que j'ignore. Mais je suis sûr qu'il mettra tout en œuvre pour avoir votre peau.

— Oui, mais...

— Laissez-moi m'expliquer. La bande est maintenant disloquée. Il ne reste plus que le chef, que Moore. C'est, je vous l'accorde, le plus dangereux de tous, et tant qu'il ne sera pas lui-même à l'ombre il subsistera toujours ce danger qu'il reconstitue sa bande, auquel cas tout serait à recommencer. Et c'est ce que je désire éviter à tout prix. Il faut donc prendre Moore. Seulement, c'est un rusé renard qui sait parfaitement que je suis à ses trousses, c'est pourquoi je pense qu'il va, au moins provisoirement, se terrer.

Mais moi je lui prépare un petit piège de ma façon, où il tombera fatalement. Pour ce faire, j'ai besoin de votre concours. Il faut que vous me donniez un coup de main et je vous promets

que vous n'aurez pas affaire à un ingrat. D'ailleurs, vous devez commencer à me connaître. Et puis, vous n'avez qu'à vous informer à Scotland Yard. Quand Bugg promet, il tient...

— Cela est bel et bien, inspecteur. Vous pouvez compter sur moi. D'ailleurs, j'ai moi-même le plus grand intérêt à voir Moore mis hors d'état de nuire. Mais que dois-je faire?

Les yeux du détective brillèrent de plaisir :

— C'est gentil de votre part. Ecoutez-moi donc attentivement : vous n'aurez rien de spécial à faire. Demain matin, je vais quitter Paris, ou plutôt, je vais simuler un retour à Londres. En réalité, je ne bougerai pas de Paris et je ne vous quitterai pas un instant. Ce que je désire c'est que vous paraissiez ignorer complètement ma présence ici. Il va donc falloir que vous sortiez beaucoup et que vous soyez à l'hôtel aussi rarement que possible. Aussitôt Moore reparaîtra dans votre sillage, et moi, à mon tour, j'interviendrai, et le poisson sera dans la nasse.

— Bien, répondis-je. D'accord! Mais dans le cas où les choses se gâteraient?...

— Vous auriez peur, Burlington?

— Non pas, mais je dois soutenir le combat contre un ennemi invisible. Moore peut surgir, Dieu sait d'où, avant même que je sois en état de résister, tandis que si je reste à l'hôtel il ne peut pas m'arriver grand'chose...

— Ah! ah! vous vous imaginez qu'ici vous êtes plus en sûreté? Non, monsieur. Faites comme je vous le dis. Je prends tout sur moi!

Il me tendit sa main ouverte :

- Alors? C'est dit? Bon, et faites-moi confiance!

J'hésitais encore puis finis par acquiescer à son désir.

— Vous ne le regretterez pas, répéta-t-il. Il faut s'entr'aider dans la vie. Et vous savez bien que vous pouvez compter sur moi...

XV

Les jours suivants, on me trouva rarement à mon hôtel. Dès le matin, je filais me promener à travers Paris et découvrais chaque jour un charme nouveau à cette merveilleuse cité. Je fus particulièrement séduit par les petites rues moyenâgeuses avoisinant Notre-Dame. Je restais des heures entières à contempler les maisons parfois branlantes et ne me lassais pas d'admirer les vestiges artistiques d'une époque depuis longtemps passée. Il n'y a pas de curiosité que je n'aie visitée (du moins, je le pense), pas de musée où je ne sois entré. Parfois aussi je m'arrêtais plus longuement qu'il n'était nécessaire devant un tableau, devant une statue, afin de jeter des coups d'œil discrets et voir si j'étais suivi. Mais personne ne paraissait s'intéresser à mes faits et gestes.

Je finis par croire qu'en désespoir de cause Moore était parti au diable et qu'il avait enfin décidé de me laisser en paix.

Quand je dis que personne ne s'intéressait à moi, ceci n'est pas tout à fait exact, car il y avait, évidemment, quelqu'un qui s'attachait à mes pas, sans quoi je n'aurais pu m'expliquer comment Bugg, que je retrouvais secrètement

tous les soirs à l'hôtel, eût pu me faire un rapport rigoureusement détaillé de mes allées et venues. Comme je ne décelais jamais sa propre présence, je finis par conclure qu'il me faisait surveiller par des tiers. Je ne les connaissais pas, cela se conçoit, et c'était d'ailleurs ce que voulait le détective.

Un jour que je visitais le musée du Louvre, je fis la connaissance d'un Américain, nommé Kilburn, grand amateur de peinture et admirateur enthousiaste de l'Ecole française. C'était un homme dans la fleur de l'âge. Il pouvait avoir quarante ans. Ses traits étaient assez marqués et ses tempes grisonnantes. Il était grand, large, fort élégant; bref, c'était le type même du Yankee distingué. Il faisait son tour d'Europe. Il avait déjà visité l'Angleterre, puis était venu à Paris dont la beauté lui paraissait extraordinaire.

Nous bavardâmes pas mal. Et bien que de nombreux Américains donnent trop l'impression de parvenus, celui-ci échappait à la règle et me produisit une impression sympathique. M. Kilburn m'invita, à la sortie du musée, à faire un tour dans sa voiture jusqu'à Versailles, et je passai cette journée d'une façon plus qu'agréable.

Cet Américain devait être fort riche et dépensait vraiment sans compter. Il me demanda d'aller le chercher, le lendemain, à son hôtel, car il ne parlait pas un mot de français et c'était un véritable plaisir pour lui d'être tombé sur quelqu'un qui, à ce point de vue, pouvait lui rendre ses promenades plus agréables, et, bien entendu, j'acceptai sur le champ.

Bugg m'attendait dans ma chambre quand je rentrai, ce soir-là.

— Elle est ma foi fort bien, votre connaissance de cet après-midi! Il a l'air bien, cet homme, et il a l'air d'avoir une « galette » folle!

— Si vous saviez ce qu'il a dépensé aujourd'hui, répondis-je.

Le détective se prit le menton d'un air réfléchi :

— Ouais! Il y a encore quelques richards dans le monde! soupira-t-il. Est-ce que cela nous arrivera jamais, à nous?...

— Allons! Allons, inspecteur! On dirait que vous broyez du noir, aujourd'hui? Pourtant, je ne crois pas que vous avez à vous plaindre...

Bugg tira force bouffées de sa pipe et s'enveloppa d'un nuage odorant.

— Ah! ça, grogna-t-il, croyez-vous que ce soit toujours très agréable d'être obligé de suivre un criminel pas à pas! Je vous assure qu'il y a des moments où faire son devoir devient particulièrement pénible.

Je le regardai, passablement étonné :

— Ce soir, vous parlez par énigmes, inspecteur. Je ne comprends pas très bien...

— C'est possible, mais aussi j'ai eu, aujourd'hui, une mauvaise journée...

— Ah! Et comment cela?

— Mais parce que ce maudit Moore reste toujours introuvable et que j'ai cependant la conviction qu'il sait, aussi bien que moi, à quoi s'en tenir sur l'emploi de votre temps.

— Vous me permettrez d'en douter.

— Avec lui, M. Burlington, tout est possible. Faites très attention. Le gaillard n'a plus qu'une carte dans son jeu et j'ai le sentiment qu'il va l'abattre avant peu. Il sait bien qu'il risque le tout pour le tout, mais ce n'est pas cela qui peut l'arrêter...

— Que peut-il bien me faire? Si je suis sous votre protection, car vous n'allez pas nier que je suis constamment surveillé par quelqu'un à votre dévotion, n'est-ce pas?...

— Ne vous occupez donc pas de ce que je fais, grommela M. Bugg. Je sais ce que je dois faire. Et surtout, ne vous retournez donc pas continuellement, comme un niais, parce qu'ainsi vous démolissez toutes mes combinaisons.

Je ne me froissai pas de la grossièreté de Bugg, qui, au fond, était un excellent homme, et qui, par surcroît, m'avait déjà sauvé deux fois la vie, mais je gardai le silence.

Nous restâmes ainsi sans nous adresser la parole pendant un long moment.

— Burlington, franchement, quelle est votre impression sur Kilburn? me demanda-t-il brusquement.

— Comment dois-je comprendre votre question, inspecteur? Il est fort sympathique, paraît très riche et...

— Ça va, ça va, interrompit-il brutalement, tout cela, je le sais. Mais est-ce qu'il est marié?

— Comment pourrais-je vous le dire? Je ne lui ai pas demandé.

— Moi, je ne sais pas ce qu'il faut penser de ce type...

— Tout de même, Bugg, vous n'allez pas prétendre qu'il soit Moore en personne!

— Ce serait par trop idiot. Mais rien ne prouve qu'il ne soit pas un de ses complices.

— Kilburn, un complice de Moore? Excusez-moi. inspecteur, mais je finis par croire qu'il y a, aujourd'hui, quelque chose qui ne va pas... Vous allez bientôt soupçonner tout le monde!

Bugg sembla ne prêter aucune attention à mes paroles.

— Faites attention, Burlington. Nous devons travailler avec les plus grandes précautions car, si Kilburn est vraiment ce qu'il prétend être, je me trouverais en mauvaise posture. Vous connaissez la filière : plainte, ambassade, ministère des Affaires Etrangères, protestation diplomatique et, pour finir, une eng... de Scotland Yard.

« Non, je ne puis pas risquer tout cela, et cependant, il faut absolument que j'arrive à savoir qui il est et s'il n'a pas raconté de blagues.

— Rien n'est plus simple, répliquai-je. Vous n'avez qu'à vous adresser à la police américaine.

— Evidemment, mais, par cette méthode, je vais perdre un temps fou. Avant qu'ils aboutissent, là-bas, il va se passer des jours et des semaines, ensuite ce sera des questions interminables, des pourquoi, des parce que. Non, c'est un système qui ne me convient pas. J'aime mieux opérer moi-même...

— Comment allez-vous faire?

— C'est d'une simplicité enfantine. Je vais un peu sonder ce Kilburn. Ce qui, bien entendu, m'intéresse tout d'abord, ce sont ses bagages.

— Quoi! Vous prétendez?...

— Il n'y a pas de « vous prétendez ». Ecoutez-moi. Je n'ai pas de temps à perdre et j'ai l'intention d'aller faire une petite perquisition à son domicile. D'ailleurs, fiez-vous à ce vieux Bugg. Ça marchera comme sur des roulettes et j'ai l'habitude de ces choses-là. Vous verrez sans doute Kilburn demain?

— Oui.

— Eh bien! cela tombe à pic. Vous allez lui proposer une petite promenade dans les environs de Paris. Il s'agit de le retenir au dehors aussi longtemps que possible. Vous comprenez?

Je fis signe que j'avais très bien compris.

— Pendant ce temps, poursuivit Bugg, j'examinerai tout cela. Si Kilburn est bien celui qu'il prétend être, alors, all right! Mais, autrement, dès son retour à l'hôtel je le fais coffrer.

La proposition de Bugg ne m'enchantait pas positivement. Je n'aimais pas beaucoup jouer les détectives-amateurs. Mais je surmontai ma répugnance et lui promis tout ce qu'il demandait.

Nous nous quittâmes sur un cordial shake-hand.

*
**

Le lendemain, je fus debout de très bonne heure et j'eus le plaisir de rencontrer Miss Dorothy dans le hall de l'hôtel. Il y avait longtemps que nous ne nous étions pas vus. Elle eut la

gentillesse de me le faire remarquer et de me demander comment je passais mon temps.

— Je m'efforce de « découvrir Paris ».

— Oh! oh! fit-elle en riant. Vous entreprenez là une tâche immense. On peut vivre pendant des années à Paris sans jamais en connaître la véritable physionomie. Le poète avait raison qui a comparé Paris à une jolie femme et je ne crois pas qu'il y ait au monde une seconde capitale ayant un caractère féminin si typique. Paris est une femme, mais une femme qui sait cacher ses charmes...

— Vous êtes, ce matin, ma chère amie, d'humeur poétique! En ce qui me concerne, ma curiosité ne va pas jusque là. Je me contente du plaisir des yeux, vous savez!

Ma réponse parut amuser Dorothy qui partit d'un bel éclat de rire.

— Dans le fond, c'est une qualité, mon cher ami, de ne pas être trop curieux! Je dois vous avouer que, pour ma part, je le suis, au contraire, terriblement. Comme toutes les femmes, d'ailleurs. Dommage que je ne puisse pas bavarder plus longuement, mais il faut que j'aille à mon travail.

— Puis-je vous accompagner, Dorothy?

— Mais certainement. Si nous nous pressons un peu, nous pourrons y aller à pied. Ce n'est pas très loin!

— Et que dites-vous de votre travail? Etes-vous satisfaite?

— Très. Je gagne ce dont j'ai besoin. Je n'en demande pas plus.

— Vous êtes trop modeste, Dorothy. Je ne sais évidemment rien de vos prétentions, mais il me semble que vous ne devez pas être trop mal payée... A propos, et votre roman?

— Je vous remercie. Mon roman est presque terminé. Il ne manque plus que deux ou trois chapitres. Savez-vous ce qui m'embarrasse le plus? J'ignore encore comment je dois faire arrêter l'assassin? Vous comprenez... dans un roman policier à sensation, il faut que l'arrestation soit un peu tapageuse. Ne pensez-vous pas comme moi qu'il faut une surprise?

— Une surprise? Qu'entendez-vous par là?

— Oh! quelque chose de très simple. Prenons un exemple. L'assassin pénètre, sans se douter de rien, dans la chambre où se trouve le détective. Un déclic. Les menottes se referment sur ses poignets et avant qu'il ait eu le temps de réaliser quoi que ce soit le détective lui crie au visage : « C'est vous, c'est vous seul qui... »

Je me mis à rire :

— Sapristi! c'est bien usé, ce procédé-là. Vous voyez cela dans tous les romans policiers. Non, trouvez autre chose, Dorothy...

— C'est plus difficile que vous le pensez, répondit-elle gravement. Pourtant, je vais m'efforcer de trouver autre chose, comme vous dites.

— Oh! je vous en prie! Je n'ai pas la prétention d'être grand clerc en la matière. Seulement, je n'aime pas les sentiers battus.

— Oui, vous avez raison. Il faut trouver du nouveau. Avez-vous une idée à me proposer?

— Si j'étais écrivain, voici comment je composerais la scène : l'assassin pénètre, sans se douter de rien, dans la chambre où se trouve le détective. Celui-ci l'engage dans une conversation d'apparence tout à fait étrangère au crime, et puis, dès que l'occasion d'enchaîner se produit, il lui dit que c'est lui l'assassin.

— Et voilà la surprise! fit Dorothy.

— Oui, continuai-je, c'est le moment de surprise non brusquée, sans revolver, sans menottes, etc. Un moment de surprise où l'assassin joue un rôle plutôt sympathique, en admettant, bien entendu, qu'il le mérite. Car combien de crimes ont une apparence de crimes vulgaires, quand, au contraire, ils n'ont été que la conséquence d'une défense légitime. Il faut parfois savoir distinguer, ma chère Dorothy!

Ma compagne ne répondit pas et nous marchâmes côte à côte, en silence.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Burlington, me dit-elle enfin. Mais que voulez-vous, la vie est cruelle et tout crime appelle son châtiment.

Dorothy s'arrêta soudain devant un hôtel luxueux :

— Voilà, je suis arrivée!

— Quoi? m'écriai-je. Vous travaillez ici?

— Parfaitement. J'avais totalement oublié de vous dire que j'avais trouvé un autre emploi. Depuis hier, je suis promue au grade de secrétaire particulière d'un richissime Américain qui habite ici.

— Son nom?

M. Kilburn. Au revoir!

Dorothy disparut dans le vestibule et je restai, planté sur le trottoir, cloué par la stupeur. Ainsi Dorothy était devenue la secrétaire de Kilburn, de ce Kilburn dont Bugg voulait aujourd'hui même inspecter les bagages, de ce Kilburn qu'il soupçonnait être le complice de Moore.

Il y avait de quoi devenir fou! Moore, Kilburn, Dorothy! Depuis que j'avais eu le malheur d'être mêlé à cette histoire chaque jour plus compliquée, mon cerveau avait certainement dû se déranger. Que signifiait cette nouvelle aventure? Dorothy avait un emploi dont elle était fort satisfaite. Et voilà qu'elle le quittait tout d'un coup pour entrer au service de l'homme dont j'avais fait, hier seulement, la connaissance!

Et alors, si Kilburn était réellement un bandit et le complice de Moore, ne risquait-elle pas, ma chère Dorothy, d'être arrêtée avec lui?

A cette idée mon sang ne fit qu'un tour et je résolus d'éviter le désastre à tout prix. Je me précipitai jusqu'à la pension où Bugg s'était réfugié. J'eus la chance de l'y trouver encore et je lui dis que j'avais une communication urgente à lui faire.

Son visage garda son impassibilité, ce qui ne laissa pas de m'irriter un peu.

— Inspecteur, commençai-je, je connais une jeune dame, une jeune fille de la meilleure société... c'est une compatriote...

L'inspecteur bourrait flegmatiquement sa pipe.

— Epargnez vos paroles. Je connais aussi cette jeune personne et je sais parfaitement ce que vous avez l'intention de me dire...

— Vous... vous la connaissez... et vous savez aussi que... qu'elle?...

— Qu'elle travaille chez Kilburn. Naturellement, je sais tout cela!

— Alors, si Kilburn est un criminel...

— Elle est vraisemblablement du même acabit que son patron...

Je protestai, comme on peut le penser, avec la dernière énergie. La fougue que je mis à la défendre finit par amener un sourire sur les lèvres de Bugg :

— Dites-moi, Burlington. Vous semblez vous intéresser bien vivement à cette jeune personne. Franchement, est-ce que vous n'en n'êtes pas un peu amoureux?

Cette question me froissa et je ne répondis rien.

— Oh! pardon, ceci, évidemment, ne me regarde pas, mais je vous en prie, pour le moment, occupez-vous exclusivement de la mission que je vous ai confiée! Quand voyez-vous Kilburn?

— Tout de suite après le déjeuner.

— Bien. Il ne faut pas qu'il rentre avant cinq heures à l'hôtel. Et vous, revenez me trouver ici à six heures.

M. Kilburn m'attendait. Il vint à moi, la main cordialement tendue, et me remercia de ma ponctualité.

— Quelle belle journée, fit-il. Ce serait un

péché de rester en ville par un soleil si radieux. Que diriez-vous d'une promenade à Chantilly? Il y a courses, aujourd'hui, et je voudrais bien voir courir un cheval sur lequel j'ai misé assez gros et qui doit gagner.

Un peu gêné par son amabilité, j'acceptai cependant son invitation. Son auto l'attendait devant la porte du palace. Au volant, un chauffeur nègre. Il m'expliqua que son chauffeur était rétabli et qu'il pouvait enfin utiliser sa propre voiture. Je dois dire que je n'avais vu plus magnifique voiture. Malgré la très grande vitesse à laquelle nous roulions, elle était si merveilleusement suspendue que j'avais l'impression de planer dans une atmosphère immobile.

Kilburn lut, dans mes yeux, mon admiration qui lui fit plaisir. En vingt minutes à peine nous fûmes rendus et nous nous installâmes dans une tribune, au pesage, cela va sans dire.

Les courses ne m'ont jamais intéressé. Kilburn, par contre, semblait se passionner. Le cheval sur lequel il avait misé gagna effectivement et l'Américain empocha un nombre respectable de banknotes avec une évidente satisfaction.

A l'issue de la réunion, je lui proposai de faire encore un tour en forêt, ce qu'il accepta sans difficulté.

A six heures, je le quittai, et quelques instants plus tard je retrouvais mon ami Buggs à sa pension. Il était plus impassible et plus impénétrable que jamais.

— Alors! fis-je avec impatience. Avez-vous découvert quelque chose?

— Non, rien! répondit-il à travers un nuage de fumée. Tout est régulier. Il est bien ce qu'il prétend être.

Je poussai un soupir de soulagement :

— Vous voyez bien, inspecteur, j'avais raison quand je vous disais que vous vous trompiez!

Bugg haussa les épaules et répondit avec calme :

— Vous aviez raison, mais...

— Mais quoi encore?

— Soyez prudent, Burlington, me dit-il d'une voix sourde qui me parut légèrement trembler. Avez-vous un bon revolver?

— Oui, mais pourquoi? Suis-je en danger?

— Oui... et même en grand danger. Il faut, dès à présent, vous préparer à regarder la mort, les yeux dans les yeux!

— Encore des énigmes, inspecteur. Expliquez-vous, au moins!

— Hélas! je ne puis rien vous dire de plus, car je ne sais rien de précis. Mais nous autres, criminalistes, nous avons un sens intuitif développé. Et je sens qu'il y a du danger dans l'air. La mort rôde autour de l'un de nous. Que je perde mon nom de Warwick Bugg si je me trompe.

XVI

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Contrairement aux pressentiments de Bugg, il ne se produisit aucun événement. Je rencontrais Kilburn presque tous les jours, je l'accompagnais dans ses randonnées et chaque jour resserrait notre amitié. L'Américain était toujours aussi aimable avec moi et, depuis que Bugg avait dû reconnaître qu'il n'y avait rien contre lui, je ne doutais plus d'avoir affaire à un véritable gentleman.

L'inspecteur était, dans les derniers temps surtout, extrêmement taciturne. Il me parlait à peine. D'ailleurs, je le voyais de moins en moins. Quand par hasard je l'attrapais au passage et que je cherchais à bavarder avec lui, il trouvait toujours un prétexte pour m'échapper. Son visage de bouledogue devenait morose. Il semblait qu'il eût un chagrin caché. Un soir, pourtant, je réussis à le dénicher dans un bar. Il était seul à méditer devant son verre.

— Hulloh! inspecteur. Enfin, j'ai l'occasion — fort rare — de mettre la main sur vous! On ne vous voit plus. Que se passe-t-il? Vous faites une figure!...

Bugg se força pour esquisser un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace.

— Je suis heureux de vous voir, Burlington. J'avais justement à vous parler.

— Quoi de plus facile? répondis-je gaiement. Venez dans ce coin, nous y serons tranquilles et à l'abri de toute indiscrétion.

Quand nous fûmes installés, le détective alluma sa pipe et, sans mot dire, tira furieusement dessus. Puis il rompit le silence :

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire! Connaissez-vous la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Higgs ne sera pas pendu le 20!

Je reposai si brusquement mon verre sur la table qu'il se brisa.

— Ah! cela... Et comment cela se fait-il?

— Parce que le véritable meurtrier vient d'écrire à la justice une lettre dans laquelle il revendique sa culpabilité. Au surplus, il promet de se présenter le 20 de ce mois devant le tribunal. Que dites-vous de cela?

J'étais absolument stupéfait.

— Sapristi!

C'est tout ce que je sus répondre.

Bugg continua :

— Nous sommes le 5 aujourd'hui. C'est donc dans quinze jours. En tant que fonctionnaire, je ne devrais pas vous raconter tout cela, mais c'est plus fort que moi... Il a du cran, ce type, de se constituer prisonnier pour empêcher un innocent de payer pour lui! Il faut lui tirer un coup de chapeau! Seulement, pourra-t-il mettre son projet à exécution?

— Que voulez-vous dire, inspecteur?

— Tout bonnement ceci : c'est que nous sommes tous des hommes. Peut-être celui-là a-t-il des ennemis qui lui en veulent! Il peut avoir un accident, tomber malade, que sais-je. Bref, il peut être empêché de se livrer. Alors, qu'adviendra-t-il de Higgs? Il sera perdu sans rémission.

— Vous me troublez beaucoup, répondis-je. Tout d'abord, vous étiez convaincu de la culpabilité de Higgs, et, d'un seul coup, vous changez d'opinion...

— Je suis simplement un détective et j'ai des devoirs... tout le reste regarde la justice...

— Je comprends. Et c'est pour cela que vous vous tourmentez?

— Non, ce n'est pas pour cela. C'est parce qu'il y a quelque chose dans l'air qui me fait peur!

— Mon cher inspecteur, je n'insisterai pas davantage; les affaires des autres ne me regardent pas. Et puis, je ne suis pas curieux de nature. Mais votre attitude des derniers jours me remplit d'étonnement. Et maintenant vous dites que vous avez peur... vous, le détective fameux qui avez réussi à anéantir presque entièrement la bande de Limehouse! Comme tout cela va mal ensemble!

— Vous venez de dire « presque entièrement », mon cher Burlington; il reste encore un ou même deux membres de la bande qui sont encore en liberté. L'un est Moore en personne et l'autre est son meilleur ami, Milton Powell, un gangster fameux. Tant que ces deux-là ne

seront pas coffrés, je ne connaîtrai pas de tranquillité.

— Mais vous n'entendez plus parler de Moore!

Bagg frappa du poing sur la table :

— Eh! c'est bien justement ce qui me rend fou! Ce chien est invisible et je ne puis mettre la main dessus. Et pourtant il est près de nous...

— Vous devenez de plus en plus énigmatique, inspecteur! Moore est invisible et pourtant il n'est pas loin... du diable! si je m'y retrouve!

Le petit homme me foudroya du regard :

— Vous êtes un sot, monsieur Burlington. Si j'ai peur, ce n'est pas certes pour ma propre peau. Tout le monde sait très bien que je n'ai pas froid aux yeux. Mais il y en a d'autres... vous par exemple... Que le ciel vous épargne de retomber entre les mains de Moore!

***

Jusqu'alors Kilburn n'avait jamais prononcé devant moi le nom de Dorothy et moi-même j'avais mes raisons pour ne pas lui en parler non plus. Je ne comprenais pas pourquoi il avait besoin d'une secrétaire. Ne m'avait-il pas raconté qu'il était venu en Europe pour se délasser et oublier tout le tracas des affaires? J'ai déjà dit que je ne suis pas d'une nature curieuse. C'est pourquoi je n'avais pas cherché à approfondir la question. Dorothy paraissait très occupée par ses nouvelles fonctions. Je la voyais de moins en moins et nos entrevues étaient courtes.

Petit à petit, Paris commençait à me lasser et je songeai à partir. En réalité, cette vie oisive me pesait, car j'aime à travailler. J'en parlai à Bugg, qui ne voulut absolument rien entendre.

— Si vous quittez Paris maintenant, tout est raté et nos efforts auront été faits en pure perte, s'écria-t-il avec fureur. Restez ici et nous finirons par obtenir un résultat.

Là-dessus, il me congédia. Je le quittai furieux, mais je n'osai cependant pas lui désobéir.

Certain jour, Kilburn m'annonça qu'il attendait la visite d'un de ses amis de New-York et qu'il avait l'intention de partir avec lui, dans une huitaine de jours, pour l'Italie. En fait, M. Swanage arriva dès le lendemain et je fis sa connaissance le jour même. Autant Kilburn m'était sympathique, autant ce Swanage me produisit une mauvaise impression. Il n'avait pas du tout le type américain, autant qu'on en pouvait juger par ce qu'il laissait voir de son visage. Car M. Swanage avait eu récemment un accident d'automobile où il avait failli perdre la vie, et de volumineux pansements lui recouvraient toute la tête. Il se traînait sur des béquilles ; il était d'humeur morose et taciturne et quand il ouvrait la bouche, c'était pour dire quelque chose de désagréable.

J'évitai donc le plus possible son contact, mais il me fallut bien échanger parfois quelques paroles avec lui. Il avait une voix sèche et désagréable, qui me rappelait le cri d'un corbeau. Comme Kilburn, il paraissait fort riche; il était arrivé avec son automobile et son domestique.

Il occupait à l'hôtel un appartement fort cher et ne manquait pas une occasion de jeter l'argent par les fenêtres. M. Swanage était, paraît-il, un personnage important dans l'industrie, et sa signature valait un million.

Il ne quittait guère sa chambre où, toute la journée, il préparait avec Kilburn d'importantes transactions. Comme je me sentais de trop, je vis moins souvent Kilburn depuis l'arrivée de son ami, ce qui, d'ailleurs, déplut à Kilburn. Quelques jours se passèrent ainsi. L'ennui me gagnait de plus en plus. Quant à Bugg, il avait complètement disparu de la circulation. J'allai le relancer un jour dans sa pension. Il était, par extraordinaire, d'humeur charmante. Son visage de bouledogue rayonnait. Je lui fis mon compliment de cet heureux changement. Avait-il reçu de bonnes nouvelles ? ou gagné le gros lot ? Le petit homme rit de bon cœur, me remercia de l'intérêt que je lui témoignai et me répondit que tout allait selon ses désirs. Il pensait être bientôt promu au grade supérieur.

— Permettez-moi de vous féliciter, lui dis-je.

— Oh ! protesta-t-il, je ne suis pas encore inspecteur en chef. Encore un peu de patience...

— Est-ce que votre avancement provient du fait que vous avez peut-être retrouvé Moore.

— Non. D'ailleurs, Moore n'existe plus pour moi. Parlons d'autre chose.

— Comment ! vous ne voulez plus rien savoir de lui. Il n'y a pas encore très longtemps que vous étiez plein d'ardeur à le poursuivre, et voilà que vous renoncez... Il y a encore là un

nouveau mystère... Que se passe-t-il, Inspecteur ?

— Je vous en prie, Burlington... ne voyez donc pas toujours et exclusivement l'inspecteur en moi... Je suis un homme, tout comme les autres.

« Aujourd'hui, je suis dans un de mes bons jours et je veux bavarder. Tenez, Burlington, il y a longtemps que cela ne nous est pas arrivé. Sortons ensemble ! Que préférez-vous ? Cinéma ou théâtre ?...

— Ce que vous voudrez ! Je suis votre homme, seulement à trois heures je dois retrouver Kilburn...

— Et Swanage, qu'est-ce qu'il fait de toute la journée ?

— Il reste couché. Mais d'où savez-vous ?...

— Pas de questions ! Donc il reste couché. Hum... hum !... Il ne sort donc jamais ?

— Autant que je sache, non, mais pourquoi ?

— Pour rien, parce que tout m'intéresse et voilà tout. Maintenant, écoutez-moi bien, Burlington. Si vous voulez me rendre un grand service, n'allez pas aujourd'hui à votre rendez-vous. Excusez-vous auprès de Kilburn... le mieux serait que vous lui téléphoniez maintenant... Dites-lui que vous vous sentez légèrement indisposé...

— Mais, pourquoi ? Voyons, je me sens, au contraire, mieux que jamais.

— Faites ce que je vous dis, répondit Bugg d'une voix grave. J'ai de bonnes raisons, croyez-moi...

— Soit ; puisque vous y tenez, je ferai ce

que vous désirez, quoique le but de ce mensonge ne m'apparaisse pas clairement.

— Peut-être comprendrez-vous mieux plus tard... Vous direz donc à Kilburn que vous ne vous sentez pas très bien et que, d'autre part, demain, vous êtes obligé de partir pour Marseille...

— Hein ! Mais je vous en prie...

Le visage de bouledogue devint féroce :

— Tonnerre ! Allez-vous me laisser parler ! Vous lui direz donc que vous êtes obligé de partir, pour affaires naturellement... Là-dessus, il vous proposera de vous y conduire dans sa voiture...

— Mon cher Inspecteur, ne vous fâchez pas, mais... je crois qu'il y a quelque chose de dérangé en vous, aujourd'hui. Comment voulez-vous que pareille proposition vienne à l'idée de Kilburn? Et puis, c'est ridicule de...

— Ridicule ou non. Faites comme je vous dis. Sinon, je serais obligé d'employer d'autres moyens que vous voudrez bien m'épargner, j'aime à croire. Donc, c'est convenu. Appelez tout de suite au téléphone ; d'ailleurs, je vous accompagne pour plus de sûreté.

J'essayai, mais en vain, de discuter encore. Il fallut en passer par la volonté de Bugg ! J'appelai donc Kilburn et lui récitai ma leçon; aussi bizarre que cela put paraître, Kilburn me proposa de m'emmener le lendemain. Je n'en revenais pas !

— Cela tombe très bien, monsieur Burlington, me dit-il. Mon ami Swanage vient justement de

recevoir un télégramme l'appelant à Alger. J'en profiterai pour l'accompagner et pour visiter Marseille que je ne connais pas. A quelle heure dois-je vous prendre ?

Bugg, qui avait le deuxième écouteur à l'oreille, griffonna prestement le chiffre huit. Kilburn accepta mon heure et raccrocha.

Bugg triomphait. J'étais écrasé par la stupéfaction. Je demandai même à Bugg s'il ne s'était pas concerté avec Kilburn.

— ...Me prenez-vous pour un fou, répliqua Bugg avec aigreur. Je me garderai bien d'échanger un mot avec lui. Non, tout cela est dans l'ordre des choses et puis n'oubliez pas que pour être un bon détective, il faut avoir une certaine dose de perspicacité et de logique et, Dieu merci... je ne suis pas trop mal partagé sous ce rapport-là.

Kilburn fut exact au rendez-vous. A l'heure dite, son auto stoppa devant mon hôtel et le chauffeur nègre se mit à ma disposition.

— Ces messieurs vous attendent à leur hôtel, me dit-il.

Je pris une petite valise contenant les objets de toilette indispensables, car je ne voulais pas m'encombrer de bagages. A vrai dire, j'ignorais totalement ce que j'allais faire à Marseille. En toutes autres circonstances, j'en aurais profité pour m'embarquer et aller chercher mon trésor. J'y songeai même un instant, mais il me fut impossible de mettre la main sur mon passeport. L'avais-je égaré ? Me l'avait-on volé ? Dans tous les cas, plus j'y réfléchissais, plus je trou-

vais ridicule cette nouvelle fantaisie de Bugg. Malheureusement, il me fallait aller jusqu'au bout... Les deux Yankees m'attendaient. On chargea les innombrables bagages de M. Swanage et la voiture démarra.

L'Américain malade prit place à côté de moi. Kilburn nous faisait vis-à-vis, tandis que le domestique s'asseyait à côté du chauffeur. Dès que nous eûmes dépassé la banlieue, nous roulâmes rapidement sur la route nationale. Nous ne parlions qu'à peine, car Swanage était toujours aussi taciturne et Kilburn paraissait anormalement nerveux.

J'en profitai pour admirer le paysage qui resplendissait sous le soleil d'été.

Le nègre était un chauffeur remarquable, qui prenait les virages à une allure folle en véritable virtuose du volant.

Swanage s'enfonça dans son coin et ferma les yeux. Kilburn, lui, regardait sans arrêt par la lucarne arrière : on eut dit qu'il craignait d'être suivi. Malgré la grosse chaleur, je trouvai le voyage fort agréable. Après deux heures de trajet, nous nous arrêtâmes dans un petit village et nous prîmes une collation. Nous, c'est-à-dire tout le monde sauf Swanage, qui ne voulut point descendre. Il semblait d'humeur plus massacrante encore que de coutume. Il grommelait sans cesse et je finis par ne plus m'occuper de lui; sa présence m'agaçait et j'aurais donné n'importe quoi pour ne plus être en sa compagnie.

Une fois restaurés, nous reprîmes notre randonnée. Tout allait à souhait, cependant Kilburn

semblait devenir de plus en plus nerveux et il n'arrivait plus à le dissimuler. Ceci me remplit d'étonnement et je lui demandai s'il ne se sentait pas à son aise. Mais il ne me répondit pas ; cet homme si courtois, si aimable, était soudain transformé. Après une demi-heure, nous parvînmes à l'entrée d'une forêt assez solitaire. A ce moment, Swanage se dressa et me demanda une cigarette à voix haute, en criant presque. Presqu'aussitôt les freins crièrent, la voiture s'arrêta et le nègre descendit de son siège.

Il lui semblait qu'il se passait quelque chose d'anormal dans le moteur. Il souleva le capot, se glissa sous la voiture et déclara que l'alimentation d'huile était obstruée. Il fallait réparer et il allait falloir attendre un peu... Ceci eut le don de mettre Swanage dans une colère folle. Il se mit à injurier le chauffeur, descendit de la voiture avec une agilité dont je ne l'aurais jamais cru capable et se mit à inspecter le moteur. Puis il pria Kilburn de venir lui donner un coup de main. Ils tournèrent autour de la voiture si bien qu'ils finirent par se trouver derrière moi. J'entendis immédiatement comme un déclic, je me sentis serré au cou et au corps par une sorte de carcan métallique ; avant même d'avoir compris ce qui m'arrivait, j'étais littéralement rivé à l'arrière de la voiture et dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Un éclat de rire puissant retentit à mes oreilles. Je vis Swanage arracher son pansement et ses bandes et... je reconnus Moore !

— Je vous souhaite un bon voyage jusqu'en

enfer ! railla-t-il. Sous votre siège, il y a une bonne petite charge de dynamite qui va sauter dans cinq minutes très exactement. Adieu, monsieur Burlington, nous nous retrouverons là-bas. Saluez donc Satan de ma part !

Sur ces paroles consolantes, les bandits s'enfoncèrent dans la forêt et je me trouvai seul... seul avec la mort !

Ainsi j'étais tombé dans le piège. Il était bien temps de m'en apercevoir. Combien Bugg avait-il eu raison quand il me prodiguait ses avertissements. A présent, je payais cher mon insouciance. Cinq minutes, c'est bien court; mais quand il s'agit d'attendre la mort, comme cela peut paraître long !

Il m'était impossible de faire un mouvement. L'étau d'acier m'étranglait presque et les efforts désespérés que je faisais pour me dégager n'avaient d'autre résultat que d'aggraver ma situation en me meurtrissant et en s'enfonçant dans ma chair. Je n'arrivais même pas à crier. Je comptais mentalement les minutes. Plus que quatre... plus que trois... La voiture allait sauter dans trois minutes, et moi avec elle ! Les bandits avaient bien combiné leur affaire pour me supprimer et disparaître sans laisser de traces. Quand on me découvrirait, ou plutôt ce qui resterait de moi, de mes débris, ils auraient pris le large depuis longtemps.

La mort s'approchait, plus qu'une minute à peine... Et pourtant, elle ne venait pas. J'attendis, attendis encore. Rien ne se produisit.

Soudain j'entendis des coups de feu qui me

parurent éclater à proximité. Il m'était impossible de voir quoi que ce fût, étant donné ma position. Je supposai que les bandits se disputaient entre eux, que Kilburn... Ce Kilburn ! comme cela m'était pénible de m'être ainsi trompé sur cet individu. Comment aurais-je pu le prendre pour un complice de Moore ?

J'entendis encore un bruit de voix qui se rapprochait. Il y avait certainement plusieurs personnes qui venaient dans ma direction. Tout d'un coup, je me trouvai face à face avec Dorothy. Derrière elle, apparut une cohorte de policiers.

Dorothy s'empressa de me rassurer et surtout de me libérer de ma prison d'acier. Deux policiers m'aidèrent à sortir de la voiture, et sitôt sur pied, tout en frottant les membres engourdis, je leur criai de s'éloigner à cause de la dynamite... On me rit au nez...

— Hulloh ! Burlington !

Je reconnus la voix du petit détective qui surgit devant moi comme si la terre l'eût soudain vomi.

— J'espère que vous n'avez pas trop pâti, à part « la frousse » et celle-là vous l'avez bien méritée. Vous serez un peu moins confiant une autre fois et vous écouterez les conseils de l'ami Bugg !

Bugg, Dorothy, la troupe de policiers ; je n'y comprenais rien. Je comptai près de cinquante hommes armés jusqu'aux dents. Puis j'en vis sortir encore d'autres du bois, traînant avec eux quatre hommes solidement ligotés...

— Cette fois, la comédie est finie, n'est-ce pas,

Moore? ricana Bugg. Le bourreau vous attend à Londres. Vous permettez, Burlington, que je vous présente ces messieurs. M. Moore, que vous connaissez, je crois, déjà. Ce gentleman américain s'appelle Milton Powell. Scotland Yard le recherche pour deux meurtres et pour de nombreuses tentatives de meurtre. Notre ami noir, c'est John, qui a été, pendant dix ans, pensionnaire à Sing-Sing, à la suite d'un rapt d'enfant. Mais ceci ne représente que la moitié de sa peine, et je pense que la police new-yorkaise lui réserve un cordial accueil. Quant à ce jeune homme qui sert de domestique à Monsieur Swanage, alias Moore, il répond au nom de Stone et, malgré son jeune âge, il a déjà fait un séjour de cinq ans à Dartmoor. Il a encore de l'avenir devant lui.

Puis Bugg, s'adressant au commissaire français, le pria de bien vouloir faire mener les quatre prisonniers à Paris, sous bonne garde.

— Ecoutez-moi, Bugg, s'écria Moore. Je voudrais vous dire deux mots. Vous êtes convaincu, n'est-ce pas, que j'ai perdu la partie et que vous allez m'envoyer à la potence comme un vulgaire malfaiteur? Détrompez-vous. J'ai toujours détesté la médiocrité. Ne pouvant accéder à ce qu'on appelle la bonne société, je me suis fait bandit, et je crois que j'ai assez bien réussi...

Bugg le regarda éberlué, avec un peu de pitié.

— A quoi riment ces paroles ?

— Je vais vous le dire, hurla Moore. Durant toute ma vie, j'ai vécu en dehors des lois humaines, et à présent plus que jamais...

— Ne faites donc pas l'imbécile, Moore ! Vous

êtes au pouvoir de la loi qui vous demandera compte de vos crimes.

— Je me f...s de vos lois, à vous chien! Mouchard !... Sa voix s'étranglait de fureur. Je crus qu'il allait étouffer. Sa bouche écumait. D'un bond il fut sur l'inspecteur. De ses deux poings attachés, il le frappa au visage. Bugg vacilla légèrement et l'autre, bousculant ses gardiens, s'enfuit vers le bois...

Une sommation reçut un ricanement pour toute réponse, et dix revolvers partirent...

Nous nous découvrîmes devant la mort. Moore avait expié ses crimes.

Dorothy, Bugg et moi-même, nous reprîmes le chemin de Paris, dans la voiture de Moore, tandis que les trois bandits survivants s'en allaient sous escorte.

C'est Bugg qui conduisait...

Pendant tout le trajet, il n'ouvrit pas la bouche. J'ignore si c'était la mort de Moore qui l'avait affecté, mais malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à lui arracher la moindre explication sur les événements qui venaient de se dérouler.

Pourtant, ma curiosité avait certains droits à être satisfaite.

Dorothy, de son côté, paraissait frappée de mutisme.

Je renonçai donc à les faire parler et résolus de prendre patience jusqu'à notre retour à Paris où, finalement, quand on jugerait le moment plus propice, on finirait bien par me mettre au courant.

Je ne me trompais pas. Dès que nous fûmes arrivés à la pension de Bugg, celui-ci nous pria, Dorothy et moi, de monter dans sa chambre.

— Il faut que je vous parle, Burlington ! C'est urgent, me dit-il sur un ton solennel. Je vis, à son expression, qu'il y avait quelque nouvelle désagréable dans l'air.

Nous entrâmes dans la pièce, dont il ferma soigneusement la porte à double tour.

— Précaution inutile, mon cher Burlington, je le sais parfaitement. Ne vous froissez pas. Mais j'ai mon devoir à accomplir.

— Que signifie tout cela ?

— Vous allez le savoir dans quelques instants. Asseyez-vous. Mettez-vous à votre aise. Un cigare ?

— Merci.

— Je vous ai prié de venir ici, chez moi, mon cher Burlington, pour mettre certaines choses au point. Nous n'allons rien dramatiser. Mais avant de vous dire de quoi il retourne, voulez-vous me permettre de vous présenter ma fille. Dorothy fait partie de la section féminine de Scotland Yard.

Ce fut un coup de massue, mais un coup de massue qui m'ouvrit les esprits. Dorothy était une détective. Dès lors, tout s'expliquait, tout se tenait.

Je la regardai. Elle baissa les yeux comme si elle avait eu honte de m'avoir abusé de la sorte.

— Ma fille m'a dit, continua Bugg, que, dans les romans policiers, vous n'aimez pas le moment

brusque de surprise. Je le conçois parfaitement et je vais tenir compte de vos goûts !

« Malheureusement, les événements auxquels nous avons tous été mêlés sont réels et ne se sont pas déroulés dans un roman policier. Je ne puis donc supprimer complètement le moment de surprise. »

Il fit une pose, attendant sans doute une réponse de ma part. Mais je restai muet.

— Bref, mon cher Burlington, le meurtrier des frères Berkeley, c'est vous et personne d'autre !

Je bondis, terrifié, mais aucun mot ne sortit de mes lèvres.

— Restez donc assis, bien tranquillement, et conservez votre calme. Nous allons régler tout cela en douceur, comme je vous l'ai promis. D'ailleurs, je n'ai pas mon revolver et je ne songe pas un seul instant à vous passer les menottes. Je ne surgis pas non plus comme un diable, et je ne vous dis pas : « Haut les mains ! » Tout cela ne se passe ainsi qu'avec les détectives des romans, tandis que moi, j'en suis un vrai. Et j'ai horreur des coups de théâtre. Donc, je viens de vous le dire : C'est vous qui avez tué les frères Berkeley et nul autre que vous. J'ai les preuves de ce que j'avance. Et, maintenant, je vais tout vous expliquer.

« Depuis longtemps, j'étais arrivé à la conclusion que vous seul pouviez avoir commis le meurtre. Higgs est innocent comme l'enfant qui vient de naître. Mais reprenons l'affaire à son début.

« James Berkeley, son frère Sam, Moore, Felpham, Powel et tutti quanti, appartenaient à la fameuse bande de Limehouse que Scotland Yard combattait sans succès depuis longtemps. Avant tout, je vais vous donner une indication qui vous intéressera. Sam Berkeley et Moore étaient deux frères jumeaux, d'où leur ressemblance frappante. Moore avait pris le nom de son beau-père, tandis que Sam avait conservé celui de sa mère.

« Un des membres de la bande, c'était Moore, je crois, avait découvert chez un brocanteur une annotation du major allemand Von Huebner (venue je ne sais par quel moyen en Angleterre) de laquelle il était facile de déduire que l'Allemand avait amassé, quelque part, en Afrique du Sud, un trésor fabuleux et qu'il avait dissimulé le plan permettant de le trouver dans un exemplaire du récit de ses voyages.

« Cette découverte affola toute la bande, qui résolut de retrouver le plan à tout prix. Ils achetèrent donc tous les exemplaires qu'ils purent trouver et, naturellement, ne trouvèrent rien. Ils ne les achetèrent évidemment pas tous ; ils en dérobèrent aussi, mais leurs recherches n'aboutissaient point.

« James, l'aîné des frères, cherchait de son côté. Il avait eu la chance inespérée d'en acheter un exemplaire à un matelot de ses amis. Il fut d'abord convaincu d'avoir mis la main sur l'exemplaire qui contenait le plan, et comme il ne tenait pas à partager, il chercha tout seul, sans rien dire aux autres. Mais il ne lui vint

pas à l'idée de fendre le dos du volume, comme vous l'avez fait.

« Furieux et redoutant, d'autre part, la colère de ses frères s'ils apprenaient l'achat secret du livre, James voulut s'en débarrasser le plus vite possible et vous le proposa. A peine l'aviez-vous acheté que le doute pénétra en lui et il se résolut à tout avouer à ses frères.

« Le reste de l'histoire vous est connu.

« Vos refus répétés de revendre le bouquin affermirent les bandits dans l'idée que vous étiez entré en possession du plan. Ils vous cambriolèrent, volèrent l'exemplaire que vous possédiez et qui, naturellement, ne contenait rien.

« Nous arrivons maintenant au meurtre.

« Répondez, je vous prie, tout d'abord, à une question : « Pourquoi, ce jour-là, êtes-vous venu de si bonne heure à votre boutique ? Car il était à peine six heures du matin, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas dormi de la nuit. L'idée qu'un trésor aussi fabuleux m'attendait là-bas, en Afrique, m'avait rendu fou. Après avoir rôdé à droite et à gauche, je finis par me rendre à ma librairie. Quelque chose m'y attirait, comme un aimant invisible...

— Veuillez donc poursuivre votre récit, monsieur Burlington.

— Je relevai le rideau de fer, ouvris la porte et entrai dans mon magasin. Tout était en ordre. Il était naturellement trop tôt pour ouvrir le magasin complètement et je me mis à parcourir un bouquin que j'avais oublié d'emporter chez moi. J'étais plongé dans ma lecture quand

j'entendis soudain qu'on frappait à la porte. J'ouvris sans me méfier et j'eus la désagréable surprise de me trouver en présence des frères Berkeley. Bien entendu, je voulus les empêcher d'entrer, mais James avait déjà passé son pied entre la porte et le mur, et je ne pus les arrêter. Inspecteur, vous ne me connaissez pas d'aujourd'hui et je suppose que vous pouvez me croire. Dieu m'est témoin que je suis incapable d'un lâche assassinat. James se précipita sur moi, le couteau levé. Sam en fit autant. Ils m'enjoignirent de leur remettre le plan sous peine de mort... Alors, pour me défendre, je tirai. Puis, je m'enfuis épouvanté... Voilà l'exacte vérité, Inspecteur, je le jure. »

Un long silence suivit ma confession. Bugg disparaissait dans un nuage de fumée.

— Et la fenêtre, dit-il, qui l'a ouverte ?

— Moi, naturellement. Quand je me rendis compte de mon acte, je compris aussitôt que les soupçons se porteraient sur moi. Afin de dérouter les recherches, je l'ouvris. Je voulais faire croire que les frères Berkeley étaient passés par là. En effet, si la fenêtre avait été fermée, on m'aurait immédiatement arrêté, car, sauf Higgs, j'étais le seul à posséder la clé. Je vous donne ma parole que je n'ai jamais eu l'idée de détourner les soupçons sur Higgs. Au contraire, son arrestation et le danger suspendu sur sa tête m'ont troublé plus d'une nuit...

— Et les lettres à la Justice anglaise ? C'était vous, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. J'étais décidé à retourner en

Angleterre la semaine prochaine et à me constituer prisonnier. Mais ce qu'avec la meilleure volonté je n'arrive pas à comprendre, ce sont tous les événements qui se sont produits. Qui avait placé dans ma chambre le mannequin qui ressemblait à Sam d'une manière si frappante ?

— Dorothy et moi. Nous voulions exercer une pression morale sur vous. Vous vous souvenez peut-être du cocktail que vous avez pris avant d'aller vous coucher ? Il contenait un narcotique. Ainsi nous pouvions placer le mannequin. Malheureusement, vous vous êtes réveillé trop tôt et vous m'avez empoigné... Grâce à Dorothy, nous avons réussi à disparaître.

— Et l'attentat de la gare de Lyon ? C'était vous qui m'aviez ordonné de ne pas me retourner ?

— C'est exact. Il faut que je vous explique tout cela en détail. Depuis l'assassinat déplorable de mon excellent collègue Ringwood et depuis que j'avais été chargé de « reprendre l'affaire », comme on dit à Scotland Yard, j'avais une quasi certitude que vous y étiez mêlé. Mais ce qui fortifia mes soupçons, c'est la découverte de la lettre qui, sans aucun doute, avait été tapée sur votre machine. L'arrestation de Higgs avait, certainement, été une maladresse de la part de Ringwood. Mais, dès l'instant où il était en prison, je voulus l'utiliser comme un moyen de pression sur vous. Je me disais — et je ne crois pas que vous me donnerez tort — que l'accusation fausse portée sur votre commis produirait sur vous plus d'effet que n'importe quel

autre argument. Enfin, après un examen logique des faits, j'en arrivai à la conclusion définitive que vous seul pouviez mettre à profit la découverte du secret caché dans le bouquin.

« Vous aviez bien remis le livre à l'inspecteur Ringwood, mais le plan n'y était plus. Vous l'aviez mis en sûreté. C'était d'ailleurs votre droit absolu, car, légalement, il vous appartenait. Donc, me disais-je, si vous étiez en possession du plan et si la bande s'acharnait contre vous avec un tel entêtement, il n'était plus difficile de supposer que vous aviez eu, avec les frères Berkeley, une explication inattendue, au cours de laquelle vous aviez été amené à vous servir de votre arme.

« Je veux bien croire que vous étiez en état de légitime défense... »

— Mais alors, Inspecteur, pourquoi ne pas m'avoir arrêté tout de suite ?

— Parce que cela aurait été à l'encontre de mon plan. Je ne tenais pas tellement à m'assurer de votre personne, Burlington, car je pouvais vous arrêter quand je le voulais. Ce que je désirais par-dessus tout, c'était mettre la bande hors d'état de nuire. En vous laissant en liberté, je faisais d'une pierre deux coups.

« Car la bande était devenue votre ennemie mortelle et je savais que ces gens n'auraient pas de repos tant qu'ils ne vous auraient pas repris le plan. Il me suffisait donc de rester dans votre sillage. Les circonstances ont fait que j'ai dû intervenir pour vous, dans votre lutte contre les bandits, mais cela vous le savez... J'ai eu affaire

à vous sous divers déguisements. M. Arnacott, l'acheteur présumé de votre librairie, c'était moi. M. Menier, c'était moi aussi. Rien ne m'aurait plus contristé que s'il vous était arrivé malheur, et puis... j'aurais dû rènoncer à tout espoir de pincer la bande! C'est ce qui vous explique mon intervention dans le train de Dieppe et dansla villa de Neuilly. Quand, certain soir, vous vouliez m'échapper, puis à Marseille, dès que j'appris que Moore et sa bande se préparaient à vous suivre, j'essayai de les capturer, mais sans succès, comme vous le savez. C'est également moi qui vous fis remettre en liberté après votre nuit passée au commissariat. »

— Effectivement, tout s'éclaire. Mais encore... l'homme qui buvait au comptoir et que vous avez poursuivi ?

— Celui-là, c'était Milton Powel lui-même, qui avait eu l'audace de rôder aux alentours. Cette fois-là encore, il réussit à m'échapper.

— Et mon revolver ? Comment se trouvait-il en votre possession ?

— Cela, c'est bien simple. Je l'ai trouvé dans le bureau de mon infortuné collègue, l'inspecteur Ringwood. En vous montrant l'arme, je voulais vous faire peur...

— Et vous y avez réussi ! Je tombais littéralement des nues en voyant mon Smith et Wesson entre vos mains... Mais expliquez-moi aussi, Inspecteur... Comment avez-vous pu me protéger contre le dernier attentat et mettre enfin la bande hors d'état de nuire ?

— Là encore, la chose était relativement sim-

ple. Je soupçonnais fort Kilburn d'être un complice de Moore et je m'étais mis immédiatement en rapport avec la police américaine. Vous-même, d'ailleurs, me l'aviez conseillé, mais j'avais fait des difficultés, parce que je préférais dissiper tout soupçon dans votre esprit. J'appris que le vrai banquier Kilburn se trouvait à Miami. Donc le vôtre devait être un imposteur. Le hasard m'aida. Il se trouva que le pseudo Kilburn cherchait une secrétaire. Avec l'aide du directeur du palace auquel j'avais décliné mes nom et qualité, je fis engager Dorothy.

« Il ne connaissait pas Dorothy, ce qui, évidemment, était un grand avantage. D'ailleurs, je dois avouer que je ne l'avais pas reconnu, tant son maquillage était parfait. Dorothy, bien entendu, ouvrit l'œil et c'est elle qui fouillait ses bagages pendant ses promenades avec vous.

« J'acquis ainsi la conviction qu'il y avait quelque chose de louche dans cet homme. Mais je jugeai bon de ne pas vous mettre en défiance et je vous dis, au contraire, qu'il me paraissait absolument irréprochable, parce que, si vous aviez su la vérité, vous n'auriez pas joué votre rôle avec le naturel nécessaire. Dorothy avait découvert, dans une de ses valises, une petite caisse contenant de la dynamite, qu'elle remplaça par une autre, identique, mais inoffensive. Mais quand Moore rentra en scène, je conseillai à ma fille de se retirer en prétextant une maladie, car si Moore avait flairé quoi que ce soit, tout mon plan était par terre.

« Tout se passa selon mes prévisions. Ces Messieurs attendirent l'occasion favorable pour vous éloigner de Paris et vous disperser aux quatre vents en pleine campagne. Votre intention de partir pour Marseille leur fournit cette occasion. De mon côté, pour vous empêcher de m'échapper, je vous avais dérobé votre passeport. Enfin, mon ami, le commissaire Tissier, de la police française, mit à ma disposition tout son personnel. Vous savez tout à présent.

« A mon tour, Burlington, je voudrais une explication. Où avez-vous caché le plan du trésor? Mais, vous n'êtes pas obligé...

— Je vais vous le dire, Inspecteur. Personne au monde ne pourra jamais trouver le trésor et je le trouverai quand... je serai remis en liberté.

— Ce qui veut dire que...

— Que j'ai détruit l'original.

Je vis sursauter le père et la fille.

— Ah ! ça ! êtes-vous fou. Savez-vous que vous vous en tirerez avec une amende légère et qu'ensuite...

Je le laissai jurer ; sa colère m'amusait.

— Tranquillisez-vous, Inspecteur. Oui, j'ai détruit l'original, mais j'ai appris son contenu par cœur et j'ai une mémoire excellente. Il me sera facile de prendre enfin possession de mon trésor... à la condition que... qu'il y soit encore. Et maintenant, Inspecteur Bugg, faites votre devoir... arrêtez-moi.

. . . . . .

Et mon aventure se termine ici. Grâce au talent de mes avocats, grâce au témoignage de l'inspec-

teur Bugg, j'eus une condamnation fort bénigne. Demain, je serai libre...

Je n'ai pas de projets bien déterminés, pour le moment du moins. Peut-être irai-je en Afrique, je n'en sais encore rien. Dorothy m'a fait de fréquentes visites. Nous sommes bons amis, très bons amis même. Je lui ai tout pardonné. Peut-être même nous marierons-nous, encore que j'en doute.

Son « roman sensationnel » était une blague. Jamais elle n'en écrivit la première ligne. C'est pour cela que, durant ma courte détention, j'ai pris la plume à sa place. De la sorte, *La mort vient à six heures* paraîtra quand même. Puisse le lecteur ne pas le trouver trop ennuyeux...

FIN

LES PUBLICATIONS
Georges VENTILLARD
ont créé pour vous

3 GRANDS HEBDOMADAIRES

MON FILM

la grande revue française
— illustrée du cinéma —

1 fr. 25 le numéro

3 contes
20 articles
50 photos

DANS CHAQUE NUMERO

JEUDI

la belle revue française
– illustrée de la famille –

0 fr. 50 le numéro

3 contes
3 pages en couleurs
20 articles

DANS CHAQUE NUMERO

MARIUS

le roi des journaux gais
QUI RIT ET FAIT RIRE
tous les samedis
0 fr. 50 le numéro

LA SEMAINE RADIOPHONIQUE

paraît toutes les semaines sur

44 PAGES

sous couverture hélio

Un Roman de

H. ARDEL

et tous les PROGRAMMES EUROPEENS

EN VENTE PARTOUT :

- 0 fr. 60 -

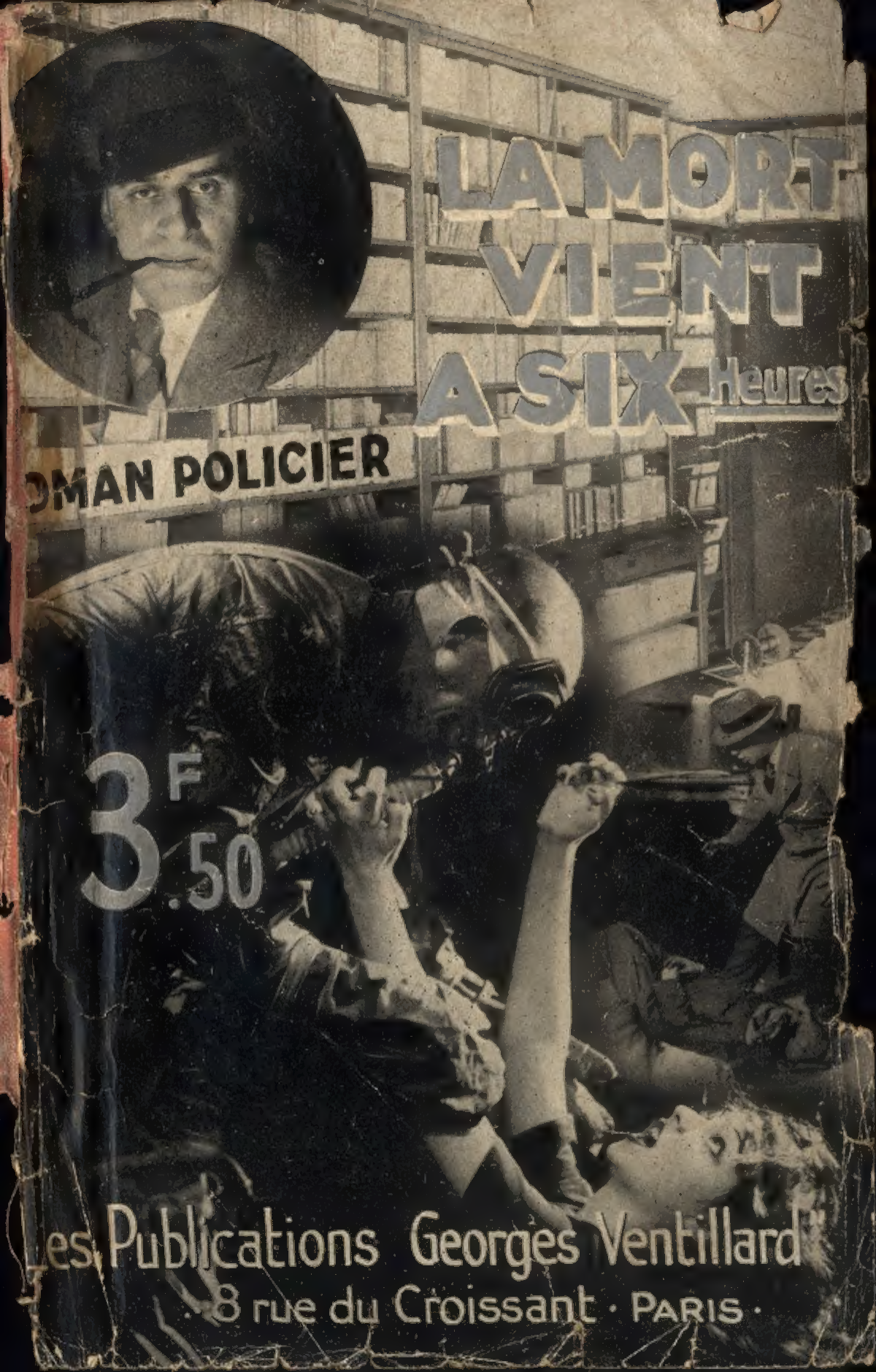
LE NUMERO

DEMANDEZ

La Semaine Radiophonique

Imprimerie Industrielle,
7, rue du Sergent-Blandan.
Issy-Les Moulineaux.

M.L.B.


LA MORT VIENT A SIX Heures
OMAN POLICIER
3 F 50
Les Publications Georges Ventillard
8 rue du Croissant · PARIS ·